LES YEUX TATOUÉS

ROMAN POLICIER

3 F .50

Les Publications Georges Ventillard

DU MEME AUTEUR

Dans la même collection :

La Mort vient à 6 heures
Le Bacille BX 766
La Treizième main
La Maison sans fenêtres
Les Caisses de M. Lissac
La Vengeance de l'Invisible
Le Squelette vert
Le Yacht de la mort
Le Fantôme écossais
L'Onyx de Somolow
L'Enigme de Kahlenberg
Criswold-Mansion
Le Mystère du Paon.
L'Etrangleur.
Le Club du Serpent Noir

Il paraît un volume le 5 de chaque mois

Chacun de ces volumes est envoyé franco contre 4 francs en timbres aux "PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD", 142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

Copyright by, LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD

1936

LES YEUX TATOUES

EDWARD BROOKER

LES YEUX TATOUÉS

EDITION
" LES PUBLICATIONS GEORGES VENTILLARD "
142, Rue Montmartre, PARIS (2°)

CHAPITRE PREMIER

LES YEUX TATOUÉS

En écrivant ces lignes, je vois surgir devant mes yeux les événements auxquels j'ai été mêlée, il y a de cela plusieurs années.

Il me semble revoir, à Grunewald, la villa assez grande qu'entourait un jardin, le visage pâle et tout ridé de M. von Gurrbach, son corps ratatiné dans son fauteuil roulant, et je crois entendre sa voix maladive et grincheuse. Jamais je n'oublierai ses yeux d'un gris pur, perçants et méfiants, ni la figure ridicule de l'adjudant Krabbe, ni les traits hideux et criminels de cet être sans scrupules qui s'appelait Kunz, pas plus que je n'oublierai la bonne Mme Gisela qui trouva une mort si soudaine...

Le concert cacophonique dans le style de Frédéric-le-Grand, les terribles cris des malheureux qu'on martyrisait et surtout l'apparition de Hans qui se montra si excellent camarade, tout cela demeurera à jamais fixé dans ma mémoire... Mais je ne veux pas anticiper sur mon récit; je racon-

terai les faits qui se sont déroulés dans ladite villa l'un après l'autre, comme ils se sont passés, sans rien embellir ni ajouter.

.....

Au printemps de 19..., la situation financière de ma famille s'était aggravée. Mon père, qui possédait un magasin de T.S.F. sur les grands boulevards, se vit un jour devant l'impossibilité de continuer son affaire et fut forcé de demander la liquidation judiciaire. La cause en était due à certains crédits qu'il avait consentis à ses créanciers et qui ne lui avaient pas été payés. Cette liquidation, qui d'ailleurs était loin d'atteindre la gravité d'une faillite, pesait lourdement sur lui qui, depuis ses débuts dans le commerce, avait toujours conservé une honnêteté scrupuleuse, et qui était un homme droit et bien considéré parmi ses confrères.

La vie de famille devint alors difficile et, en dépit de ses efforts pour tout me cacher, car il m'aimait beaucoup, je devinai que mon malheureux père avait de grands soucis. Une atmosphère désolée régnait dans la demeure. Ma mère, tendre et douce, tâchait d'adoucir notre sort et elle se donnait beaucoup de peine pour rendre l'espoir à mon père. Je la revois, les yeux rougis par les pleurs, mais intérieurement résignée, et toujours un sourire sur les lèvres malgré son désespoir. Je revois mon père, grognon, renfermé et

farouche; bref, tout en lui trahissait l'homme abattu. La situation devenait à peu près intenable à la maison. Je ne pouvais pas voir la douleur de mes parents et je ne voulais pas être à leur charge. Pourquoi avais-je donc étudié l'allemand pendant deux longues années à Heidelberg? Pourquoi n'essayerais-je pas d'utiliser mes connaissances?

Mais, malgré mes démarches, il me fut absolument impossible de trouver une place à Paris. La seule chose que je pus obtenir, fut quelques rares leçons d'allemand. J'étais découragée et même désespérée, quand un jour je découvris par hasard, dans un journal, une annonce qui attira mon attention. Cette annonce, je l'ai conservée, et, en écrivant ces lignes en souvenir de ce que j'ai vécu, je la tiens à la main et je lis :

Monsieur d'un certain âge, riche et indépendant, cherche une jeune dame française pour conversation et comme personne de confiance. On donne le gîte et le couvert et deux cents marks par mois. Faire directement les offres à M. von Gurrbach, Berlin-Grunewald, Taubertstr, 113.

Je n'hésitai pas longtemps et, rassemblant mes connaissances, j'écrivis une lettre en allemand, proposant mes services, et j'y joignis ma photo. A vrai dire, je ne croyais pas recevoir de réponse. Mais, trois jours après, le facteur m'apporta un mot dans lequel M. von Gurrbach m'invitait à

venir me présenter à Berlin. Dans ce but, il joignait un chèque de deux cents marks.

Par précaution, je n'avais rien dit à mes parents, mais lorsque je reçus le message, il me fallut bien leur dévoiler mes intentions. Cela m'était assez pénible, car je savais combien ils m'aimaient tous deux, d'autant plus que j'étais leur unique enfant. Cependant, je voulais aller moi-même mon chemin et gagner mon pain sans aucune aide : c'était ma ferme volonté. Mon père se mit en colère et ma mère pleura. Toutefois, à force de persuasion, je pus les convaincre tous deux en leur promettant de revenir immédiatement si cette place ne me convenait pas.

Les adieux furent très durs. Mes parents m'accompagnèrent au train. Ma mère pleurait toujours et mon père me conjura d'écrire aussitôt que possible. Et, tristement, je m'embarquai vers l'inconnu.

.....

En arrivant à la gare de Charlottenburg, je me trouvai seule et perdue au milieu de la foule, me demandant comment je me débrouillerais dans cette immense ville étrangère que je ne connaissais pas. Mais comme je sortais avec mes deux valises dans les mains, un jeune homme, assez élégant et d'une rare beauté, s'approcha de moi et ôta son chapeau.

— Mademoiselle Callon? questionna-t-il poliment.

J'inclinai la tête. En effet, j'ai omis de dire que j'avais envoyé un télégramme indiquant la date exacte de mon arrivée. Le jeune homme me serra la main.

— Hans Lemmerz, fit-il en se présentant. Je suis l'intendant de M. von Gurrbach. Il m'a envoyé au-devant de vous. Permettez que je vous prenne vos valises, mademoiselle, ajouta-t-il en me débarrassant. Une auto nous attend.

Effectivement, je constatai à notre sortie de la gare qu'une voiture superbe, avec chauffeur en livrée, stationnait au bord du trottoir. M. Lemmerz me fit monter et prit place à côté de moi.

Ce jeune homme me fut, dès le premier abord, très sympathique. Il avait un langage choisi, semblait être très cultivé et surtout il avait une attitude réservée qui me plut. Il me parla de ses voyages à l'étranger, de Paris qu'il me semblait connaître assez bien. Bref, le trajet me parut très court, passé en conversation avec lui. Je vis tout à coup l'automobile s'arrêter devant une magnifique villa toute neuve entourée d'un jardin planté d'acacias.

— Nous voilà arrivés, dit le jeune homme. Voulez-vous vous donner la peine de descendre? Je vais vous conduire immédiatement dans votre chambre où vous pourrez vous mettre à l'aise.

Tout cela était dit et fait avec une courtoisie

parfaite et mon appréhension disparut. A peine avais-je eu le temps de me rafraîchir que l'intendant revint et m'introduisit dans un vaste salon d'une richesse et d'une élégance telles que je n'en avais encore jamais vu. Il y avait là d'immenses et superbes tableaux de maîtres anciens, des bibelots chinois et japonais, des fauteuils de style Louis XIII; la table elle-même méritait d'être exposée au Louvre. Bref, jamais je n'avais vu de telles richesses rassemblées en un seul endroit avec un tel goût.

M. Lemmerz me laissa seule et, pendant que je contemplais les trésors de ce salon, j'entendis tout à coup une porte s'ouvrir derrière moi et, à mon grand étonnement, le jeune homme entra, poussant un fauteuil roulant dans lequel se trouvait un vieillard. Il s'inclina respectueusement, sortit et referma la porte.

L'homme dans le fauteuil me regarda quelques instants avec curiosité. Je ne peux pas dire qu'il me fit une bonne impression. Sa figure était pleine de rides, ses cheveux très blancs et ses sourcils épais et fournis. Mais le plus curieux, c'étaient ses yeux gris clair, d'une limpidité inouïe, pénétrants et durs. Ses lèvres étaient minces et tout son visage anguleux. Mais une découverte me fit tressaillir : les paupières de cet homme étaient tatouées. Chacune d'elles portait trois points rouges.

Le vieillard étendit la main et me salua.

— Veuillez vous asseoir, mademoiselle, fit-il d'une voix sèche. J'espère que vous avez fait un bon voyage.

— Merci, monsieur, répondis-je. Assez bon, je ne peux pas me plaindre.

— Ça me réjouit vraiment, mademoiselle. Hé! hé! hé! Permettez que je me présente : Von Gurrbach, Alex von Gurrbach, ancien capitaine de la garde de Sa Majesté.

— Enchantée, monsieur.

— Je connais votre pays. J'ai vécu très longtemps là-bas et je parle français assez couramment. Mais, à vrai dire, je n'aime guère vos compatriotes; je ne suis pas un ami de la France.

— Dans ce cas, fis-je étonnée, je ne comprends pas...

— Il y a beaucoup de choses, dans cette maison, mademoiselle, que vous ne comprendrez pas. Enfin, je sais le français et je ne veux pas l'oublier, et c'est dans le but de conserver mes connaissances que je veux engager une Française. Je suis un homme droit et je dis ce que je pense. Vous me plaisez et vous pouvez rester. Vous connaissez mes conditions? Nourrie et logée et deux cent cinquante marks.

— Comment? dis-je, deux cent cinquante marks? J'ai cru...

— J'ai dit deux cent cinquante, coupa M. von Gurrbach.

— Très bien, monsieur. Et que dois-je faire en échange?

— Rien.

Je crus avoir mal entendu.

— Comment! Rien?

— Pour l'instant, rien. Après, je vous dirai ce que vous aurez à faire. Tenez, je vous préviens qu'à une heure on déjeune et à huit heures on dîne. Il est absolument nécessaire que vous soyez à cette heure à table. Du reste, quand j'aurai besoin de vous, je vous ferai demander par mon intendant, Hans. Le reste du temps, vous êtes libre, mais vous ne devez pas quitter la maison.

— Même le dimanche?

— Non, même le dimanche. Etes-vous prête à obéir à mes ordres?

— Je veux bien, monsieur, dis-je, mais enfin j'avoue que je trouve ça curieux.

— Mademoiselle, fit M. von Gurrbach d'une voix grave, si vous voulez rester en bons termes avec moi, ne vous occupez pas de choses que vous trouverez peut-être curieuses; pliez-vous à mes ordres et nous resterons bons amis. Au cas où vous ne pourriez vous soumettre à mes exigences, il vaudrait mieux repartir de suite, car, je vous le dis dès le commencement, je n'aime pas les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Vous me comprenez? D'accord?

— Oui, monsieur, répondis-je à voix basse.

C'était une folie, car la raison me conseillait

de prendre immédiatement mes valises et de retourner à Paris. Si j'avais su, à ce moment-là, ce que je sais aujourd'hui, je n'aurais pas hésité une minute. Mais je ne soupçonnais rien de grave et ce fut une faute de ma part, car, par prudence, je devais d'abord me renseigner sur M. von Gurrbach et son entourage.

***

La première nuit que je passai dans la villa, je dormis comme un loir, soit à cause de la fatigue du voyage, soit à cause du changement d'air et de lieu ; bref, je ne fis qu'un somme jusqu'au lendemain. En me réveillant, je constatai avec épouvante qu'il était déjà neuf heures. Je me levai, m'habillai et sonnai. Un inconnu, en livrée, d'un certain âge, parut.

— Je suis Michel, le majordome, fit-il en se présentant. Mademoiselle désire?

— Que dois-je faire pour le petit déjeuner? M. von Gurrbach ne m'en a pas parlé.

— Si mademoiselle veut bien me suivre; il est servi dans la salle à manger.

Je descendis à sa suite et pris place à une table sur laquelle était disposé un repas copieux, digne de la richesse de la maison. Pendant que je buvais un lait d'ailleurs excellent, M. Lemmerz entra.

— Bonjour, mademoiselle, avez-vous bien dormi?

— Oui, monsieur, merci.

Nous parlâmes de choses et d'autres; puis, au bout d'un moment, je m'enquis :

— Le patron n'est pas là?

— Non. Il fait sa promenade quotidienne en auto, profitant des derniers beaux jours. C'est qu'il n'a pas beaucoup de distractions, le pauvre homme.

— Je ne voudrais pas être indiscrète... Cependant... Pourquoi donc se fait-il rouler dans un fauteuil?

— Il a les deux jambes paralysées; c'est la suite d'un accident.

Tout en causant, le jeune homme se tenait debout, à une distance respectueuse. Je m'en aperçus.

— Asseyez-vous donc, monsieur, je vous en prie. Si je ne craignais d'abuser, je voudrais vous poser quelques questions. Et d'abord, que dois-je faire aujourd'hui?

— Le patron vous le dira lui-même, car il ne saurait tarder.

— Quel genre d'homme est-ce?

— Oh! mademoiselle, que voulez-vous que je vous dise? M. von Gurrbach est un homme extraordinaire, mais vous aurez le loisir d'apprendre à le connaître, ajouta-t-il avec un sourire si mystérieux que je ne sus à quoi m'en tenir sur ses paroles. Seulement, à cause de sa maladie, il est devenu un peu hargneux, méfiant et grognon.

Alors, même s'il gronde parfois ou s'il crie, ne prenez jamais ça au tragique, car son caractère est difficile à comprendre et il faut s'y faire.

— Hum! fis-je. Mais, monsieur Hans, vous croyez que je pourrai vraiment me rendre utile ici ?

— Certes, mademoiselle. Pourquoi pas? Le capitaine adore votre langue; il aime aussi la jeunesse et surtout les belles filles comme vous.

Je ne savais que répondre. Devais-je prendre cette dernière phrase pour une impudence ou pour un compliment? Je sentis le rouge me monter au visage. Pour le moment, je me contentai de me taire. L'intendant lut-il dans ma pensée, ou bien eut-il le sentiment que ses paroles étaient peut-être déplacées, toujours est-il qu'il reprit au bout d'un instant :

— Excusez-moi, mademoiselle. Je crois que ma galanterie vous a offensée. Mais vous savez aussi bien que moi que vous êtes belle; or la beauté n'est pas une honte. Vous ne m'en voulez plus?

— Non, monsieur, je...

A ce moment précis, la porte s'ouvrit, livrant passage à Michel, le majordome, qui poussait le fauteuil dans lequel se trouvait M. von Gurrbach. Le capitaine portait, malgré la chaleur qui régnait au dehors, une robe de chambre assez épaisse et un cache-nez blanc. Il n'avait pas bonne mine; son visage ridé était gris de cendre et ses

yeux cernés, profondément enfoncés dans leurs orbites.

— Bonjour, mademoiselle, fit-il d'une voix aigre en me saluant. Bien dormi? Hé! hé! hé!

— Merci, monsieur.

A l'entrée du patron, M. Lemmerz s'était brusquement levé et avait disparu. Le vieillard s'appuya au dossier de son fauteuil, ramena sur ses jambes la couverture qui avait glissé et me fixa :

— Une belle ville, Berlin, n'est-ce pas? J'espère qu'elle vous plaît?

— Je n'ai malheureusement guère eu le temps de la voir, répondis-je. Mais je me trouve très bien ici.

— Parfait, parfait. J'en suis heureux, très heureux. Hé! hé! hé! Soyez sûre que vous ne manquerez de rien. Et maintenant, au fait. Désormais, nous parlerons seulement français. Vous m'avez compris? Je vous ai engagée parce que je veux me perfectionner dans cette langue que je parlais couramment il y a des années et que j'aime beaucoup.

— Bien, monsieur, je suis à votre entière disposition, fis-je un peu suffoquée. Vous n'avez qu'à ordonner. Nous pouvons commencer tout de suite, si vous le désirez.

— Non, non, non, répliqua le capitaine. Ce n'est pas très pressé. Mais enfin, si cela ne vous dérange pas, je vous demanderais de venir après le déjeuner dans ma chambre où vous me donnerez

la première leçon. Ce qui me manque, c'est surtout la grammaire, et en particulier les verbes. D'ailleurs, je crois qu'en conversant avec vous, je rafraîchirai mes connaissances.

En prononçant ces mots, M. von Gurrbach appuya sur un timbre placé sur l'accoudoir de son fauteuil. Michel parut aussitôt et le vieillard, après avoir incliné la tête, quitta la pièce.

Quelques instants après, Hans Lemmerz entra. Son visage me sembla extrêmement pâle, mais je ne me fiai pas à cette impression, car il me paraissait un peu anémié.

— Que vous a-t-il dit? demanda-t-il en regardant avec méfiance autour de lui, comme s'il craignait quelque chose.

— Rien d'extraordinaire. Il veut apprendre, ou plutôt réapprendre, le français. C'est tout à fait naturel. D'ailleurs, je crois que je suis pour ça ici.

— Oui, bien sûr... Cependant, je vais vous parler franchement. Vous m'êtes très sympathique et je voudrais vous protéger contre un malheur.

Il se pencha vers moi, ses lèvres touchaient presque mon oreille.

— Méfiez-vous du capitaine! chuchota-t-il.

Et sans ajouter un seul mot, il se leva brusquement et sortit.

Je restai seule, effrayée, ne comprenant pas la confidence du jeune homme.

II

LA LEÇON DE FRANÇAIS

Le déjeuner se passa assez tristement. Michel, correct, servait les différents plats avec la tenue impeccable d'un caporal prussien. Le capitaine, Hans et moi, seuls convives, nous n'échangâmes guère de paroles. M. von Gurrbach semblait de mauvaise humeur et moi-même j'étais trop plongée dans mes pensées pour songer à m'occuper de lui ou de son intendant dont les derniers mots m'avaient suffoquée. J'avoue que je me cassais vainement la tête pour en deviner le sens. Pourquoi devais-je me défier de ce vieillard que sa maladie rendait tout à fait inoffensif?

— Bah! nous verrons, me dis-je. Surtout, ma petite Denise, garde ton sang-froid.

Le repas terminé, le capitaine fit signe à Michel qui se tenait derrière lui, nous salua, le jeune homme et moi, d'une inclinaison de tête, et sortit, poussé dans son fauteuil par le majordome. M. Lemmerz et moi restâmes seuls dans la pièce.

Il tira un étui de sa poche et m'offrit une cigarette que je refusai, en alluma une pour lui, évitant de me regarder.

— Excusez-moi, monsieur, dis-je. Ce matin, vous m'avez confié un secret... c'est-à-dire... vous avez prononcé quelques paroles qui m'ont profondément surprise. Pourrais-je vous en demander la signification?

Sa physionomie trahit la terreur.

— Non, non, mademoiselle, je vous en supplie! Ne me demandez rien; pour l'instant, je ne puis absolument rien vous dire. D'ailleurs, excusez-moi, j'ai beaucoup à faire.

Il se leva, s'inclina et disparut. J'avoue que j'étais un peu irritée. Que se passait-il dans cette maison? Tout le monde s'entourait d'un mystère que j'étais la seule à ignorer. A mon tour, je quittai la salle à manger, montai à ma chambre où je me reposai un peu, puis, constatant qu'il n'était pas loin de trois heures, je sonnai. Michel parut et je lui demandai de bien vouloir me conduire au cabinet de travail du patron.

M. von Gurrbach se tenait dans un véritable bureau dont le milieu était occupé par une grande table et quelques chaises. A gauche se trouvait un piano; le mur s'ornait d'un vaste plan de l'Allemagne très détaillé, piqué d'une centaine d'épingles de différentes couleurs, et de rayons pleins de livres.

Le capitaine était assis, dans son fauteuil rou-

lant, à son bureau, et écrivait; en me voyant entrer, il cacha soigneusement le papier qu'il avait devant lui.

— Ah! c'est vous? grogna-t-il. C'est bien. Vous êtes ponctuelle. J'aime beaucoup ça. Hé! hé! hé! Alors, nous allons commencer. Je m'en réjouis vraiment... Ecoutez quelque chose que j'ai encore présent à la mémoire... Par exemple, une poésie de La Fontaine. Je vais vous la réciter tout de suite :

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Eh! bonjour, monsieur du Corbeau...

« Pas mal, n'est-ce pas? Vous voyez que je serai un bon élève.

— Oh! c'est très bien, dis-je. Je suis même étonnée...

— Tenez, fit-il en m'interrompant. Voici une grammaire. Je crois qu'elle est bonne. Prenez-la et commençons sérieusement. Auparavant, je vous préviens que je n'aime pas écrire. Je préfère parler.

En même temps, il me tendit une vieille grammaire, faite par un professeur allemand, et qui ne valait pas grand'chose. Mais je fis contre mauvaise fortune bon cœur et je venais de me mettre à expliquer les règles les plus simples quand, tout à coup, je crus que mon cœur allait s'arrêter :

un terrible cri de femme retentit, un cri déchirant, affolé, hallucinant. Avant que j'aie pu ouvrir la bouche pour demander des éclaircissements, le vieillard, manœuvrant avec habileté les roues de son fauteuil, s'approcha du piano et attaqua fortissimo la *Marche de Tannhäuser*, de Wagner.

— Est-ce beau, ça? hurla-t-il. Ecoutez. Oh! je suis un véritable virtuose. Hé! hé! hé!

Et il continua à taper sur l'instrument, comme un sourd. J'étais affolée et ne comprenais rien. Qu'est-ce qui prenait au capitaine de jouer, alors que j'étais venue lui donner une leçon? Etait-il devenu fou? Que se passait-il? Qui était la femme qui criait ainsi?

M. von Gurrbach semblait pris d'une véritable rage; il frappait les touches comme s'il voulait passer sa colère sur elles, faisant un bruit infernal qui n'avait plus rien de commun avec la musique et qui me cassait la tête. C'était un vacarme intenable. Mais, tel un orage, il s'arrêta aussi vite qu'il était venu. Le vieillard cessa son jeu diabolique, se tourna soudain vers moi et me regarda avec étonnement :

— Quoi? Vous êtes encore là? Que faites-vous? hurla-t-il.

— Mais... monsieur... vous m'avez demandé une leçon de français...

— Ah! bon, répondit-il, comme s'il se rappelait seulement la raison de ma présence, je

comprends, mais je n'ai pas besoin de vos leçons... du moins pour l'instant. Sortez! Sortez vite!

— Mais... bégayai-je.

— Fichez le camp! Vous m'entendez?

Il prit une attitude si menaçante que, saisie d'épouvante, j'ouvris prestement la porte et courus, courus à perdre haleine. Arrivée en bas de l'escalier, je dus me tenir à la rampe, tant je me sentais faible.

— Que se passe-t-il donc, mademoiselle Callon? fit une voix sympathique.

Je me retournai et vis Hans qui me regardait avec étonnement.

Il poursuivit :

— Vous paraissez à bout de souffle?

— Ah! quelle brute! m'écriai-je. C'est un fou! Il me fait venir pour lui donner une leçon de français et il tape sur le piano comme un insensé! Pouvez-vous m'expliquer cela?

— Peut-être, répliqua le jeune homme en souriant. Mais ne me questionnez pas, vous perdriez votre peine, car je ne puis rien vous dire. Pour l'instant, il vaut mieux que vous retourniez dans votre chambre et que vous y restiez. Je me rends chez le capitaine pour voir ce qu'il y a. Ensuite, j'irai vous rejoindre. Attendez-moi.

Il me laissa seule. Un véritable chaos régnait dans ma tête et j'essayai vainement de mettre un peu d'ordre dans mes pensées.

⁂

J'arrivai dans ma chambre, hors de moi; les derniers événements m'avaient tellement bouleversée que j'avais envie de pleurer. D'abord la conduite inqualifiable du capitaine à mon égard, à laquelle je n'étais pas habituée, et ensuite les paroles mystérieuses de Hans me troublaient; je me demandais sérieusement si je ne ferais pas mieux de boucler mes valises immédiatement et de rentrer chez moi. Mais la misère de ma famille se présenta à mon esprit et, de plus, j'avais ce qu'on appelle de la fierté, et pour rien au monde je ne voulais qu'on pût se moquer de moi à Paris.

Non, je resterais à mon poste jusqu'au bout. Il ne fallait pas jeter le manche après la cognée dès le début. Après tout, que m'était-il arrivé ? Rien de grave, en vérité. La maison était un peu énigmatique, le capitaine à demi fou, son entourage mystérieux. Mais ne m'avait-on pas avertie? N'étais-je pas bien et même très bien payée? Dans la vie, il faut savoir faire des sacrifices en échange de l'argent qu'on touche. Je n'étais pas une exception; devant subvenir aux besoins de mon existence, je n'avais qu'à rester ici.

J'essuyai mes larmes, repris mon calme et me forçai à ne plus penser à cette étrange histoire. Une demi-heure s'était à peine écoulée qu'on frappa à ma porte.

— Mademoiselle, fit du dehors une voix que

je reconnus pour celle de Michel, Monsieur désire vous parler.

Ces paroles me donnèrent un choc. Mais je me ressaisis, me poudrai rapidement afin qu'on ne pût voir les traces de mes larmes, et, accompagnée par le majordome, redescendis dans la chambre du patron.

M. von Gurrbach était encore devant son piano et jouait, mais cette fois pianissimo. Il avait passé à un autre genre : Chopin succédait à Wagner. Et je dois dire que j'étais vraiment étonnée de la maîtrise avec laquelle il faisait jaillir de l'instrument une magie de sons. C'était très, très beau, il me fallait en convenir.

En me voyant entrer, il s'interrompit soudain et tourna la tête vers moi :

— Ah! c'est vous, mademoiselle, fit-il d'une voix extrêmement douce.

Comme il avait changé! J'en étais toute surprise. Sa figure était empreinte de douceur, ses yeux gris me regardaient maintenant avec bonté, et, de plus, il souriait, sans réserves, comme si de rien n'était.

Il mit son fauteuil en marche et s'arrêta brusquement devant moi, puis me fit signe de m'asseoir.

— Vous m'excuserez, mademoiselle, reprit-il. J'ai été un peu vif, tout à l'heure, mais, vous comprenez, je suis malade, très malade même, et mes nerfs ne sont pas en parfait état. Ne m'en

veuillez donc pas et surtout n'allez pas croire que nous autres Allemands, et moi en particulier, soyons des barbares.

« Voyons, ajouta-t-il, mes manières vous étonneront peut-être, et certes avec raison. Cependant, je ne suis pas tel que vous pourriez le supposer... Pour la peine que je vous ai causée, je me permets de vous dédommager... Voilà un chèque de cent marks. De plus, vous êtes aujourd'hui complètement libre et vous pouvez disposer.

J'étais réellement abasourdie.

— Alors, je puis faire une petite promenade? demandai-je. Le temps est si beau!

— Oh! non, ça c'est défendu. Vous savez bien que vous pouvez tout faire, mais dans la maison seulement. Pas un pas au dehors... Je le regrette infiniment... Et si j'apprends que vous agissez à l'encontre de mes ordres, je vous renvoie immédiatement à Paris. Hé! hé! hé!

— Mais... monsieur... la moindre servante a droit à sa sortie du dimanche...

— C'est possible, mais vous ne l'aurez pas. Je le répète encore une fois et j'insiste là-dessus : vous ne sortirez pas, et si cela ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à partir.

Sa colère augmentait à mesure qu'il parlait.

— Tenez, fit-il, nous allons régler cette affaire une fois pour toutes.

Il se dirigea vers son bureau, ouvrit le tiroir, en sortit un papier et revint vers moi.

— J'ai préparé un contrat entre nous deux. Il est valable un an. Lisez-le et dites-moi si cela vous convient. Dans ce cas, vous n'aurez qu'à signer. Vous pourrez en garder le double. Pour ma part, je l'ai déjà paraphé.

Je ne sais ce qui se passa alors; je voyais toujours les yeux gris qui se fixaient sur moi, sans me quitter, qui me pénétraient, semblant fouiller mon âme. Je voulus lire, mais les lettres paraissaient danser une folle sarabande. Etais-je sous l'influence de ce regard fascinateur? N'avais-je plus de contrôle sur moi-même?

Sans hésiter, je pris la plume qu'on me tendait et signai ce contrat dont j'ignorais absolument le contenu. Maintenant, après de longues années, je sais que le capitaine avait exercé sur ma volonté une pression inexplicable.

A peine avais-je apposé ma signature que M. von Gurrbach m'arracha la feuille des mains, la plia soigneusement et la plaça dans la poche intérieure de sa robe de chambre. Comme dans un rêve, j'entendis sa voix nasillarde qui disait :

— Très bien, très bien. Vous êtes maintenant engagée pour un an...

Il ajouta, menaçant :

— Ne l'oubliez pas. Vous devrez faire ce que j'ordonnerai. Et si vous osiez vous rebeller, j'ai le moyen de vous rendre docile... Celui-ci, par exemple...

Il tira une cravache qu'il tenait cachée sous sa couverture et la fit siffler dans l'air.

— Je suis habitué à ce que mes gens m'obéissent aveuglément, sans quoi je les fais obéir. Sachez qu'il n'y aura pas d'exception en votre faveur.

Ses gestes et sa mine me montraient ce dont il était capable. Je compris avec horreur que j'étais tombée au pouvoïr d'une brute qui tiendrait parole, et qu'il n'hésiterait pas à me battre ainsi qu'il le disait.

Que faire? Ne m'étais-je pas engagée moi-même librement pour un an? Ah! c'était affreux!

— Au revoir, chère mademoiselle, fit le vieillard, et à bientôt. Lisez attentivement le contrat et pénétrez-vous bien de chaque point, car je punis sévèrement toute négligence... Et surtout n'essayez pas d'agir contre mes ordres : les murs ici ont des oreilles et même des yeux... Vous pouvez disposer...

Je sortis, complètement bouleversée, poursuivie par le maudit « he! he! he! » du monstre sadique qui se nommait von Gurrbach...

III

UN ÉTRANGE CONCERT

Le temps qui s'écoula jusqu'au dîner fut pour moi terrible. Maintenant que j'avais vu à qui j'avais affaire, je me tracassais, car, dans les conditions actuelles, il m'était absolument impossible de rester plus longtemps chez le capitaine, que je commençais à détester. Mais que pouvais-je faire? Y avait-il vraiment un moyen de m'en sortir? J'examinai toutes les possibilités. Peut-être le consul français pourrait-il quelque chose pour moi? Mais je me rappelai ce contrat qui me liait.

Ah! c'était atroce de peser ainsi le pour et le contre, et j'étais presque à bout de forces quand, suivant une inspiration subite, je quittai ma chambre et descendis.

On ne voyait personne. Je ne savais pas où je me dirigeais, car j'étais tellement bouleversée que j'ignorais ce que je faisais.

Tout à coup, j'entendis un bruit dans une pièce à côté. Cette pièce, je la reconnaissais : c'était le bureau du capitaine. Ce dernier parlait à haute voix avec quelqu'un.

Je me glissai silencieusement jusqu'à la porte, après m'être naturellement assurée que nul ne pouvait me voir. J'aperçus M. von Gurrbach dans son fauteuil roulant; devant lui se tenait Hans Lemmerz, au garde-à-vous, les mains sur la couture du pantalon, comme s'il se trouvait devant un supérieur.

— Hans, grogna le baron, je vous ordonne dès à présent de ne pas perdre de vue Mlle Callon. Vous me comprenez?

— Parfaitement, mon capitaine.

— Cette petite-là nous sera très utile. Il faut faire bien attention qu'elle ne nous échappe pas... Alors... elle vous plaît?

Le jeune homme hésita :

— Pour dire la vérité, beaucoup, même.

Le vieillard éclata d'un tel rire que son fauteuil en fut tout secoué.

— Vous êtes un malin, Hans. He! he! he!... Mais enfin, vous n'avez pas mauvais goût...

Puis il ajouta, en le congédiant :

— Vous pouvez disposer, je n'ai plus besoin de vous... Halte! Encore une chose... Je veux interroger moi-même Salinsky aujourd'hui. Vous me l'amènerez ici à onze heures ce soir. Personne ne doit le savoir... Vous comprenez?... Faites le nécessaire.

— A vos ordres, mon capitaine, répondit Hans.

Il fit claquer ses talons et, avant qu'il ait eu le

temps de se retourner, je prenais la fuite, comprenant que si l'on me découvrait là, cela pourrait m'attirer de très graves ennuis.

Comme je me précipitais vers l'escalier, mon haut talon tourna et je tombai sur le dallage avec un faible cri. A ce moment, je vis le visage effrayé de l'intendant qui se penchait sur moi.

— Mademoiselle Callon, fit-il, que faites-vous ici ?

— Rien, rien... Je me suis trompée de porte, bégayai-je en mentant effrontément.

Hans me jeta un regard pénétrant, puis me saisit le poignet.

— Vous avez espionné, chuchota-t-il... Je le sais... Ne niez pas, je le sais... Malheureuse, ça peut vous coûter la vie!

Je me relevai et voulus m'en aller.

— Attendez, je vais vous accompagner, reprit-il d'un ton sévère.

Puis, s'arrêtant, il me prit par les épaules et me fixa.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix radoucie. j'ai de bonnes intentions à votre égard, et je veux vous préserver du danger que vous courez peut-être. Vous savez ce que M. von Gurrbach vous a dit? « Je n'aime pas les gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. » Soyez raisonnable et ne vous occupez pas de ceci, si vous tenez à votre existence.

— Comment, monsieur ? m'écriai-je. Je suis

engagée ici pour donner des leçons de français et je deviens témoin de scènes absolument incompréhensibles; de plus, on vit ici dans une atmosphère de mystère. Je crois qu'au lieu de bons conseils, il vaudrait mieux me donner une explication...

« J'en ai assez, ajoutai-je. Je veux retourner à Paris.

— Pst! fit le jeune homme. Pas si fort, je vous en conjure!... Vous savez qu'on peut entendre chaque mot... Vous êtes énervée, mademoiselle, calmez-vous... Je ne puis vous en dire davantage.

A ce moment, je sursautai : une voix d'homme hurlait :

— Au secours! au secours! On me tue...

— Qu'est-ce que c'est que ça? demandai-je en tremblant. Que signifient ces cris?

Le regard de Hans devint dur :

— Rien... Rien... Ne vous mêlez pas de ça... Allez-vous-en.

— Mais...

— Allez!

Soudain, j'entendis de nouveau cette marche infernale sur le piano, puis les cris cessèrent.

Brisée, je remontai en chancelant.

.....

En pénétrant dans la salle à manger pour le dîner, je constatai que, au lieu de trois couverts, il y en avait quatre sur la table. Hans Lemmerz,

qui se trouvait dans la pièce, surprit mon regard interrogateur et sourit :

— Le capitaine a invité un de ses meilleurs amis, m'informa-t-il. C'est un homme assez curieux; d'ailleurs, vous pourrez en juger par vous-même.

Quelques instants après, Michel entra, roulant le fauteuil de M. von Gurrbach. Ce dernier était d'excellente humeur. Il me gratifia d'un aimable sourire, comme si nous étions toujours les meilleurs amis du monde, et il paraissait avoir oublié ce qu'il m'avait fait.

— J'espère que vous vous trouvez toujours bien ici, mademoiselle Callon? fit-il d'une voix amicale.

— Merci, monsieur, répliquai-je assez froidement.

— J'ai invité un bon camarade. Je pense que sa présence ne vous dérangera pas? De plus, il a vécu longtemps dans votre pays, mais, contrairement à moi, il l'adore. D'ailleurs, le voilà, j'entends sonner.

Le majordome, qui avait disparu, pour ouvrir sans doute, revint bientôt et annonça à haute voix :

— Monsieur Krabbe.

Un moment après, un homme parut et s'inclina. Il était d'une taille moyenne, assez fort, vêtu d'un uniforme complètement noir, avec de hautes bottes noires à éperons. Sur les revers de

sa veste étaient fixées deux têtes de mort. La figure du personnage était bien ce qu'il y avait de plus curieux. En guise de cheveux, un toupet bizarre surmontait son crâne par ailleurs entièrement rasé. Un gros pince-nez dansait sur un nez pareil à une pomme de terre, et au-dessus de ses lèvres épaisses il portait une petite moustache coupée en brosse. Bref, avec sa tête en forme d'œuf et sa tenue étrange, il était tout simplement ridicule. Et je me rappelais vaguement avoir vu, au Cirque Médrano, à Paris, un clown qui lui ressemblait beaucoup.

M. Krabbe fit claquer ses talons comme un militaire et, après avoir serré la main du capitaine, il s'approcha de moi, refit claquer ses talons et se présenta d'une voix nasillarde :

— Krabbe.

Puis il salua M. Lemmerz et s'assit à côté de moi.

— Eh! bien, mon cher Dietrich, dit M. von Gurrbach en s'adressant au nouveau venu. J'espère que tu as fait bon voyage.

— Merci, capitaine; excellent, je vous assure, répondit M. Krabbe en nouant autour de son cou sa serviette, dont les deux extrémités formèrent comme deux oreilles de lapin.

Il prit le pain, le rompit et en mit dans sa bouche un morceau si énorme que je crus qu'il allait s'étrangler. De plus, il mastiquait si bruyamment que c'en était écœurant.

Quelques minutes passèrent, pendant lesquelles personne ne dit mot, chacun étant occupé avec son assiette. Puis le vieillard reprit :

— Tu n'es pas trop fatigué, j'espère, Dietrich? Car nous avons encore du travail, tu le sais.

— Pas trop, répliqua le drôle de bonhomme, placé à côté de moi et qui mâchait toujours. Quand il s'agit de servir la patrie, je ne suis jamais fatigué.

J'avoue que ce personnage cocasse m'intéressait beaucoup. Je ne perdais pas un de ses mouvements, car son allure m'intriguait. Qui était-ce? Quelles relations entretenait-il avec les autres?

Le reste du dîner se passa sans incident; nous échangions des propos insignifiants. Et moi-même, j'avais peine à avaler les mets qui nous étaient servis, car, bien que les Allemands aient une très haute opinion de leur cuisine, elle est loin d'égaler la nôtre; aussi m'était-il difficile de m'y accoutumer.

A peine le repas était-il terminé, que M. von Gurrbach fit signe au majordome, qui le conduisit au salon dont j'ai déjà donné la description. Dans cette pièce, il n'y avait pas de lumière électrique, du moins à ce qu'il me sembla. Michel apporta des candélabres magnifiques, chargés de bougies, et je constatai avec surprise qu'un superbe piano à queue, que je n'avais pas remarqué auparavant, se trouvait dans un coin.

— Je vous ai réservé une surprise, mademoiselle, dit le capitaine en s'adressant à moi. Je sais que les Français sont très fiers de leur culture et de leur passé. Mais nous autres, Allemands, nous ne sommes pas moins fiers des nôtres... Vous avez certainement entendu parler de notre grand roi Frédéric le Grand. C'était un homme en face duquel votre Napoléon n'est rien. Nous, du moins, nous le tenons pour beaucoup plus grand. Vous savez peut-être que sa distraction favorite était de jouer, dans son château de Sans-Souci, des œuvres dont il était le plus souvent l'auteur ? Mes amis et moi, nous allons vous donner un concert du même genre... Vous êtes prêts?... Donnez le signal afin qu'on puisse commencer.

Je m'aperçus avec un étonnement grandissant que M. Krabbe tenait une flûte à la main et Hans Lemmerz un violoncelle, tandis que M. von Gurrbach prenait place au piano. Mais les trois hommes ne commençaient pas; ils semblaient attendre un signal. Moi-même, assise modestement sur une chaise au fond de la pièce, je regardais éberluée, ce spectacle. Je ne saurais dire si je me trompais ou non, mais je croyais entendre une fois de plus ces cris désespérés qui paraissaient venir d'en bas.

Aussitôt, une lampe rouge qui était installée au-dessus du piano s'alluma, et le vieillard, fai-

sant un geste de la main, attaqua un menuet, accompagné par Lemmerz et Krabbe.

C'était une véritable cacophonie, comme je n'en ai jamais entendu, une terrible dissonance; chacun jouait une mélodie différente, bref, c'était infernal; je m'en bouchais les oreilles. Mais les exécutants semblaient trouver cette « musique » très belle, car, avec un enthousiasme sans pareil, ils tapaient, soufflaient et raclaient, martyrisant leurs instruments à qui mieux mieux.

Je ne savais que faire. Pouvais-je m'enfuir? Non, ce n'était pas possible, car le capitaine me fixait de temps à autre.

Enfin, après une dizaine de minutes, le jeu cessa. Les gens en avaient probablement assez. Je poussai un soupir de soulagement. M. Krabbe, qui était le plus près de moi, se tourna :

— C'était beau, n'est-ce pas, mademoiselle ? demanda-t-il.

Je m'apprêtais à lui faire la réponse qu'il méritait... mais... Qu'était-ce?... Me trompais-je?... Non, pourtant. Je voyais nettement les trois points rouges sur les paupières de cet homme au visage grotesque, exactement identiques à ceux de M. von Gurrbach.

Cette découverte me terrifia tant que je ne pus réprimer un tremblement. Comment se faisait-il que M. Krabbe ait, lui aussi, les yeux tatoués?...

IV

LA MAISON DES SUPPLICES

Car M. Krabbe avait les yeux tatoués, cela ne faisait aucun doute; il n'y avait pas d'erreur possible. Les trois points rouges se détachaient très distinctement sur ses paupières et présentaient une ressemblance frappante avec ceux du capitaine.

Je ne sais si mon attitude trahit ma pensée ou si je fixai trop curieusement l'homme ridicule; toujours est-il que tout à coup il baissa la tête pour éviter mon regard. Au même instant, M. von Gurrbach laissa retomber bruyamment le couvercle du piano et, tournant sa chaise, fit signe que la séance était terminée.

— Il se fait tard aujourd'hui, dit-il. Dix heures viennent de sonner. Il est temps pour tous les honnêtes gens d'aller se coucher.

— Bonsoir, mademoiselle, ajouta-t-il en me souriant. Je vous souhaite une bonne, bonne nuit. Que Dieu vous donne un profond sommeil! He! he! he!

Je compris, me levai, et, après un bref salut de la tête, quittai le salon. Cette dernière aventure m'avait encore plus bouleversée que les autres. Que se passait-il donc dans cette maison? M. von Gurrbach et ses compagnons croyaient-ils vraiment que cette musique dissonante pût me plaire? Non. C'était stupide de le penser. Je pressentais que cela devait leur servir à cacher un autre but. Mais, en dépit de tous mes efforts, je ne parvins pas à démêler de quoi il s'agissait.

Ces gens et leurs actions mystérieuses m'avaient tellement désespérée que, retournée dans ma chambre, je me mis à pleurer comme un enfant. L'incertitude n'est-elle pas en effet la pire des choses? Je regrettais maintenant d'avoir quitté mon pays et j'aurais donné je ne sais quoi pour être à présent auprès de mes parents. Mais à quoi bon se laisser aller? Je savais que je ne pouvais compter sur personne, même pas sur Hans; c'était à moi et à moi seule qu'il incombait de me défendre, et j'étais fermement décidée à le faire.

Je pris un livre, un roman d'un auteur français bien connu; mais mes pensées étaient ailleurs. Elles retournaient toujours vers le capitaine, Krabbe, ce vilain homme, et Hans que, sans aucun doute, je préférais aux deux autres. Continuaient-ils leur musique dans le style de Frédéric le Grand, ou bien préparaient-ils quelque chose d'autre? Je me souvins que le vieillard

avait demandé à son ami s'il n'était pas fatigué, et que ce dernier lui avait répondu : « Quand il s'agit de servir la patrie, je ne suis jamais fatigué. » Qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ?

Après avoir vainement essayé de lire, j'y renonçai, éteignis la lumière et me couchai. Naturellement, je verrouillai ma porte par précaution. Mais je ne pouvais fermer l'œil. La curiosité, défaut essentiellement féminin, me tenait éveillée. Soudain, les paroles que le capitaine avait dites à Hans dans son bureau me revinrent à l'esprit : « Je veux interroger moi-même Salinsky aujourd'hui. Vous me l'amènerez à onze heures ce soir. » Qui était ce Salinsky? Quel rôle jouait-il? Je voulais l'apprendre coûte que coûte.

Une demi-heure ou peut-être même une heure avait passé, je ne savais, n'osant regarder ma montre. Un sentiment étrange me força à me lever et à m'habiller. J'agissais comme dans un état d'hypnose; je savais qu'il m'était interdit de m'occuper des affaires de la maison, mais en ce moment-là, tout m'était égal. Je me conduisis bien inconsidérément, je puis le dire maintenant, mais je ne pouvais faire autrement.

Par mesure de prudence, je mis mes chaussures anglaises à semelle de caoutchouc pour ne pas faire de bruit. J'ouvris la porte, risquai un coup d'œil au dehors : le couloir était sombre, l'escalier aussi. Soulagée, je fermai derrière moi,

tournai la clé et la pris. Je m'éclairais avec une petite lampe de poche achetée à Paris, dont je ne me séparais jamais et qui m'avait rendu déjà d'immenses services. J'avais également pris avec moi un revolver, propriété de mon père, et dont il m'avait fait cadeau. Silencieusement, je descendis l'escalier, projetant sur le sol le mince filet lumineux de ma lampe, prête à toute éventualité.

A peine avais-je atteint le premier étage que soudain j'entendis des voix. Heureusement pour moi, un renfoncement se trouvait là et je pus m'y dissimuler. A ma grande surprise, je vis Michel, portant toujours un chandelier avec une bougie dans sa main gauche, poussant de l'autre le fauteuil de M. von Gurrbach qui était accompagné de M. Krabbe et de l'intendant. Tous trois descendirent avec précaution le fauteuil du capitaine. Je n'osai pas les suivre immédiatement; j'attendis que les quatre hommes eussent atteint le rez-de-chaussée. Je regardai attentivement et constatai que le majordome ouvrait le lourd portail avec une clef qu'il avait tirée de sa poche. Le vieillard s'emmitoufla dans sa robe de chambre comme s'il avait froid, et ma surprise ne connut plus de bornes lorsque je les vis quitter la maison.

Etait-ce hasard, ou négligence de la part de Michel? La porte n'était pas fermée. Je voyais augmenter mes chances de pouvoir sortir de là.

Qui sait, si à ce moment-là j'avais été plus prudente et avais pris la fuite sans plus tarder, je serais peut-être parvenue à regagner Paris? Mais la curiosité fut la plus forte, et, au lieu de m'en aller, je me décidai à suivre les autres, toujours sur le qui-vive, me pressant contre le mur et m'abritant derrière les arbres.

Ils prirent sur la droite, traversèrent le vaste parc en suivant un petit chemin de graviers. Comme je l'ai déjà dit, le jardin était immense et, heureusement pour moi, aucune étoile ne brillait au ciel.

Après un bon quart d'heure de poursuite, je vis, à un détour du sentier, une maisonnette de bois se dresser devant mes yeux. Le majordome s'arrêta, tira encore son trousseau de clefs et ouvrit la porte. Tous entrèrent, mais cette fois-ci refermèrent derrière eux. M'approchant, je remarquai que ce que je croyais une maison de bois était bel et bien une maison de pierre, solidement bâtie. Ne pouvait-on jeter un regard à l'intérieur? En faisant le tour de cette bâtisse curieuse que je n'avais encore jamais vue, j'aperçus une fenêtre munie de grilles, pareille à celle d'une prison. Je m'agrippai à un rebord de mur, et regardai. Les quatre hommes se tenaient autour d'un autre personnage que je ne connaissais pas et qui était enchaîné à la paroi, les bras en croix. Il se présentait de dos aux autres et, de temps en temps, tournait la tête. C'était un

homme brun, très pâle, avec des yeux ardents et des cheveux qui lui retombaient sur le visage. Mais le plus étrange, c'était l'expression de sa physionomie : elle trahissait une immense douleur. Il avait certainement une peur terrible des autres.

L'intérieur de la maison se composait d'une seule pièce, meublée comme une cellule de prison : un bat-flanc, une table de bois, une chaise, et c'était tout. Et, chose bizarre, les murs étaient capitonnés comme ceux d'un cabanon. J'en comprenais la raison : on ne voulait pas que le moindre bruit parvînt à l'extérieur. Les quatre hommes essayaient de persuader l'autre, mais celui-ci hochait la tête comme s'il refusait de faire ce qu'on lui demandait. Malheureusement, je ne pouvais entendre ce qu'ils disaient. Cependant, à leurs gestes et à leur mine, il était visible qu'il s'agissait d'une chose grave.

M. von Gurrbach et en particulier M. Krabbe perdaient peu à peu patience. Ils montraient le poing au prisonnier et l'expression de leur visage disait une colère sans bornes. Tout à coup, Krabbe se précipita sur le malheureux, une cravache à la main, et au même instant — oh! c'était affreux — il frappa avec violence la figure de l'autre. Une lanière noire lui cingla la joue, laissant une blessure hideuse.

Bien que je ne voulusse pas regarder, j'y étais forcée : c'était plus fort que moi. Ce clown, ce

personnage ridicule, battait sans cesse l'homme enchaîné. Je vis la chemise qu'il portait se déchirer en mille morceaux; son torse nu apparut, couvert de blessures. Cette vision était si horrible que j'aurais pu de sang-froid tuer net cet individu sadique; mais, paralysée par le spectacle, je n'osais même pas bouger. Le malheureux criait si fort qu'il me semblait entendre ses cris. Le sang ruisselait sur son dos, et son tortionnaire ne s'arrêta que lorsqu'il eut perdu le souffle.

Je détournai les yeux. Quand j'osai jeter de nouveau un regard, après quelques secondes, je vis que l'homme avait perdu connaissance, et pendait inerte à ses chaînes.

Le capitaine fit un signe, comme s'il voulait dire « Assez! » Un coup d'œil sur Lemmerz me confirma que celui-ci, très pâle, n'esquissait pas le moindre geste pour se porter au secours de la victime. Il baissa dans mon estime. Si j'avais été un homme, moi, j'aurais su ce que j'avais à faire.

Le vieillard donna le signal du départ. Je ne perdis pas un instant. Sautant de l'aspérité à laquelle je me tenais, je me mis à courir comme si j'avais le diable à mes trousses. Pour raccourcir le chemin, je voulus traverser la pelouse. Tout allait très bien et je me trouvais peut-être à cent pas de la villa, dont je voyais déjà la porte entr'ouverte; enfin, j'étais sauvée. Mais, pour l'amour de Dieu, qu'était-ce? Ma jambe gauche

s'était embarrassée dans quelque chose qui ne la lâchait plus. Je tirai, forçai, dénouai ma chaussure... Rien à faire!

En me baissant, je vis deux griffes d'acier qui retenaient mon pied. La situation devenait tragique, car, en me retournant, j'aperçus les quatre hommes qui se dirigeaient vers moi. Si j'étais découverte, c'en était fait de moi. J'étais désespérée. Plus je tirais sur ma jambe, plus ça me faisait mal.

Tout à coup, la lumière de Michel surgit devant mes yeux. Le fauteuil roulant s'arrêta, et, horrifiée, je me trouvai en face du diabolique capitaine, dont les regards brillants disaient à la fois la colère et la curiosité.

— Que faites-vous là, mademoiselle? s'écria-t-il. Je vous croyais depuis longtemps endormie.

— En effet, mentis-je aussi calmement que possible. Je ne pouvais dormir, je ne sais pourquoi; alors j'ai voulu faire une petite promenade dans le parc, et me voilà immobilisée.

— Une petite promenade ? grogna M. von Gurrbach. Voyez-moi ça! He! he! he! Drôle de promenade, mademoiselle, je le constate... Une promenade qui peut vous coûter assez cher.

— Mais pourquoi, monsieur?

— Pourquoi? Vous osez encore me le demander?... Je regrette, mademoiselle, vos yeux vous trahissent... Vous ne dites pas la vérité, ou, si vous préférez, vous mentez.

— Comment?

— Je vous répète que vous mentez, et je vous punirai, soyez-en sûre... Une petite punition, he! he! he!... qui vous donnera à réfléchir toute votre vie!

— Je n'admets pas qu'on m'insulte! protestai-je. Vous n'avez aucun droit...

— Je le prends, mademoiselle. Nous sommes ici en Allemagne et non en France. Je vous ai avertie de ne pas vous immiscer dans mes affaires. Vous avez passé outre, tant pis pour vous... Bonsoir, mademoiselle.

— Mais, monsieur... Que dois-je faire? Je suis attachée ici. Je ne puis rester ainsi...

— Cela m'est tout à fait égal, dit-il brusquement en me tournant le dos. Vous resterez comme ça jusqu'à demain matin. Ça vous apprendra à m'espionner.

Sur ces mots, il fit un signe, et les quatre hommes s'éloignèrent. La lumière disparut et je restai seule, clouée sur place, sans défense.

— Ah! quelle brute! m'écriai-je, et il voulait prétendre appartenir à une nation civilisée!...

***

Ai-je besoin de dire que je passai là les moments les plus tragiques de mon existence? Une profonde obscurité régnait maintenant dans le parc. La nuit était si sombre que je ne pouvais

même pas distinguer ma main que je tenais devant mes yeux. Dans le lointain, on entendit quelques rares claxons d'automobiles, puis le silence retomba, absolu. Ce n'était pas seulement la peur qui accélérait les battements de mon cœur, mais aussi la colère que je ressentais contre ce maudit vieillard et contre moi-même, dont la curiosité était assez sévèrement punie.

J'essayai de me libérer, mais en vain. Epuisée, je me laissai tomber sur la pelouse, attendant le moment où l'on viendrait me délivrer. Devais-je vraiment passer toute la nuit là ? N'y avait-il aucun espoir? Les minutes succédaient aux minutes, n'apportant pas le moindre changement à ma situation. Trois fenêtres s'allumèrent dans la maison, puis s'éteignirent, et tout parut plongé dans un profond sommeil.

La température avait baissé et mes membres s'engourdissaient de froid; je me trouvais maintenant malheureuse et désespérée. Mais qu'était-ce? Mon oreille fine perçut un bruit léger. Je ne me trompais pas, c'était un bruissement dans le fourré. Soudain, je tressaillis : une main m'avait touchée. Dans mon épouvante, je crus que mon cœur s'arrêtait.

— Mademoiselle Callon, murmura une voix.

Avec soulagement, je reconnus celle de M. Lemmerz. Il était maintenant si près de moi que je sentais son haleine.

— Pour l'amour de Dieu, pas un mot! chuchota-t-il.

Au même instant, il me mit quelque chose sur les épaules.

— Pauvre enfant, vous avez certainement froid. Cela vous tiendra chaud.

Sa pitié m'émut. Je fus d'abord incapable de prononcer une parole; enfin je me ressaisis.

— C'est terrible! songlotai-je.

— Je sais, répondit-il calmement. Mais n'ayez pas peur, je viens vous délivrer.

— Vous?...

— Oui, moi. Je suis allé dans votre chambre, où j'ai pris vos principaux effets, dont ce manteau et une petite valise. Si vous tenez à l'existence, il faut fuir immédiatement!

— Et vous?

— Je reste ici. Mais je vous aiderai, n'ayez aucune crainte.

J'entendis un cliquetis de clefs et, me souvenant de ma lampe de poche, j'éclairai le sol. Mon pied était toujours pris dans le piège.

— C'est un piège à loups, fit Hans en se baissant et en tâchant d'ouvrir les mâchoires d'acier. Il y en a des centaines dans le parc... Ce vieux renard de capitaine prend toutes sortes de précautions, comme vous le voyez... Heureusement, j'ai pu me procurer une clef, et ainsi vous serez délivrée tout de suite.

Un déclic, mon pied était dégagé, mais il avait

enflé et me faisait terriblement souffrir. Cependant, je pouvais me tenir debout. Le jeune homme m'aida à enfiler mon manteau et me tendit ma valise.

— Votre argent est là-dedans, fit-il, ainsi que le chèque de M. von Gurrbach. Vous avez donc largement le moyen de prendre un billet pour Paris... Dans cinq heures, il y a un rapide à la gare Zoo. Il s'agit donc de passer encore le temps jusqu'au départ du train.

— Je vous remercie chaleureusement, monsieur. Croyez que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi... Il me semble que la meilleure solution pour l'instant serait que j'aille dans n'importe quel hôtel et que je me couche.

— Erreur! fit Hans. Vous risquez d'être arrêtée. Ce Gurrbach a un pouvoir inouï ici. Je vous répète que vous seriez arrêtée et perdue du même coup. Il faut que vous repreniez des forces et que vous attendiez le départ du train.

— Que dois-je faire, alors? questionnai-je. Je ne peux pourtant pas me promener jusqu'à six heures du matin dans cet état.

— Je le déplore, mais c'est absolument nécessaire... Je vais vous accompagner. Je resterai avec vous jusqu'au dernier moment. Ne craignez rien... Venez... Mais attention, pas de bruit!...

Nous traversâmes la pelouse et, après avoir pris quelques chemins de graviers, nous arrivâmes enfin à la grille qui entourait le parc. Hans

sortit la clé et ouvrit le lourd portail de fer forgé. A l'instant où je posais le pied dans la rue, une sirène d'alarme retentit, faisant un terrible vacarme, qui, à mon avis, eût suffi à réveiller la ville entière.

Lemmerz me saisit le bras :

— Vite! s'écria-t-il. Danger... Filons...

Il m'était très pénible de courir, à cause de mon pied blessé; mais je serrai les dents et essayai de me maintenir au niveau du jeune homme.

Nous atteignîmes le coin de la rue, qui était complètement déserte. Un bec de gaz répandait sa lumière parcimonieuse. A bout de forces, je titubai, et Hans, reconnaissant ma faiblesse, s'arrêta. Sans hésiter, il me souleva et me porta dans ses bras. J'étais près de m'évanouir.

Il avait à peine fait quelques pas qu'il s'immobilisa brusquement et me déposa. J'ouvris les yeux et poussai un cri d'horreur : une ombre se dressait devant nous, le visage éclairé par la lanterne. Avec sa forte carrure, il nous barrait la route, pliant entre ses mains une cravache.

— S...d ! hurla-t-il en s'adressant à l'intendant. Traître!

Au même instant, j'entendis un claquement sec. Hans porta les mains à son visage ensanglanté, en criant. Cette brute de Krabbe l'avait cravaché...

V

LA FUITE

L'espace d'une seconde, Hans resta debout, hésitant. Mais il reprit aussitôt son sang-froid. Jamais je ne vis la figure d'un homme changer comme la sienne, sous l'empire de la colère et d'une haine indescriptible. Une étrange lueur brillait dans ses yeux, son visage se décomposa et il montra les dents comme un loup affamé.

Avant que Krabbe ait pu tirer son revolver de sa poche, il s'était jeté sur lui avec un bond qui eût fait honneur à une bête fauve. Son poing droit atteignit l'autre sur le nez, le lui cassant certainement, car le sang lui ruissela sur la face. Au même instant, le jeune homme saisit la main droite de son adversaire, l'empêchant de sortir son arme. C'était une bataille à mort entre les deux hommes, que j'entendais haleter. Chacun d'eux tendait ses nerfs et ses muscles, sachant que l'autre le tuerait à la moindre défaillance de sa part.

Hans avait pour lui la jeunesse et, je le croyais, la force. De plus, il me semblait être le plus sportif. Mais ce vieux clown de Krabbe paraissait non moins agile. Pétrifiée d'horreur, je m'étais appuyée au grillage du parc qui entourait la maison et, complètement immobilisée, je regardais cet affreux spectacle.

Les deux ennemis avaient roulé à terre, se frappant sauvagement. Tantôt l'ami du capitaine avait le dessus et saisissait l'intendant aux cheveux; tantôt c'était Lemmerz, qui sans cesse cognait sur la figure de l'autre.

Tout à coup, je bondis : un coup avait été tiré. L'un des deux hommes se releva : c'était Krabbe. Quel aspect horrible, avec son uniforme noir en lambeaux, son œil gauche fermé, son nez semblable à une masse ensanglantée; il chancela comme un homme ivre, se tenant le côté gauche. Il murmura des paroles dont je ne compris pas le sens, puis fit quelques pas dans la direction du portail. Là, il s'affaissa lentement sur les genoux, son buste bascula en avant et il ne bougea plus.

Je me penchai sur lui et me risquai à le toucher. Mais j'étouffai un cri : M. Krabbe était mort. Au même instant, quelqu'un me saisit le bras. Me retournant, je vis Hans à côté de moi, dans un état lamentable.

— Venez... vite... supplia-t-il, ou nous sommes perdus!

La villa de M. von Gurrbach semblait réveillée. La lumière était maintenant allumée dans quelques pièces, et de plus cette hideuse sirène d'alarme mugit de nouveau.

Nous abandonnâmes le cadavre et, aussi vite que nous le pûmes, fuîmes droit devant nous. A peine avions-nous atteint la deuxième rue transversale qu'un bruit étrange retentit. Je m'arrêtai, ne pouvant continuer.

— Qu'est-ce que c'est? demandai-je à mon compagnon.

— Police-secours... la fameuse police-secours berlinoise... Ah! croyez-moi, mademoiselle, les Allemands vont au fond des choses... Si nous ne poursuivons pas notre chemin, c'en est fait de nous... Continuons!

Il me prit par la main et me contraignit à le suivre. Nous traversâmes une vaste place, quelques rues droites caractéristiques de cette ville, et enfin, après une marche d'un bon quart d'heure, nous vîmes une station de taxis surgir devant nous.

Nous nous approchâmes d'une voiture dont le chauffeur dormait sur son siège. Hans, profitant de cette circonstance, me poussa à l'intérieur et prit place à côté de moi, puis il réveilla le bonhomme qui tremblait de peur.

— N'ayez aucune crainte, fit-il, je ne vous ferai rien. Filez vite à Steglitz. Vous arrêterez

au coin de la Schlosstrasse et de la Zimmermannstrasse. Vous m'avez compris?

— Très bien, monsieur.

— Dix marks de pourboire si vous y arrivez le plus rapidement possible.

Le chauffeur ne se le fit pas dire deux fois. Il démarra et le vieux véhicule, qui était loin d'être aussi élégant et luxueux que ceux de Paris, fonça dans la nuit avec un bruit infernal. Lemmerz s'accota contre les coussins et ferma les yeux. En le regardant, je constatai que son corps s'était affaissé.

— Vous n'êtes pas sérieusement blessé, Hans? lui demandai-je.

— Non, non... quelques égratignures, c'est tout.

— Mais que se passera-t-il si l'on nous découvre?... Savez-vous que M. Krabbe est mort?

— Ah! vraiment? fit le jeune homme en me jetant un regard étrange... Il l'a bien mérité, croyez-moi, mademoiselle... Gare à nous si l'on nous prend, c'est tout ce que je peux vous dire.

— Où me conduisez-vous?

— Chez quelqu'un qui vous accueillera avec bienveillance. N'ayez pas peur. Vous serez là en lieu sûr.

— Mais pourquoi donc? Je pensais que je devais partir à six heures?

— C'est tout à fait impossible, répliqua Hans avec énergie. Vous ne connaissez pas M. von

Gurrbach. Quand il verra le cadavre de son acolyte qui était son bras droit, il sera fou de colère et fera tout pour le venger. Je suis sûr que dès maintenant les stations de police non seulement de Berlin mais de l'Allemagne entière sont alertées. Je vous le répète, vous ne connaissez pas les Allemands. Lorsqu'ils font quelque chose, ils le font à fond. Toutes les gares sont à présent surveillées par les agents. Une fuite est pour l'instant impossible. Il faut absolument que nous restions dans un refuge jusqu'à ce que cette histoire soit enterrée. Après, on verra... Du calme... Vous en aurez besoin...

***

La voiture stoppa avec un vacarme assourdissant et nous descendîmes. Lemmerz paya le chauffeur, qui s'inclina respectueusement devant un pourboire si généreux, puis nous continuâmes notre chemin, après nous être assurés qu'on ne nous suivait pas. Après une marche d'une dizaine de minutes, le jeune homme s'arrêta devant une maison assez élégante et grande. Elle comprenait, ainsi que je m'en aperçus de suite, six étages. C'était le numéro treize de la Björnsonstrasse.

Hans sortit une clé et ouvrit silencieusement.

— Venez, chuchota-t-il en refermant soigneusement la porte. Allumez votre lampe de poche,

car je ne veux pas faire fonctionner la minuterie.

Nous traversâmes la cour et montâmes un escalier jusqu'au troisième. A gauche, je vis une plaque portant le nom de G. Herford. Mon compagnon possédait également la clé de cette porte, ce qui ne contribua pas peu à m'étonner. Il ouvrit et nous entrâmes dans un vaste couloir. Lemmerz se laissa tomber dans un fauteuil de paille qui se trouvait à côté d'une table et me fit signe de l'imiter.

— Enfin en sécurité! soupira-t-il. Ici, vous pouvez être tranquille, personne ne vous fera de mal. La propriétaire de cet appartement est une bonne amie à moi et elle s'occupera certainement de vous.

— Je vous remercie de tout cœur, monsieur. Vous avez beaucoup fait pour moi et je ne sais comment je pourrai vous en témoigner ma reconnaissance.

— Ta ra ta ta! N'en parlons plus... Enlevez votre manteau, attendez une seconde ici. Je vais réveiller Mme Gisela et lui demander de nous faire un café bien chaud, cela nous remettra... Je reviens tout de suite.

Quelques instants après, il réapparut avec une femme en kimono qui m'accueillit par de bonnes paroles.

— M. Lemmerz m'a appris ce dont il s'agissait, fit-elle en me serrant la main. Vous pouvez

absolument compter sur moi, mademoiselle. Je vais vous montrer votre chambre où vous pourrez vous reposer.

J'examinai cette femme tandis qu'elle parlait. Elle était grande, blonde, le vrai type de l'Allemande. Son visage sympathique montrait qu'elle avait dû être très belle dans sa jeunesse. Sa pitié et sa bonté m'émurent profondément.

— Comment vous remercier, madame...

— ... Gisela... Appelez-moi simplement Mme Gisela, ma petite enfant. Mon nom n'a rien à voir là-dedans... Je connais depuis assez longtemps M. Lemmerz et ferai tout pour l'aider.

Elle me fit entrer dans une pièce relativement bien meublée, apporta du linge propre et fit le lit qui se trouvait dans une alcôve.

— Vous pourrez vous coucher dans quelques minutes. Mais auparavant, je veux seulement servir le café.

Sur ces mots, elle disparut.

— Alors, mademoiselle, dit Hans en entrant, j'espère que vous ne vous ennuierez pas trop ici. Cette dame a un excellent caractère et surtout un très bon cœur. Elle veillera sur vous comme votre propre mère et vous pouvez avoir absolument confiance en elle.

— Et vous, demandai-je, que ferez-vous?

— Je vais d'abord boire mon café, puis mettre un peu d'ordre dans ma toilette, et après je m'en irai.

— Où ça? m'exclamai-je en sursautant. Pas chez...

— Certainement. Je retourne chez mon patron, M. von Gürrbach.

— Mais c'est une folie, voyons! On vous accusera d'un meurtre et après...

— Ce n'est pas si sûr que ça, répliqua-t-il calmement. Si je sens un danger, je me débrouillerai. Il faut que je sache ce qui se passe dans la maison de Grunewald. C'est absolument nécessaire.

— Mais non! suppliai-je, ne faites pas une bêtise pareille!,,, Expliquez-moi plutôt d'où vous connaissez cette brave femme et où je suis en réalité. Il y a certainement un secret ici, je veux le savoir.

— Pas de questions, mademoiselle. Je ne peux rien vous dire.

Mme Gisela avait apporté un café fumant. Tout en le buvant, Hans bavarda avec moi, en évitant soigneusement d'effleurer le sujet qui, à juste titre, m'intéressait tant. Il ne semblait pas se faire le moindre souci. Soudain, il se leva.

— Au revoir! fit-il. Il faut que je m'en aille.

— Quand est-ce que vous reviendrez? demandai-je anxieusement.

Il haussa les épaules :

— Je n'en sais rien. Dans le courant de la nuit, j'espère... Allez vous coucher, car vous avez

besoin de repos... Surtout, une chose : ne mettez pas un pied dehors. Vous me le promettez?

Je promis. Tout à coup, une idée surgit dans mon esprit, me faisant peur.

— Et si vous ne revenez pas, questionnai-je, que dois-je faire?

Hans soupira profondément avant de répondre.

— C'est très simple, fit-il enfin. Ou je serai retenu de force ou... je serai peut-être mort... Dans ce cas-là, Mme Gisela vous donnera des instructions. Fiez-vous à elle, car elle a toute ma confiance... Et une fois que vous serez à Paris, saluez de ma part la Ville Lumière, la ville que j'ai tant aimée...

Là-dessus, il me serra la main et s'en alla.

VI

UNE RUSE DIABOLIQUE DU CAPITAINE

Il faisait grand jour lorsque je m'éveillai. Le soleil brillait à travers la fenêtre, projetant ses rayons sur le tapis de la chambre et j'entendais des moineaux gazouiller dans le jardin de la cour. Un coup d'œil sur ma montre me montra qu'il était deux heures de l'après-midi.

Peu à peu le souvenir me revint. Les aventures de la nuit défilèrent dans mon esprit : ma poursuite du capitaine et de ses accolytes jusqu'à la petite maison du parc, le mauvais traitement infligé au prisonnier mystérieux, puis le piège, ma délivrance, la rencontre tragique avec Krabbe, sa mort, la fuite et enfin Mme Gisela. J'étais donc ici chez elle. Cette nuit avait été vraiment pleine d'événements plus horribles les uns que les autres et mon premier sentiment fut que je me trouvais seule et sans défense.

Cependant, Hans n'avait-il pas promis de m'aider? Mais si sa vie était en danger et si par malheur il tombait entre les mains de cette brute

de Gurrbach?... Non... non... Je ne voulais pas y penser.

Je me levai, m'habillai et ouvrit doucement la porte. Une bonne odeur de cuisine me parvint. On mangeait certainement déjà et j'étais en retard. Tout à coup, j'entendis des pas et la figure souriante de mon hôtesse apparut.

— Alors, ma petite, déjà réveillée? J'espère que vous avez bien dormi... Avez-vous faim?

— Merci. Pour dire vrai : oui.

— Eh bien! venez. Je vais vous montrer la pièce où nous déjeunons. Sachez que j'ai une petite pension chez moi...

« Oh! pas grand'chose, ajouta-t-elle en voyant mon air étonné. Quelques bons amis que je connais depuis longtemps, des clients fidèles, c'est tout. Nous sommes tous en très bons termes et je crois que vous vous trouverez bien ici.

— J'en suis certaine, madame.

Mme Gisela poussa un profond soupir :

— Que voulez-vous, mademoiselle, les temps sont durs et il faut bien gagner sa vie! Mon mari — que Dieu ait son âme — est en terre depuis dix ans. Nous possédions une grosse fortune, mais avec l'inflation nous avons tout perdu, comme tant d'autres. Je me vis donc dans la nécessité de faire quelque chose ou de mourir de faim. Heureusement pour moi, j'avais appris, dans ma jeunesse, à cuisiner pour mon plaisir, et comme j'ai toujours été — je puis le dire, car

c'est la vérité — une excellente maîtresse de maison, je tâchai d'utiliser mes talents... Mais, par ici, mademoiselle, à gauche... Nous y voilà.

Mon hôtesse ouvrit la porte et je me trouvai dans une salle à manger lambrissée, avec une grande table servie occupée encore par deux hommes et une femme. Mme Gisela, aimable, me présenta aussitôt. Par précaution, elle nomma seulement mon prénom. Les deux messieurs me serrèrent la main ainsi que la femme.

Pendant le déjeuner, nous n'échangeâmes que quelques paroles banales, et comme je n'avais guère envie de me laisser entraîner dans de longs bavardages, les autres n'insistèrent pas et, leur repas achevé, ils disparurent. Je soupirai.

— Enfin, pensai-je, me voilà seule.

Dans mon état actuel, je préférais la solitude.

Un des clients avait laissé à sa place un journal. En attendant le dessert, je le pris et le dépliai. En première page, de grandes lettres rouges me sautèrent aux yeux :

Assassinat du G.O. Adjudant Krabbe. Horrible découverte nocturne au Grunewald. La police recherche une Française qu'elle soupçonne d'être l'auteur de ce lâche attentat.

Je sentis que j'étais sur le point de m'évanouir. Un terrible vertige s'était emparé de moi; je fermai les yeux et m'appuyai au dossier de

ma chaise, puis, maîtrisant mon émotion et tremblant comme une feuille, je repris la lecture de cet article. Plus je lisais, plus j'étais sûre que mon arrestation était seulement une question d'heures.

Hans n'avait pas menti : toutes les gares étaient surveillées, toutes les routes barrées, tous les commissariats alertés. Bref, une fuite était absolument impossible. On ne me soupçonnait pas d'être la meurtrière, non, plus encore : on n'en doutait pas un instant. Chose curieuse, mon nom n'était mentionné nulle part, mais mon signalement était tellement précis que je m'étonnais d'être encore en liberté. Et pourtant, n'étais-je pas complètement innocente? Une fois de plus, je constatai que Lemmerz avait raison dans toutes ses prédictions. L'infirme capitaine von Gurrbach avait un pouvoir inouï dans cette ville. Il ferait, c'était sûr, le nécessaire afin de remettre la main sur moi. Il me haïssait et je savais que je n'avais à escompter aucune pitié de sa part...

⁂

Malgré la bienveillance de Mme Gisela qui me témoigna sa profonde commisération, je ne me consolai guère. Evidemment, je me trouvais, pour l'instant, en sécurité chez elle, mais pour combien de temps encore? Quel sort terrible m'attendait?

Qu'apporterait l'avenir? Reverrais-je jamais Paris? Et quand?

Toutes ces questions me déprimaient tant que je refusai de prendre mes repas avec les autres clients et que je demandai à être servie dans ma chambre.

Je passai une journée et une nuit atroces que je n'oublierai jamais. Ces incertitudes me rongeaient et m'abattaient. Je restai allongée sur mon divan à regarder en l'air, comme si je pensais y trouver une solution. J'étais à bout de forces. Vers sept heures du soir, mon hôtesse m'apporta un pneumatique.

— C'est pour vous, mon enfant, dit-elle aimablement. Je crois que c'est de lui.

Je déchirai rapidement l'enveloppe et lus les lignes suivantes :

Ma chère petite Denise,

Le danger est passé et vous n'avez plus rien à craindre. Le capitaine ne se doute pas de la vérité et tout va bien. Comme j'ai aujourd'hui un peu de temps, je viendrai vous chercher. Attendez-moi Breitenbachplatz, à 10 heures précises. J'arriverai en voiture.

Votre toujours dévoué,

Hans LEMMERZ.

Je poussai un soupir de soulagement :

— Enfin! Enfin!

— Vous voyez que j'avais raison, fit Mme Gi-

sela en souriant. Maintenant, tout va pour le mieux et vous devez être tranquillisée.

Inutile de dire que le temps ne passait pas assez vite à mon gré. Une impatience fébrile s'empara de moi. J'avais hâte de revoir Hans, car j'avais tant de choses à lui raconter et à lui demander. Malgré ma résistance, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un certain sentiment pour ce jeune homme. Etait-ce de l'amour ou autre chose? Je ne le savais, car jusqu'à maintenant je n'avais encore aimé personne. Certes, il se conduisait à mon égard comme un parfait gentleman et je lui devais de la reconnaissance, car il m'avait sauvée. Je classai donc ce sentiment dans l'ordre de la gratitude.

Mon hôtesse eut l'amabilité de me remettre la clef de la maison et celle de l'appartement, pour le cas où je rentrerais tard. Je pris mon dîner seule dans ma chambre et quand, enfin, l'heure sonna, je m'habillai et quittai la demeure, inaperçue.

Auparavant, j'avais demandé comment se rendre à la place, car je ne connaissais pas le quartier. Je suivis le chemin indiqué, mais, au bout de quelques minutes de marche, il me fallut bien constater que je m'étais égarée. Je venais d'atteindre une longue rue qui se nommait Grillparzerstrasse. Avec les instants, mon impatience croissait; je devenais inquiète, ne trouvant toujours pas la Breitenbachplatz; d'autre part,

n'osant pas questionner les passants, je sentais le désespoir m'envahir. Après dix nouvelles minutes, je m'aperçus que j'avais marché en rond et que ma maison se dressait devant moi. Profitant de cette occasion heureuse, je voulus remonter et demander encore une fois mon chemin à Mme Gisela.

A mon grand étonnement, quelques rares passants stationnaient devant la porte et chuchotaient mystérieusement. Tout me semblait changé depuis mon départ. Je montai rapidement l'escalier, ouvris la porte et entrai. Le couloir était éclairé et je vis l'ombre d'un homme surgir devant moi. Pétrifiée de stupeur, je constatai que c'était un agent de police. Avant qu'il ait pu prononcer un mot, j'avais, avec un cri, refermé et donné deux tours de clef; puis, comme une folle, je redescendis en courant.

Le concierge, qui avait l'aspect d'un brave homme, bavardait avec quelques curieux. Profitant de l'occasion, je m'approchai de lui et le pris à part :

— Où est Mme Gisela? demandai-je haletante et hors de moi.

— Vous ne le savez pas? répondit-il en se grattant la tête. C'est une mauvaise histoire. On vient de l'arrêter ainsi que les gens qui étaient chez elle.

— Quoi?...

Je ne posai pas d'autres questions. Cela me suf-

fisait. L'homme dut croire que j'avais perdu l'esprit, car, sans ajouter une parole, je le laissai seul et m'enfuis dans la rue...

.....

Je ne sais combien de temps il me fallut pour atteindre la place; je me rappelle néanmoins très bien qu'en arrivant sur le lieu du rendez-vous la superbe voiture de M. von Gurrbach, que j'ai déjà décrite, surgit tout à coup devant moi.

Hans était donc là, il m'attendait. J'allais pouvoir lui raconter ce qui venait de se passer. Une fois près de l'auto, je m'aperçus qu'un autre homme se tenait au volant, et non Lemmerz. C'était le chauffeur du capitaine, qui, si je ne me trompe, se nommait Jochen. A ma vue, ce Jochen quitta immédiatement son siège, ouvrit la portière et retira sa casquette :

— Mademoiselle Callon, si je ne fais erreur? demanda-t-il poliment.

— Oui, c'est moi... Mais où est M. Lemmerz?

— Il s'excuse de ne pouvoir venir, ainsi qu'il l'avait écrit; il attend Mademoiselle au café « Berlin », sur le Kurfürstendamm... Si Mademoiselle veut monter, je la conduirai là-bas.

J'hésitai une seconde, puis, suivant une impulsion subite, je pris place à l'intérieur du véhicule. Pourquoi n'aurais-je pas eu confiance en cet homme, puisqu'il semblait être au courant de la lettre que Hans m'avait envoyée?

Le chauffeur démarra aussitôt. La voiture silencieuse s'enfonça dans la nuit et je m'imaginai déjà l'agréable rencontre avec Hans... Pauvre garçon! Il avait certainement passé de mauvais moments, mais, à présent, tout allait pour le mieux, disait-il. Pas un instant, je ne doutai que Jochen ne me conduisît au café indiqué. J'étais si persuadée que l'intendant l'envoyait, que nul soupçon ne m'effleura. Tout à coup, l'automobile stoppa brusquement et, levant les yeux, je constatai avec horreur que je me trouvais en face de la villa du capitaine.

La portière s'ouvrit aussitôt.

— Sortez! fit le chauffeur brutalement... Allez... Je n'ai pas de temps à perdre.

La découverte de la maison, la conduite inexplicable de cet homme me ravirent pour un instant l'usage de la parole.

— Mais ce n'est pas le café dont vous m'avez parlé, bégayai-je. Qu'est-ce que cela signifie?

— Vous le saurez bientôt, répondit Jochen ironiquement.

Il me saisit par le poignet et m'entraîna violemment au dehors. Je crus qu'il m'arrachait le bras tant il y mit de force. Au même instant, je compris l'immense danger que je courais.

— Pour l'amour de Dieu, priai-je, laissez-moi... Je vous en supplie...

Il poussa un cri sauvage, me souleva comme

une plume et me porta dans ses bras jusqu'à la maison.

Que pouvais-je faire contre lui, moi faible femme?

J'ignore ce qui se passa ensuite, car je perdis soudain connaissance.

.....

Quand j'ouvris les yeux, je me trouvais dans ma chambre. J'étais couchée sur le lit tout habillée, et rien ne semblait avoir changé depuis mon départ. Si je dis : rien, ce n'est pas tout à fait la vérité, car au milieu de la pièce, sur le tapis vert, à trois pas de moi, je vis le fauteuil roulant que je connaissais bien, et dans celui-ci le corps de M. von Gurrbach, qui me tournait le dos. Toutes mes affaires que je n'avais pas prises avec moi étaient étalées par terre; robes, manteaux, bijoux, lettres, livres, etc., tout cela gisait pêle-mêle et je constatai avec stupeur que le capitaine était justement en train de parcourir ma correspondance. Je fis du bruit en me levant; il se retourna brusquement.

— Ah! voilà la petite, fit-il. Elle a donc repris ses sens? Tant mieux! tant mieux! He! he! he! Il est temps que nous échangions quelques paroles entre quatre yeux.

Sa figure paraissait impénétrable, mais ses yeux trahissaient une sauvagerie féroce.

— Alors, mademoiselle Callon, continua-t-il

en tournant son fauteuil dans ma direction, on m'espionne... on tue mon adjudant... et on s'enfuit sans même me dire adieu? Trouvez-vous cela comme il faut?

— Je dois vous dire, monsieur, répondis-je calmement, que je n'ai pas tué M. Krabbe. J'avais assez de vous et de votre entourage, et j'ai voulu partir. C'est la plus stricte vérité, et c'était aussi mon bon droit.

— Non, ce n'était pas votre droit ! hurla le capitaine, et une colère terrible se peignit sur son visage. Avez-vous oublié le contrat que vous avez signé? Est-ce vrai, oui ou non?

— Certainement, j'ai signé ce contrat, mais après le tour que vous m'avez joué avec le piège à loups, j'estime que c'est vous qui l'avez rompu.

— Taisez-vous! grogna-t-il. Cela suffit maintenant. Vous allez me payer tout ça.

Il appuya sur le timbre et Jochen parut, en compagnie de Michel. M. von Gurrbach fit un signe que je ne compris pas. Aussitôt les deux hommes se précipitèrent sur moi et m'emmenèrent de force dehors. Ils me traînèrent jusqu'au bas de l'escalier, puis à travers le jardin, m'empêchant de crier au secours; enfin je vis la maisonnette surgir devant nous; la porte s'ouvrit, et l'on me poussa à l'intérieur.

Je restai immobile sur le sol froid. Une obscurité totale régnait autour de moi. Rien ne bougeait. Tout à coup, mon oreille perçut un faible

gémissement. J'étais tellement angoissée que je n'osais remuer. Mais cette plainte toute proche me faisait mal. Que faire?

— Qui est là? demandai-je à voix basse.

Puis, remarquant que j'avais prononcé ces paroles en français, je les répétai en allemand. Un gémissement plus fort fut la réponse.

Soudain, je me souvins de ma lampe de poche. L'avais-je encore sur moi? Je cherchai. Quelle chance! elle était là.

La main tremblante, je la tirai et me risquai à allumer. Un spectacle indescriptible s'offrit à mes regards. L'intérieur de la maison qui avait vu tant de souffrance semblait nager dans le sang. Au milieu de la pièce gisait un homme dont le corps était littéralement en lambeaux. Il était mort.

Mais le plus affreux fut la découverte que je fis dans le coin à droite. Un autre homme pendait là à des chaînes fixées au mur. Il avait la tête inclinée en avant, ce qui ne me permettait pas de distinguer ses traits. Craintivement, je dirigeai le faisceau lumineux de ma lampe sur son visage, et une douleur sans nom s'empara de moi en le reconnaissant...

Quel changement depuis que je l'avais vu pour la dernière fois! Sa figure était déformée et pleine de cicatrices sanglantes provoquées par les coups de cravache qu'on lui avait infligés. Son torse à demi nu présentait des blessures semblables.

C'était une vue atroce et insoutenable. Je demeurai un instant muette de stujeur.

— Hans... Hans... sanglotai-je enfin.

Un tremblement convulsif le parcourut... Il gémit faiblement... ouvrit un moment les yeux... et ne bougea plus...

VII

LES BARBARES NE M'EPARGNENT PAS

Un bruit derrière moi me fit sursauter. La porte s'ouvrit et Michel entra, un candélabre à la main, poussant le fauteil roulant du capitaine. Un autre homme que je n'avais encore jamais vu le suivait, et je remarquai enfin le visage ironique du chauffeur, Jochen. Pour le moment, c'était l'apparition de l'étranger qui m'intéressait le plus. Il était grand, large d'épaules, habillé comme Krabbe d'un uniforme noir. Sa figure carrée aux forts maxillaires, ses yeux trahissait la dureté, et ses lèvres minces restaient méchamment serrées. Mais le plus original, c'étaient ses cheveux coupés court, formant une coiffure à la Hindenburg. Il portait, je l'ai déjà dit, un uniforme avec deux têtes de morts sur les revers; ses pieds étaient chaussés de hautes bottes vernies noires.

M. von Gurrbach demeura longtemps immo-

bile, sans me perdre de vue, avant de prononcer une parole.

— Vos trais vous trahissent, ma mignonne, fit-il enfin... Je ne me trompe pas... Vous éprouvez un sentiment que j'aime tant chez les autres : la peur, la vilaine peur ordinaire... Hé! hé! hé... Et votre cœur a raison, croyez-moi... Il sait pourquoi il tremble... Son angoisse va bientôt recevoir confirmation, car vous allez payer votre dette.

Je reculai, effrayée, jusqu'au milieu de la pièce.

— Que voulez-vous dire, monsieur? m'exclamai-je.

— Vous le verrez tout de suite, ma colombe... Mais ainsi que je vous l'ai dit, nous autres Allemands, avons beaucoup de sentiment... Je vais me montrer pitoyable... Pourquoi? Je l'ignore moi-même... Au lieu de vous punir sévèrement comme vous le méritez, je vous condamne à recevoir vingt-cinq coups de cravache.

Je crus avoir mal entendu.

— Vous voulez me faire fouetter? m'écriai-je, comprenant enfin le sens de ses paroles. Mais...

— Pas tant de phrases, ma mignonne. Kunz, fit-il en s'adressant à l'homme en uniforme, faites votre devoir... Nous allons voir si les Français sont aussi courageux qu'ils le prétendent.

Ce qui suivit n'eût pas déparé une description de la *Divine Comédie* de Dante Alighieri.

Les sbires du capitaine se jetèrent sur moi avec un cri sauvage, me ligotèrent, me contraignirent à me pencher sur une chaise; ensuite, j'entendis quelque chose siffler en l'air; au même instant, je ressentis une vive douleur.

Je criai, suppliai, menaçai, bref, je fis l'impossible pour attendrir le cœur de mes bourreaux. Mais ces brutes ne se laissèrent pas influencer. Les coups succédaient aux coups. Le dos me brûlait comme s'il était en feu. La souffrance ne fut bientôt plus supportable. Je sentis mes forces m'abandonner et, heureusement pour moi, je perdis connaissance...

.....

La suite de ce traitement brutal fut, certes, tout autre que celle espérée par M. von Gurrbach, car, si mon corps n'avait pas été aussi atteint que je le croyais, mon âme, après cette atroce aventure, avait beaucoup souffert et je tombai sérieusement malade.

Une forte fièvre se déclara; je délirais jour et nuit et mes cris épouvantaient ceux qui les entendaient. Bref, je subis une grave crise nerveuse.

Quand je repris enfin conscience de ce qui se passait autour de moi, je me trouvais dans une pièce totalement inconnue, et mon étonnement fut grand d'apercevoir, à côté de moi, sur une

chaise, l'énigmatique M. Kunz, celui-là même qui m'avait battue sur l'ordre du capitaine.

Ainsi que je l'appris plus tard, on me soignait déjà depuis de longues semaines dans cette clinique, gardée par cet homme pour lequel j'éprouvais une vive antipathie. Il me sembla, d'autre part, que cette maison appartenait à M. von Gurrbach; tout au moins son influence y était certainement très grande. Pour que je ne lui échappe pas encore une fois, il me faisait surveiller par cette brute que je haïssais.

Je ne peux pas dire que mon gardien changea désormais d'attitude à mon égard, non. A vrai dire, il m'ignorait; son chef lui avait probablement intimé de ne pas converser avec moi, car il restait muet, sans toutefois perdre un seul de mes mouvements, m'épiant sans cesse.

Le lendemain, une jeune fille en uniforme d'infirmière occupait la place de M. Kunz qui avait disparu. Elle était, au contraire de lui, d'une bonté infinie et, dès le premier instant, j'eus confiance en elle. Me voyant réveillée, elle s'approcha de moi, un verre à la main.

— Buvez ça, mademoiselle, dit-elle d'une voix aimable, cela vous fera du bien.

J'obéis machinalement. En effet, j'étais si faible que j'aurais fait tout ce qu'on m'eût demandé. La boisson était amère, mais me calma merveilleusement.

Remarquant mon regard angoissé dirigé vers

la chaise occupée précédemment par mon bourreau, la jeune fille me sourit :

— N'ayez aucune crainte, fit-elle. Il ne reviendra plus. C'est moi qui le remplace pour l'instant... Je suis sœur Gertrude.. mais appelez-moi simplement Trude...

— Suis-je depuis longtemps ici?

— Assez longtemps... D'ailleurs, à présent, vous êtes guérie et vous pourrez bientôt quitter la maison.

A quoi bon parler du temps que je passai dans cette clinique? Sœur Trude était vraiment un ange et elle possédait un caractère charmant. Elle m'aida autant qu'elle le pouvait, et j'en ai gardé un excellent souvenir... Pauvre femme! elle a payé cher la gentillesse qu'elle m'a faite. Elle est morte maintenant...

Après les longues années écoulées depuis cette aventure, j'apprécie doublement le service qu'elle me rendit. La veille de mon départ de la maison de santé, j'écrivis une lettre au consul de France et la confiai à Trude qui me promit de faire le nécessaire pour qu'elle parvînt à son adresse.

Le lendemain, M. Kunz vint me chercher. La belle voiture attendait en bas et nous conduisit une fois de plus dans la demeure de M. von Gurrbach.

Ce dernier me demanda de venir chez lui. Il était toujours dans son fauteuil roulant, en-

veloppé dans sa robe de chambre. Il n'avait pas changé depuis que je ne l'avais vu.

— La voilà, s'écria-t-il en me voyant entrer... Asseyez-vous, mademoiselle... Bien content de vous revoir.. car le docteur qui vous a soignée m'a affirmé que vous étiez maintenant guérie... J'espère que la correction qui vous a été administrée ne jettera pas d'ombre sur nos bonnes relations... Espérons plusôt que vous vous montrerez désormais plus raisonnable et que vous n'enfreindrez plus mes ordres...

« Et surtout, ajouta-t-il en faisant une grimace, que vous ne recommencerez plus à m'espionner... Voyez-vous, j'ai un excellent cœur... vous ne le savez peut-être pas... Seulement, il ne faut pas me provoquer. Hé! hé! hé!...

— Combien de temps voulez-vous me garder encore ici?

— Mais, voyons, répondit le capitaine d'un ton de reproche, vous n'oubliez pas que vous avez traité avec moi pour un an...

— Et après?

— Après?... On verra. Ne vous faites pas trop de souci... Pour l'instant, vous avez encore exactement dix mois et demi à demeurer chez moi... Alors, nous restons bons amis?

Il me tendit la main, mais je fis semblant de ne pas le remarquer et me levai.

— Et M. Lemmerz ? questionnai-je. Que fait-il?

— Ah!... votre amoureux, s'écria le vieillard. Tiens, tiens... Vous vous intéressez un peu trop à lui... Apprenez pourtant qu'il se porte bien... très bien, même... Vous le verrez bientôt...

J'avais presque atteint la porte, quand il me retint à nouveau.

— Une seconde encore, mignonne. D'abord, nous commençons demain matin nos leçons, à onze heures précises, et deuxièmement, un ultime avertissement : si je découvre que vous intriguez contre moi, vous ne sortirez jamais d'ici... Vous entendez?... Je dis : jamais... Soyez donc prudente, car vous savez que je tiens mes promesses.

Je sortis en claquant la porte et montai dans ma chambre. Dans l'escalier, je rencontrai un homme que je pris d'abord pour Hans. Le cœur battant, j'approchai... Je reconnus Kunz, l'individu que je haïssais comme la peste. Il s'arrêta et me regarda curieusement.

La lumière pénétrant par la fenêtre tombait en plein sur sa figure...

Mon Dieu! Etais-je folle?... Mon imagination me jouait-elle un tour?... Mais non, c'était pourtant vrai... il n'y avait aucun doute... M. Kunz, lui aussi, avait les yeux tatoués...

.....

Ce soir-là, le plus grand silence régna à table

Mon bourreau avait pris la place de Krabbe et celle de Hans restait vide.

Au dessert, M. von Gurrbach alluma un cigare et me regarda étrangement.

— Vous connaissez le comte de Vigour? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Nullement, monsieur, je n'ai jamais entendu ce nom.

— Tiens, tiens... C'est plutôt bizarre!... Hé! hé! hé!... Sachez que c'est le consul de France à Berlin. Il se trouve maintenant en voyage; si je ne me trompe, il fait un petit séjour à Nice...

Je le fixai sans comprendre.

— C'est très simple, continua le capitaine. Comme le consul est absent, il n'a pu recevoir la lettre que vous lui avez adressée. La voici.

Il tira une enveloppe, et, à ma grande stupéfaction, je reconnus le message que j'avais envoyé par l'intermédiaire de Trude.

— Je constate, mademoiselle Callon, reprit le vieillard d'un ton menaçant, que vous ne cessez de vous rebeller... C'est ridicule, ce que vous faites, car vous êtes continuellement surveillée... Je vous avertis, pour la dernière fois... Que sœur Trude vous serve d'exemple : elle a payé de sa vie son imprudence.

Il fit un signe, nous nous levâmes et je quittai la salle à manger, l'esprit anéanti. Il n'y avait donc pas de solution pour fuir? Etais-je vrai-

ment condamnée à passer toute mon existence dans cette maison? Non, mille fois non!... Il se présenterait certainement une occasion de mettre mon projet à exécution...

Je regagnai ma chambre et entrai, après avoir ouvert la porte. Comme je voulais allumer, je sentis une main se poser sur ma bouche, m'empêchant de crier. Une voix que je reconnaîtrais entre mille retentit à mon oreille :

— Silence... C'est moi... Hans.

Il ferma la porte et épia au dehors, puis il secoua la tête, alluma et, avec un soupir, s'assit en face de moi.

J'étais tellement éberluée que je le regardai comme un fantôme. Mais non, c'était bel et bien lui, le sympathique garçon qui s'était montré si bon camarade.

— J'en ai réchappé, raconta-t-il, mais ma vie est en danger... Il faut fuir sans perdre une seule minute... Nous partirons cette nuit même.

— Merci, répondis-je, j'en ai assez!... Mais dites-moi ce qui s'est passé. Comment se fait-il que je vous voie ici?

— Pas maintenant... Ce n'est pas le moment... Sachez que j'ai partout des amis; ils m'ont aidé. Mon plan est très simple : maintenant que le capitaine vous a retrouvée, les routes sont libres. Nous avons donc beaucoup de chances de réussir cette fois-ci... J'ai parlé à Michel, c'est un

ami discret et on peut avoir pleine confiance en lui...

— Michel?

— Oui... Alors, écoutez. Derrière la maison, il y a une porte donnant sur le garage. Quand on le traverse, on trouve une autre porte qui ouvre sur la rue à côté du parc. Michel préparera la voiture et nous prendrons la fuite en auto tous les trois. Il nous sera ainsi plus facile de gagner la frontière que par le chemin de fer.

— Comment tous les trois?

— Bien sûr. Michel est des nôtres...

— Et Mme Gisela?... Et les autres?... Que vont-ils devenir?

— Pauvre femme! dit Hans tristement. Ils les ont tous tués sans exception. J'ai moi-même failli mourir, vous le savez. C'est grâce à ma robuste constitution que j'ai pu reprendre le dessus. Mais croyez-moi, cette association de brutes, et en particulier M. von Gurrbach, me le payera cher.

La nouvelle de la mort de mon hôtesse me frappa comme un coup de massue.

— Quel malheur! fis-je. Mme Gisela était si bonne!

— Certes, acquiesça Hans. D'ailleurs, ce meurtre sera vengé, comme tous les autres, vous pouvez en être sûre... Et maintenant, prenez vos affaires les plus importantes... Mettez-les dans

cette valise que je vois ici et tenez-vous prête... Attendez-moi... je reviens de suite...

— Non, non! suppliai-je. Ne me laissez pas seule!... C'est atroce!...

Je me tus, car on avait frappé à la porte.

— Mademoiselle? fit une voix grognon.

C'était celle de Kunz. Avait-il entendu quelque chose?... Etions-nous découverts?...

VIII

LES PAPIERS DE M. COLIGNAC

Hans et moi, nous restâmes quelques secondes dans une immobilité complète, retenant notre souffle.

On frappa de nouveau, et la voix de Kunz retentit derechef.

— Le patron a besoin de vous d'urgence... Descendez immédiatement.

J'hésitai, interrogeai du regard Lemmerz qui se tenait derrière la porte.

— Allez-y, chuchota-t-il presque imperceptiblement. Je ne crois pas que ce soit une ruse... Enfin, on verra...

Avant d'ouvrir, j'éteignis la lumière. Il faisait clair dehors. Le visage carré de l'homme en uniforme apparut devant moi.

— M. von Gurrbach désire vous voir, mademoiselle, dit-il avec une inclinaison correcte.

— C'est bien, j'y vais, répondis-je froidement en fermant derrière moi.

J'allais poursuivre mon chemin, mais Kunz

me retint. Il posa la main sur la rampe et m'empêcha de descendre. Une lueur dans son regard ne me laissait présager rien de bon.

— Mademoiselle... commença-t-il d'un ton tout à fait changé, je profite de cette occasion pour vous parler... Sachez que dès le premier instant où je vous ai vue, vous m'avez plu... beaucoup même, je vous assure...

Surprise, je constatai alors qu'il était ivre. Son haleine empestait l'alcool. Il me dégoûtait et je me détournai.

— Le capitaine ne m'a donc pas demandée? fis-je. C'est encore un de vos mauvais tours?

— Non, non... Il vous attend, je vous le jure... Mais enfin, laissez-moi vous dire quelques mots... Je vous aime!... Oui, je le sais maintenant... Et je suis habitué à ce qu'aucune femme ne me résiste...

Avant que j'aie pu esquisser le moindre mouvement, il m'avait saisie et attirée à lui. Je poussai un cri d'horreur.

— Vous êtes insensé! m'écriai-je. Lâchez-moi! Vous entendez?... Lâchez-moi tout de suite!...

Ma résistance le rendit encore plus fou. Il voulait à toute force m'embrasser et, malgré mes efforts, je sentis que je faiblissais. Kunz, qui était beaucoup plus grand que moi, se penchait vers moi, tenant ma tête entre ses mains comme dans un étau. Son souffle m'effleura, je vis ses lèvres approcher des miennes... Au même instant, des

doigts le saisirent au cou et le serrèrent de telle façon que, complètement surpris, il en perdit la respiration.

C'était Hans qui prenait la brute par derrière, grâce à une passe de jiu-jitsu. Il entraîna le géant, incapable de se mouvoir, dans ma chambre où je les suivis terrifiée, et il me fit signe de fermer la porte.

Il relâcha, pour un moment, son étreinte. L'autre mit à profit cette imprudence pour se dégager.

— Ah! c'est vous! hurla-t-il, fou de colère. Attendez... Je vais vous montrer!...

Le jeune homme ne lui laissa pas le temps de se servir de son arme. Il se rua sur lui et lança son poing avec une force terrible dans la direction de la mâchoire de son adversaire qui, à la dernière minute, évita le coup de justesse et s'empara d'une lourde lampe de bronze et la jeta sur Lemmerz. Mais il manqua son but.

Hans se baissa, saisit une chaise et l'asséna sur la tête de l'autre qui s'affaissa avec un gémissement et resta immobile. La lutte entre les deux hommes avait à peine duré deux ou trois minutes.

— Crapule! fit le jeune homme. Il ne sera plus dangereux pour nous...

Il se précipita sur le store de la fenêtre, en arracha les cordons avec lesquels il ligota soigneusement les bras et les jambes de l'adjudant. Avisant ensuite ma boîte d'albuplaste qui ne me quittait jamais, il la prit, découpa quelques mor-

ceaux de tissu et en colla une bande sur la bouche et une autre sur les yeux de l'homme évanoui. Puis il le poussa sous le lit. Cette opération terminée, il parut satisfait.

— Allez, maintenant, fit-il. Je vous attends ici. Je ne crois pas que nous ayons encore quelque chose à craindre...

J'obéis, apeurée dans le fond, descendis l'escalier et frappai à la porte de M. von Gurrbach.

— Entrez! dit une voix grincheuse.

Le capitaine était dans sa chaise, devant sa table de travail, examinant des papiers.

— Ah! c'est vous, mademoiselle, ajouta-t-il en m'apercevant. Entrez, entrez... J'ai besoin de vous. Asseyez-vous là... Une seconde, je suis à vous tout de suite...

Il enferma soigneusement les feuilles qu'il tenait sous ses yeux puis se tourna vers moi.

— Excusez-moi d'avoir troublé votre sommeil... Vous dormiez certainement déjà?

— Non, pas du tout, monsieur.

— Tant mieux, tant mieux... Hé! hé! hé!... J'ai besoin de vous comme interprète.

— Comme interprète? répétai-je sans comprendre.

— Oui, c'est cela même... Il s'agit d'un Français... Mais vous allez voir...

Il sonna et Michel entra aussitôt.

— Mon capitaine désire?

— Amenez-moi le prisonnier français.

En attendant cet énigmatique compatriote dont j'entendais parler pour la première fois, nous n'échangeâmes pas quatre paroles. Enfin, la porte s'ouvrit, livrant passage au majordome et à un homme dont l'apparence me semblait assez curieuse. Qu'il fût originaire de la France, cela ne faisait aucun doute, à considérer son teint brun, ses cheveux noirs et la petite moustache qui ornait sa lèvre supérieure. De plus, il était de taille au-dessous de la moyenne et d'aspect délicat. Des menottes enserraient ses poignets. Cependant, ses yeux conservaient une certaine fierté, bien qu'il eût l'air très abattu.

— Attendez dehors, Michel, fit M. von Gurrbach... Non, dites à M. Kunz de venir immédiatement ici.

Je compris l'immense danger que je courais. Il fallait éviter des complications.

— Monsieur l'adjudant est sorti, mentis-je froidement. Il a descendu l'escalier avec moi et je l'ai vu quitter la maison.

Les sourcils embroussaillés du capitaine se relevèrent en signe d'étonnement.

— Comment cela?... Il est sorti?... Sans ma permission?... Michel!

Le domestique s'inclina :

— Que mon capitaine m'excuse si je me permets de dire quelque chose... mais Mademoiselle a tout à fait raison, j'ai vu moi-même sortir M. Kunz.

Le majordome m'avait sauvée.

— Ah! ça, par exemple! grogna le vieillard. Cette plaisanterie peut lui coûter cher!... Qu'il vienne immédiatement ici, dès qu'il sera rentré... Vous avez entendu, Michel?

— A vos ordres, mon capitaine.

Lorsqu'il eut disparu, M. von Gurrbach s'adressa à moi :

— Demandez à ce monsieur-là où il a caché les papiers que je cherche... S'il me les livre, je lui rends sa liberté.

Comme on me l'ordonnait, je posai la question en français à l'inconnu. Celui-ci hocha la tête, gardant d'abord le silence. Mais je lus dans ses yeux qu'il était surpris et content de se trouver en présence d'une compatriote.

— Dites, fit-il enfin, que les papiers qu'il me réclame sont en lieu sûr et qu'il ne les aura jamais... Il peut me retenir ici aussi longtemps qu'il veut, ça m'est tout à fait égal.

— C'est tout ce que vous avez à répondre? questionnai-je.

— Oui, c'est tout... Ajoutez encore, si vous voulez, que le diable l'emporte!

J'étais en train de traduire ses paroles, naturellement avec l'intention d'omettre la dernière phrase, mais le capitaine avait prêté une oreille attentive; il avait, je le craignais, quand même compris quelques mots. Combien ? Impossible de le savoir...

— Ah! il ne veut pas trahir la cachette? grogna-t-il, m'interrompant. Nous allons voir si je ne le forcerai pas à le faire!... Je suis connu pour imposer ma volonté!... Quiconque ne m'obéit pas va dans la maisonnette du parc!... Quelques coups de cravache, voilà qui délie la langue. Hé! hé! hé! Sapristi! Dire que ce Kunz n'est pas là!... Mais ça ne fait rien...

Il sonna Michel qui parut, digne et réservé comme toujours.

— Mon capitaine ordonne?

— Conduisez-le dans le pavillon, mais attention qu'il n'échappe pas.

« Mademoiselle, fit-il en se tournant vers moi, je vous remercie... Demain, à onze heures, chez moi, comme convenu... Bonne nuit.

Nous sortîmes tous les trois ensemble. A peine nous étions-nous éloignés que le majordome, au lieu de prendre, avec le prisonnier, le chemin du parc, s'arrêta au pied de l'escalier. Il mit un doigt sur ses lèvres. Je compris de suite.

— Dans cinq minutes, à la petite porte derrière le garage, murmura-t-il. Informez M. Lemmerz... Cinq minutes, pas plus.

Il disparut et je montai en hâte. Dans ma chambre, je trouvai la lumière éteinte, mais Hans était là.

— Michel nous attend en bas... Venez vite!

— Très bien... Partons!

— Et Kunz? osai-je demander. Le patron le réclame.

— Il le réclamera encore longtemps... Ne vous occupez pas de lui... Que voulait de vous le capitaine à pareille heure?

— Je lui ai servi d'interprète. Il y avait en bas un prisonnier français qui ne parle pas allemand.

Une certaine stupéfaction se peignit sur le visage du jeune homme.

— Un Français? questionna-t-il fébrilement. Comment est-il?

Je lui en fis une description, la plus complète possible.

— C'est lui! C'est lui! s'écria-t-il. Il faut absolument le délivrer... Allons!

Nous descendîmes rapidement. Je portais ma petite valise qui contenait encore les restes de mes affaires, tandis que Hans se servait de ma lampe de poche, car Michel avait, par précaution, éteint la lumière.

Le portail de fer était fermé, mais Lemmerz avait la clef et nous sortîmes sans bruit dans le parc. Sans être inquiétés, nous contournâmes la maison, arrivâmes au garage dont la porte était ouverte, le traversâmes et enfin, nous nous trouvâmes sur la route. La voiture de M. von Gurrbach nous attendait, le moteur ronflant, le domestique au volant.

— Le Français? demanda mon compagnon. Où est-il?

— Dans le fond de l'automobile, répondit le majordome calmement. Montez.

Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et aussitôt le véhicule démarra silencieusement. Au même instant, un terrible vacarme retentit dans la nuit : c'était, une fois de plus, la sirène d'alarme du capitaine...

⁂

Délivrer M. Colignac — tel était le nom de mon compatriote — de ses liens n'était pas une petite affaire. Après de longs efforts, Hans y parvint quand même.

Pendant ce temps, Michel poursuivait son chemin à toute allure. Le Français soupira en se trouvant enfin libre.

— Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, fit-il, s'adressant à Lemmerz... C'était un secours inespéré... Vous ne savez pas de quoi ces gens-là sont capables!...

Comme l'intendant semblait ne rien comprendre, je traduisis.

— A qui le dites-vous! répondit-il en allemand avec un sourire. Je les connais au moins aussi bien que vous... Mais l'important est que vous puissiez échapper au capitaine.

Une fois de plus, je servis d'interprète.

Sans une parole, le Français tendit la main

à l'Allemand et celui-ci y plaça la sienne. Ainsi ces deux hommes qui ne parlaient pas la même langue avaient scellé un pacte d'amitié...

La voiture roulait maintenant à une vitesse qui me surprit. Je voulus jeter un regard au dehors, mais le jeune homme m'en empêcha.

— Que faites-vous là, mademoiselle Denise? grogna-t-il. Voulez-vous donc notre malheur à tous?

Il baissa rapidement le store.

— Pas de bêtise, je vous en prie! ajouta-t-il.

J'étais un peu vexée.

— Mais... dehors il fait complètement sombre, Hans...

— Possible... Ici, en Allemagne, l'obscurité n'est pas un obstacle pour celui qui veut voir clair... Vous me comprenez, j'espère?

A la longue, le voyage devenait fatigant. Il dura des heures, et toujours la même allure, toujours ce ronflement du moteur... Je me rencognai, serrai mon manteau autour de moi, fermai les yeux et tâchai de dormir. Mais ce fut en vain, car mes nerfs exaspérés ne me permettaient pas de trouver le repos.

A côté de moi, je sentais Hans qui était appuyé aux coussins; dans l'autre coin, M. Colignac, silencieux. Tout à coup, le jeune homme ouvrit la vitre qui nous séparait du chauffeur et se pencha.

— Où sommes-nous? l'entendis-je demander à Michel.

— Pas loin de Hanovre... Il y a encore vingt kilomètres à peu près.

— Ne traverse pas la ville... Arrête-toi plutôt à Hildesheim...

— Très bien, mon vieux.

Je n'en crus pas mes oreilles. Comment! ce domestique et l'intendant se tutoyaient ?... Qu'est-ce que cela signifiait?... Je savais que mes questions à ce sujet n'auraient eu aucun résultat; je me tus donc, malgré ma curiosité.

La route nationale se rétrécit, faisant place à une rue de ville. Des lanternes surgirent, éclairant l'intérieur de la voiture, et je constatai, en dépit des rideaux tirés, que nous traversions une petite agglomération endormie. C'était certainement Hildesheim. Lemmerz ouvrit encore une fois la glace :

— Götzstrasse 15, dit-il. Il y a là un garage de M. Krantz... Rentres-y, sans bruit si possible.

— Mais où se trouve-t-elle, cette Götzstrasse?

— La troisième à gauche.

— Parfait.

Encore quelques minutes et nous étions arrivés au terme de notre voyage. Par précaution, Michel conduisit directement l'auto jusqu'à l'intérieur du garage et stoppa. Nous descendîmes. Un gardien de nuit s'approcha de nous, la casquette à la main.

— Ces messieurs dames désirent?

— Je voudrais parler à M. Krantz... Il est là, j'espère?

— Certes... Mais... il dort...

— Peu importe! Il faut absolument que je le voie tout de suite.

— Mais... monsieur... à cette heure...

— Je vous répète qu'il le faut absolument! insista l'intendant.

— C'est que... répondit l'homme hésitant, je n'oserai pas...

— Alors, je le ferai moi-même. Vous avez le téléphone?

— Oui.

— Où se trouve-t-il?

— Ici.

— Demandez la communication et dès que vous l'aurez obtenue, vous m'appellerez.

L'homme tergiversait toujours, mais un regard de Hans le décida enfin à exécuter ce qu'on lui demandait.

Quelques instants après, il revenait chercher le jeune homme qui parla longuement à l'appareil. Quand il eut terminé, je vis qu'il paraissait très content de lui.

— Vous n'avez pas de chaises, ici? Nous attendons que M. Krantz arrive. Il m'a promis qu'il ne tarderait pas.

— Dans ce cas, entrez dans le bureau, je vous prie.

Le propriétaire ne se fit pas longtemps désirer.

Il parut, en sueur, mais un sourire aimable sur les lèvres.

— Mon cher ami! fit-il en serrant affectueusement la main de l'intendant. Pour une surprise, c'est une surprise... et un plaisir!... Quel bon vent vous amène?... Que se passe-t-il?

— Rien de nouveau, dit Lemmerz.

« Hé! là, qu'est-ce que vous attendez? ajouta-t-il soudain en se tournant vers le gardien de nuit.

— Rien... rien... monsieur... Je m'en vais... Excusez-moi mille fois...

Il disparut.

— Ecoutez, mon vieux, reprit Hans tout bas en attirant le garagiste, un petit bonhomme chauve, au fond du bureau... Mes amis et moi, nous devons passer la frontière demain... C'est absolument nécessaire... J'espère que vous me comprenez?

— Certainement... Et... que puis-je faire pour vous?

— La voiture qui nous a amenés ici doit être transformée... Vous saisissez?

— Bien sûr, bien sûr, mon vieux! fit l'autre en riant. Quelle couleur?

— Disons... vert foncé.

— Et le numéro de quelle ville?

— Cologne.

— A quelle heure avez-vous l'intention de continuer votre voyage?

— Le plus vite possible... Voyons... il est maintenant trois heures... Eh bien, huit heures?... Ça vous va?

— Excellent. Vous l'aurez à huit heures...

— Encore une chose, interrompit le jeune homme. Mes amis et moi sommes un peu fatigués... N'y a-t-il pas ici une auberge assez discrète où nous pourrions nous reposer sans être inquiétés?

— Certes, mon cher ami... Ça se trouve très bien... Vous prenez la deuxième rue à droite, c'est la Würzburgstrasse, et au numéro treize vous verrez un petit hôtel qui s'appelle « Le Coq d'Or ». Le propriétaire est un M. Wamster. Je vais vous donner immédiatement un mot pour lui.

Tout en parlant, M. Krantz s'assit et écrivit quelques lignes qu'il mit soigneusement sous enveloppe et tendit cette dernière avec un sourire à l'intendant.

— Bon, fit celui-ci. Maintenant, question de règlement... Combien vous dois-je?

— Cinq cents marks, répondit le garagiste en s'inclinant. Je crois que ce n'est pas trop cher?... Et vous pouvez compter sur mon entière discrétion.

Sans prononcer une parole, Lemmerz tira quelques billets de son portefeuille et les donna à l'autre.

Après avoir aimablement pris congé de

M. Krantz, nous prîmes la direction de l'auberge indiquée...

***

« Der golden Hahn » (Le Coq d'Or) était une très vieille maison qui semblait un vestige du moyen âge. Elle faisait un contraste amusant avec les immeubles neufs qui se dressaient à côté d'elle. Une grande lanterne pendait au-dessus de la porte d'entrée, sur laquelle un coq d'une couleur assez délavée était peint. Le vantail fit un bruit affreux quand nous entrâmes. Derrière la balustrade qui abritait le tableau des clés, une femme, assise sur un tabouret, le buste penché en avant, dormait. Elle avait sûrement un profond sommeil, puisqu'elle ne nous avait même pas entendus entrer.

Hans la prit par l'épaule et la secoua. Elle se réveilla en sursaut et nous regarda, épouvantée.

— N'ayez aucune crainte, chère madame, fit le jeune homme, charmant. Nous sommes des clients... Puis-je parler à M. Wamster? En prononçant ces mots, il lui glissa une pièce de cinq marks dans la main. Un large sourire éclaira la physionomie de la femme.

— Certainement... certainement, monsieur. Je vais le prévenir tout de suite... Veuillez vous asseoir ici... Un instant, je vous prie...

Là-dessus, elle disparut.

Lorsqu'elle revint, peu de temps après, elle

était accompagnée d'un homme à demi vêtu. Il était très grand, large et tellement gros quil pouvait à peine avancer. Son visage se prolongeait par un double menton qui lui donnait un aspect très drôle. De rares cheveux se dressaient sur son crâne chauve et quelques balafres déparaient sa figure lisse. Cétait un véritable type de boche.

L'intendant nous présenta tous et lui remit la lettre écrite par M. Krantz. L'autre la parcourut et hocha la tête.

— Très bien, monsieur... Combien de pièces vous faut-il?

— Trois.

— Parfait... Eh! Charlotte, fit-il en s'adressant à la bonne femme. Montez avec ces messieurs dames et montrez les chambres. Elle prit ma valise et nous la suivîmes. En me retournant une dernière fois vers notre hôte, qui me semblait vraiment curieux, je le vis allumer son briquet et le tenir au-dessous de la lettre, qui ne fut bientôt plus qu'un tas de cendres...

.....

Mon sommeil fut troublé par un rêve affreux. J'apercevais le visage ridé de M. von Gurrbach qui me poursuivait avec des menaces de mort, les yeux tatoués qui me regardaient méchamment, la figure ridicule et carrée de ce Kunz qui voulait m'embrasser de force... et je m'éveillai avec un cri.

Mais qu'était-ce?... On frappait à la porte... Ah! ce n'était qu'un cauchemar... Hans était dehors.

— Mademoiselle... Vite, vite... Levez-vous. Il est tard déjà. Quelques instants me suffirent pour m'habiller; je sortis et me trouvai en face du jeune homme.

— Alors? Vous avez bien dormi? questionna-t-il en souriant... Il est près de huit heures... Venez, les autres sont déjà en bas. Nous nous réconforterons, et ensuite nous poursuivrons notre voyage.

Je pris mon manteau et ma valise, puis nous descendîmes dans une petite salle où M. Colignac et Michel se trouvaient à table.

Le café était mauvais, comme d'ailleurs partout en Allemagne, mais il était chaud et je le bus avec autant d'avidité que s'il se fût agi du breuvage le plus délectable. Les *stullen* (tartines) me plurent davantage et je les dévorai, car j'avais une faim de loup.

Pendant ce temps, l'intendant avait tiré un plan de sa poche et se concertait avec Michel sur la route à suivre. Je compris seulement que notre prochain but était Arnsberg, non loin de Dortmund, que nous éviterions les grandes villes et choisirions les moins importantes pour éviter d'attirer l'attention.

A peine avions-nous déjeuné que Lemmerz donnait le signal du départ. Nous retournâmes

au garage, où M. Krantz nous attendait impatiemment.

— Tout est prêt, mon cher ami, fit-il. Regardez vous-même...

Quelle surprise! La voiture avait changé de couleur. Elle était maintenant vert foncé, ce qui d'ailleurs ne lui allait pas plus mal. Un coup d'œil jeté à l'arrière me permit de constater que là aussi, il y avait eu transformation : elle portait un numéro de Cologne. Je compris que c'était une excellente ruse de mon ami Hans et, au fond de moi-même, j'admirai ce jeune homme. Le garagiste lui remit quelques papiers qu'il plaça soigneusement dans son portefeuille et lui serra la main.

Cette fois-ci, l'intendant s'assit au volant et moi à côté de lui, tandis que Michel et M. Colignac prenaient place à l'arrière. Le gardien se tenait près de la porte.

— Alors... bon voyage!... fit M. Krantz... Où est-ce que vous allez?

— A Cassel! s'écria Lemmerz. Au revoir!

Il démarra. La voiture sortit lentement du garage et passa devant le veilleur de nuit, qui nous contemplait toujours d'un regard curieux.

Au moment où je fus à sa hauteur, je tressaillis. Etais-je la proie d'un cauchemar ?... Voyais-je partout des fantômes?... Mais non... Ma vue ne me trahissait pas... Cet homme, lui aussi, avait les yeux tatoués...

IX

MES AMIS SONT ARRÊTÉS

J'attirai l'attention de Hans sur ce fait énigmatique :

— Cet homme me semble louche... Je crains qu'il n'appartienne à la bande de nos ennemis... Nous courons un immense danger si nous n'y parons pas...

— Je le sais, répondit le jeune homme calmement. C'est un membre de la « Brigade de la Mort », qui est répandue dans l'Allemagne entière et même à l'étranger.

— Brigade de la Mort? murmurai-je. Qu'est-ce que c'est?

— Un jour viendra où vous le saurez. Pour l'instant, je n'ai ni le loisir ni l'envie de vous l'apprendre.

Je me tus, plongée dans mes pensées, n'augurant rien de bon. La lourde voiture, dirigée par l'intendant, filait maintenant à une allure accélérée, vers l'Ouest de l'Allemagne. Naturellement, nous n'allions pas vers Cassel, comme il l'avait

crié à M. Krantz, ce qui était seulement une ruse destinée à égarer ceux qui nous poursuivaient. Notre véritable but était Paderborn, petite ville sur la rivière Pader, non loin de Dortmund, qui compte à peu près trente-quatre mille habitants.

Il était à peine onze heures du matin lorsque nous arrivâmes. Notre superbe automobile attirait l'attention sur nous, ce qui d'ailleurs était inévitable. Cette sensation était pénible à Lemmerz, et il ne le dissimula pas.

— Qu'y a-t-il? demandai-je en le voyant froncer les sourcils.

— Je ne sais... Mais j'ai le pressentiment que quelque chose cloche...

— Danger?

— Peut-être.

Nous ne nous arrêtâmes pas, car c'était trop risqué. Nous passâmes à une si vive allure que, même si l'on nous avait suspectés, on n'aurait pas eu le temps de nous identifier. Mais à peine étions-nous sortis de cette petite ville qu'un gendarme, placé au milieu de la route, nous fit signe de stopper.

— Sapristi! siffla Hans entre ses dents. Je crois qu'il nous faut ouvrir l'œil...

En prononçant ces mots, il donna les gaz, et la voiture, qui avait déjà atteint soixante-cinq kilomètres, fila à quatre-vingt-cinq. Le gendarme devait s'y attendre; en effet, trois autres collègues apparurent, et enfourchèrent leurs motos.

Comme dans un film policier américain, nous avions maintenant à nos trousses ces trois représentants de la loi.

Le jeune homme était un excellent chauffeur et conduisait avec un remarquable sang-froid. Mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait se débarrasser de nos poursuivants qui, de plus en plus, gagnaient du terrain. C'était une véritable chasse à l'homme. En voyant tout à coup une tête coiffée d'un casque apparaître à côté de moi, je crus que c'était la fin.

— Stoppez immédiatement, ou je tire! cria une voix.

Il ne restait qu'à obéir. Les deux autres gendarmes arrivèrent aussitôt.

— Vous n'avez pas vu qu'on vous faisait signe de stopper? demanda rudement l'un d'eux, qui semblait être le supérieur.

— Non, je n'ai rien vu, répondit l'intendant avec le plus grand calme et en faisant l'innocent.

— Hum!... Vos papiers...

Je crus alors que la catastrophe allait se produire. Mais Lemmerz tira tranquillement quelques papiers de son portefeuille et les tendit au sous-lieutenant. Celui-ci les étudia soigneusement, puis il leva les yeux.

— Vous vous appelez?...

— Hardenstein Emmerich, marchand de cycles à Cologne... J'ai fait un voyage d'affaires à Dortmund et je rentre maintenant à Cologne...

— Hum!... Et cette femme?...

— C'est ma femme, Marie.

Cela fut dit avec une telle assurance que je m'y fusse laissé prendre.

— Et ces deux messieurs? demanda l'officier toujours méfiant.

— L'un est mon beau-frère, M. Huber, de Munich, et l'autre un ami à lui.

— Eh bien, reprit le gendarme d'un ton toujours rogue, nous allons à présent vérifier votre identité... Voulez-vous avoir l'obligeance de descendre de voiture?

— Pardon, fit Hans... Je proteste. Je vous ai montré mes papiers, qui sont d'ailleurs en règle ainsi que ceux de la voiture. Alors je ne vois pas pour quelle raison vous voulez me créer des difficultés...

— Sortez!... Je veux perquisitionner l'automobile.

— Qu'est-ce qui vous prend? grogna le jeune homme. Je suis un honorable commerçant et non un bandit... Laisez-moi tranquille...

— Voulez-vous sortir? réitéra l'officier.

L'intendant obéit cette fois. Nous descendîmes tous.

Etait-ce hasard ou malchance, le gendarme s'adressa directement à M. Colignac, soit qu'il lui parût étrange, soit qu'il voulût se rendre compte de la vérité des paroles de Lemmerz; il posa une question que le pauvre homme ne com-

prit naturellement pas. Ce dernier haussa les épaules et eut l'imprudence de dire quelques mots en français. L'autre tressaillit.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il. Ce monsieur n'est donc pas Allemand?

— En effet, répondit Michel. C'est un Français, un de mes bons amis qui séjourne maintenant chez moi, à Munich...

— Ah! un Français... Très bien... On va s'occuper sérieusement de lui... Remontez, messieurs dames...

« Krause, fit-il en s'adressant à son subordonné, venez avec moi.

Là-dessus, les deux hommes montèrent dans la voiture et s'installèrent au fond, tandis que je m'asseyais une fois de plus à côté de Hans, qui reçut l'ordre de retourner immédiatement à Paderborn et de s'arrêter devant le commissariat de police. Le troisième gendarme prit place sur le marchepied, à côté du conducteur. Fatale situation... Je nous voyais déjà perdus, mais un clignement d'œil du jeune homme me rendit l'espoir... Qu'allait-il faire?

Il tourna la lourde machine dans la direction d'où nous venions, mais l'allure était maintenant considérablement ralentie. Derrière nous, l'officier se fâchait.

— Plus vite! grogna-t-il... Qu'y a-t-il?

— Je ne sais pas, monsieur, répliqua l'inten-

dant poliment... Je crois que le moteur est endommagé...

L'auto roula encore une centaine de mètres, puis le moteur cala.

— Mille diable! s'écria l'officier en sursautant... Qu'est-ce qui se passe ?... Pourquoi ne continuez-vous pas?...

— Impossible, gémit Lemmerz... Regardez vous-même... Il y a quelque chose qui ne va pas...

Le gendarme ne se le fit pas dire deux fois. Il lâcha un juron et, bousculant celui que se trouvait sur le marchepied, il ouvrit la portière. Au même instant, un ronflement se fit entendre, Hans lança son poing dans la figure du sous-lieutenant qui, surpris, tomba en arrière, entraînant avec lui son subordonné, et la voiture démarra à toute vitesse. Quelques minutes après, les deux hommes avaient disparu. Le troisième, qui se trouvait au fond de la voiture, fut rapidement maîtrisé par Colignac et Michel, qui le mirent dans l'impossibilité de nuire. On lui ôta son revolver et on le jeta hors de l'automobile. En effet, il n'y avait pas de temps à perdre avec ces gens-là.

Hans prit le premier chemin de traverse sur la droite, et nous poursuivîmes notre voyage... Une heure après, nous aperçûmes un village qui nous était inconnu, et le jeune homme s'arrêta devant le bureau de poste pour expédier d'ur-

gence un télégramme. Il était maintenant midi et une seule personne se trouvait derrière le guichet. J'avais accompagné l'intendant, tandis que Michel avait pris place au volant avec Colignac et nous attendait dehors, le moteur ronflant.

Mon compagnon écrivit rapidement quelques mots sur un formulaire et le tendit à la jeune fille qui assurait le service. Petite blonde quelconque, elle avait l'air assez gentille... Soudain, une voix d'homme appela l'employée, qui quitta le bureau. Au même instant, j'entendis un bruit qui ne m'était pas inconnu. En effet, derrière le guichet, sur la table, se trouvait un appareil Morse qui se mettait à fonctionner...

— Tac... tac tac... tac tac tac... tac.

Lemmerz, lui aussi, avait vu la bande mince se dérouler. Avec une adresse inouïe, il glissa la main sous le grillage et attira le papier. Il l'étudia soigneusement, puis éclata de rire.

— Ah! ça, par exemple, c'est vraiment intéressant!... Ecoutez ce que télégraphie la police de Paderborn :

Arrêtez quatre voyageurs suspects - Stop - Trois hommes et une femme - Stop - Dont un Français, voiture vert foncé de grande puissance n° K 7763 - Stop - Direction probable frontière.

Pendant qu'il me traduisait à haute voix le tenu de ce message dangereux, la porte s'ouvrit

et la buraliste parut. Elle poussa un cri d'étonnement et s'approcha rapidement.

— Que faites-vous là, monsieur?... C'est un peu fort!...

— Possible, fit Hans souriant. J'ai réfléchi... Je n'ai plus besoin de vos services... Au revoir, mademoiselle!...

— Hep!... Hep!...

Il me poussa dehors, puis dans la voiture, et prit place à côté de moi; nous démarrâmes aussitôt. Nous étions sauvés pour l'instant...

*
**

Nous nous dirigeâmes alors vers le Nord. A trois heures, nous avions fait un détour par Bielefeld. C'était une ruse pour égarer nos poursuivants. Nous savions qu'à tous les postes frontières, à toutes les villes et jusqu'aux plus petits villages nous étions signalés. Aussi voulions-nous faire notre possible pour échapper. Dans une forêt, non loin de Munster, nous abandonnâmes notre superbe automobile, car entrer dans cette ville avec la voiture verte, c'était se jeter dans la gueule du loup.

Nous continuâmes donc notre chemin à pied. Après une marche terrible et fatigante qui me sembla durer une éternité, nous atteignîmes Münster. Nous pûmes constater que notre précaution était justifiée. En effet, les principales

rues étaient barrées par la police et la gendarmerie qui guettaient la fameuse auto. Personne n'eut même l'idée de nous soupçonner, car nous avancions deux à deux, à une certaine distance les uns des autres, et nous avions l'aspect de touristes. J'étais à bout de forces, mes pieds me faisaient atrocement souffrir, mais je marchais quand même, soutenue par les paroles réconfortantes du jeune homme.

Dans la Berlinerstrasse, en plein centre, nous trouvâmes un petit hôtel dont le propriétaire semblait connaître l'intendant. Après cette randonnée à travers l'Allemagne, le besoin de repos se faisait sentir impérieusement. Nous n'étions pas éloignés de la frontière hollandaise et si nous réussissions à la traverser, nous serions sauvés une fois pour toutes. Mais le destin en avait décidé autrement...

Lemmerz et Michel voulaient rester seulement le temps indispensable et leur intention était de nous remettre en route le plus vite possible. Cependant, à cause de moi, qui me sentais très faible et épuisée, on se mit d'accord pour attendre le lendemain. On partirait à six heures du matin. Par précaution, nous ne quittâmes pas l'hôtel, n'osant mettre le nez dehors.

Tout de suite après le dîner, nous allâmes nous coucher, car il fallait se lever de bonne heure le jour suivant. J'étais en train de me déshabiller quand soudain j'entendis du bruit dans la pièce à côté occupée par Hans. On eût dit qu'il y avait

une bagarre. Au même instant, je perçus des pas et des voix dans l'escalier; on criait même. J'allais ouvrir ma porte quand une voix retentit à mon oreille et fit se glacer mon sang dans mes veines. C'était celle d'un homme que je connaissais trop bien : M. Kunz. Aussitôt, on frappa chez moi et quelqu'un hurla :

— Ouvrez!

Sans perdre mon sang-froid, je me précipitai vers la fenêtre, cherchant une issue. Heureusement pour moi, ma chambre se trouvait au premier étage, ce qui correspond à peu près à la hauteur d'un rez-de-chaussée à Paris. J'enfilai ma robe et mon manteau et mis mon chapeau, pris mon sac. A peine étais-je prête qu'une voix cria de nouveau :

— Ouvrez ou on enfonce!

J'ouvris la fenêtre, jetai un regard au dehors. La rue était déserte, seuls, au loin, quelques rares passants. Sans hésiter, je sautai et tombai si maladroitement que je me foulai la cheville, mais je courus le plus vite possible, malgré mon immense douleur, sans but. M'arrêtant enfin, je réfléchis Que faire?... Où me diriger, dans cette ville étrangère, sans ressources, sans connaissances? Que mes trois compagnons aient été surpris par ces gens qui appartenaient à la « Brigade de la Mort », comme disait l'intendant, cela ne faisait aucun doute. Je les plaignais de tout mon cœur, car je savais le sort qui les attendait, mais je ne pouvais

absolument rien faire pour eux. Bien au contraire, en essayant de les aider, je risquais de tomber également aux mains de nos ennemis. Il ne me restait rien d'autre à faire qu'à assurer mon propre salut... Après, on verrait.

Ma situation était terrible, je ne me le dissimulai pas, et, folle de peur et d'incertitude, j'errai presque toute la nuit à travers les rues, ne sachant où me diriger. Pénible et écœurante aventure... Combien de fois des hommes m'accostèrent... Combien de fois on me fit des propositions ignobles... Cette existence me dégoûtait et j'aurais donné je ne sais quoi pour en finir. Enfin, après une marche harassante, je me trouvai devant un parc. Il était désert. Pas âme qui vive... Avec un soupir, je me laissai tomber sur un banc qui, bien que sale et dur, me parut le lit le plus moelleux; et ma fatigue était telle qu'une fois étendue, je sombrai dans le plus profond sommeil.

.....

Une main rude me secoua. En ouvrant les yeux, je vis un agent devant moi.

— Que faites-vous là, mademoiselle? me demanda-t-il d'un ton brusque. Ce n'est pas un endroit pour dormir... Vous n'avez pas de gîte?

C'était un garçon fort, aux épaules carrées, avec une moustache à la Guillaume. Le regard sévère, il attendait une explication de ma part,

mais comme celle-ci ne venait pas, il posa sa rude poigne sur mon bras.

— Vos papiers, mademoiselle...

J'étais désespérée... Tous mes efforts et la lutte que j'avais soutenue étaient donc vains... Je me sentais, à ce moment-là, malheureuse et abandonnée et éclatai en sanglots. Le cœur de ce grand Teuton parut s'attendrir. Il me lâcha et me regarda d'un œil plus doux.

— Allons... allons... rassurez-vous. Personne ne vous veut de mal... Donnez-moi vos papiers...

Je haussai les épaules :

— Je ne les ai pas, balbutiai-je.

— Comment?... Vous ne les avez pas?... Vous savez bien cependant que tout le monde, en Allemagne, doit être porteur de papiers d'identité...

Heureusement pour moi, cet homme ne se doutait pas que j'étais Française. Je lui racontai une histoire de brigands, lui dis qu'on m'avait volé mes papiers et mon argent, du moins la plus grande partie, et que je voulais retourner dans mon pays.

— Mais d'où êtes-vous? demanda-t-il, de plus en plus aimable.

Mon récit le touchait, probablement.

— De Cologne.

Il tortilla sa moustache en réfléchissant.

— Alors... Venez au commissariat, fit-il enfin. On verra à vous aider...

— Non!... Non!... suppliai-je. Je veux retour-

ner à Cologne... J'ai encore assez d'argent pour prendre mon billet...

— Eh bien! dit l'agent, toujours un peu méfiant, je vais vous accompagner pour voir si vous prenez vraiment le train.

Ainsi fut fait. Devant la gare, le policier, persuadé maintenant de la véracité de mes dires, me quitta en me serrant chaleureusement la main et me souhaita bon voyage.

Je gravis l'escalier et fis mine de me rendre sur le quai de départ. Là, je me retournai : l'homme avait disparu. Lorsque tout danger de le rencontrer fut écarté, je redescendis, veillant toujours à l'éviter.

Le sort de mes amis m'inquiétait. L'incertitude à leur sujet ne me laissait aucune tranquillité. Il me fallait absolument savoir ce qui était arrivé et, pour cela, il était indispensable de regagner le petit hôtel que j'avais fui quelques heures auparavant.

X

MADAME KULICKE

Le retrouver n'était pas chose facile, ainsi que je l'avais cru. Mais, ayant toujours eu un excellent sens de l'orientation et me rappelant le nom de la rue, je parvins à mon but après d'assez longues recherches. La rue était déserte lorsque j'arrivai devant la maison qui, toutes lumières éteintes, semblait dormir. Seule veillait en bas une petite lampe électrique.

Tout d'abord, je n'osai entrer. Cependant, comme la fenêtre du bureau était éclairée, je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Un vieil homme en livrée était assis devant une table et lisait un journal. Je ne l'avais jamais vu, mais il avait une physionomie douce, et, prenant mon courage à deux main, je sonnai. Le vieillard tressaillit et s'approcha en hésitant de la porte vitrée à travers laquelle il me regarda avec curiosité.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il en tremblant.

Pas de doute, cet homme avait peur.

— Ouvrez-moi, dis-je. J'ai quelque chose à vous demander.

Aussitôt, il tourna la clef dans la serrure et ouvrit, mais me considéra longuement avant de me laisser pénétrer. Je ne lui inspirais probablement pas confiance.

— Vous êtes une cliente? questionna-t-il.

— Oui... c'est-à-dire... je... je voudrais me renseigner sur des personnes qui habitent ici... tout au moins qui y habitaient il y a quelques heures... Il s'agit de trois hommes...

— Trois hommes, répéta le portier. C'est peut-être ceux qui étaient arrivés dans l'après-midi avec une femme?

— C'est cela même... Cette femme, c'est moi...

Il écarquilla les yeux, terrifié, puis se précipita sur moi comme pour me faire taire et me poussa vers la porte.

— Si vous tenez à votre existence, murmura-t-il, filez immédiatement, car les gens de la B.D.M. vous cherchent déjà depuis longtemps.

— Un moment, répondis-je sans la moindre émotion, ce qui m'étonna moi-même. Qu'est-ce que ces gens de la B.D.M., comme vous dites, et que signifie cette appellation?

— Vous n'avez jamais entendu parler de la Brigade de la Mort?

— Si... Et alors?

Il jeta un regard autour de lui, comme s'il redoutait des oreilles indiscrètes.

— C'est pire que la peste... pire que l'inquisition du moyen âge, continua-t-il. Ce sont de véritables barbares, sans cœur, sans pitié, et ils ne reculent devant aucun crime... Sachez que si vous tombez entre leurs mains, vous pouvez dire adieu à la vie...

— Je le sais, répliquai-je. J'ai déjà eu l'occasion de faire la connaissance de quelques beaux exemplaires de cette bande...

— Vous les connaissez... fit le portier incrédule, et vous restez encore ici?

— Oui... Je veux savoir ce que mes amis sont devenus... Il faut absolument que je le sache... Ne pouvez-vous me donner quelques indications?

L'autre hocha la tête :

— Je l'ignore et je ne puis rien vous dire... Vous comprenez... je suis le gardien de nuit et mon collègue, celui qui assurait le service dans la journée, a été arrêté avec le directeur et presque tous les employés. Heureusement que la chose ne s'est pas passée pendant mon service, sans ça je serais aussi pincé... Un copain m'a seulement dit que vos trois amis étaient également arrêtés et qu'on les avait conduits au 23 de la Lanckstrasse.

— Qu'est-ce qu'il y a donc là-bas?

— Vous ne le savez pas? C'est le quartier général, pour l'ouest de l'Allemagne, de la B.D.M.

— Bon, dis-je après un instant de réflexion. Je vous remercie, monsieur, de vos renseignements, et... je crois pouvoir conclure de vos paroles que vous n'êtes pas un ami de cette organisation...

— Ah! pour ça, non!... Je les hais de tout mon cœur!... Mais qu'allez-vous faire?

— Me rendre directement à la Lanckstrasse au numéro que vous m'avez indiqué...

— C'est de la folie toute pure!... Avez-vous donc l'intention de partager le sort de vos amis?

— On verra... Ils m'ont aidée et il est bien naturel que, de mon côté, je fasse l'impossible pour les tirer de là...

— Vous êtes folle!... Vous êtes folle!... Enfin, cela ne me regarde pas... Bonsoir, mademoiselle, et... je ne vous souhaite pas bonne chance... Surtout, vous ne me connaissez pas et je ne vous ai rien dit... Vous me le promettez?

— Bien sûr. Vous pouvez compter absolument sur ma discrétion...

Il referma la porte derrière moi et je me retrouvai dans la rue. Un vent léger me frappa le visage et je pris, une fois de plus, sur la droite, mais après quelques pas il me revint à l'esprit que j'avais oublié de demander au bon vieux où se trouvait la Lanckstrasse. Maintenant, c'était trop tard, il fallait me débrouiller seule.

L'aube parut, le soleil monta lentement dans le ciel. Les premiers établissements de commerce

ouvraient leurs portes. Après avoir marché une demi-heure environ, j'aperçus un petit bistrot et j'y pénétrai en hésitant. Le patron, gros homme en bras de chemise, les manches retroussées, me regarda avec surprise, car, certes, il n'espérait pas avoir de clients à cette heure et encore moins qu'ils fussent de sexe féminin.

Je commandai un café et il se hâta de me servir. Comme j'étais seule dans le local, il voulut engager la conversation avec moi, mais je me montrai tellement froide qu'il n'insista pas. En payant, je lui demandai négligemment comment parvenir à la Lanckstrasse. Il m'indiqua le chemin avec tant de précision qu'il ne me fut pas difficile d'y arriver. Je le remerciai et m'en allai.

Je ne me rappelle pas avoir jamais été si tôt sur pied. Les premières voitures commençaient à circuler, pour la plupart chargées de bière ou autres boissons. La ville s'éveillait.

La rue que je cherchais était une large artère bordée d'arbres verts des deux côtés, située dans un des meilleurs quartiers de Münster, non loin de la gare. Au numéro 23 se dressait un bâtiment tout neuf en briques rouges, carré, de type essentiellement moderne, avec des fenêtres basses et munies de grilles. Il avait un aspect des plus étranges et on l'eût pris aisément pour une prison. Devant la porte se trouvaient deux hommes en uniforme noir, bottés, les revers ornés de deux têtes de mort. Le fusil sur l'épaule, ils allaient

et venaient au pas de parade. Nulle inscription sur l'entrée de la maison, nulle indication. Un mystère l'entourait.

Je m'arrêtai à quelques cent pas et inspectai avec assez de curiosité ce G.Q.G. de la B.D.M. C'était donc ici que l'on gardait Hans, Michel et M. Colignac... Comment les arracher aux mains de leurs geôliers?... Comment m'y prendre?... Le pourrai-je seulement?... En regardant ces deux sentinelles noires, je comprenais que le but que je m'étais proposé dépassait mes forces.

***

A partir de ce moment, je ne quittai plus des yeux la maison ennemie. Je l'observai toute la journée, à l'affût comme un renard, et pris à peine le temps de manger. A ce petit jeu, je me fatiguai énormément et courais un immense danger, je le savais, mais tout m'était égal pourvu que je puisse aider mes amis.

Après ces longues et terrible aventures et cette suite de déveines, le destin semblait enfin me sourire. Par hasard, je découvris que dans la maison d'en face il y avait une petite chambre meublée à louer. Je la visitai immédiatement et, constatant que la fenêtre donnait directement sur le G.Q.G., la retins sur l'heure. Elle n'était pas bon marché : l'hôtesse demandait cinquante marks de ce taudis mal meublé. Mais comme je

disposais encore d'un peu d'argent, je me décidai et m'installai sous un faux nom, prétendant que j'étais Colonaise et m'appelais Pauline Lauterbach. Ce nom, je l'avais lu peu de temps auparavant à la devanture d'une épicerie, et Pauline était de mon invention. Mon hôtesse, une mégère, grosse, sale et dégoûtante, qui se montrait méfiante, changea d'attitude en me voyant payer d'avance.

— Vous êtes ici tranquille, grogna-t-elle d'une voix enrouée qui provenait probablement de son amour pour la bouteille, car elle sentait l'alcool à plein nez. Personne ne vous dérangera... Je vous apporterai tout à l'heure la fiche que vous aurez à remplir, car le contrôle de la police est très sévère ici.

Sur ces mots, elle sortit, me laissant dans la terreur. En effet, ces fiches représentaient pour moi un piège. Comment les remplir?... Je n'avais aucun papier sur moi... Enfin, pour l'instant, d'autres soucis m'assaillaient...

Après avoir avalé un assez maigre repas, je repris ma place à la fenêtre d'où, comme je l'ai déjà dit, j'avais une excellente vue sur la maison de la « Brigade de la Mort ». Les allées et venues étaient nombreuses aujourd'hui. Des voitures, munies d'un signal spécial, s'arrêtaient, les rideaux baissées, et il en sortait des hommes et des femmes sévèrement encadrés par les hommes

en uniforme noir qui les entraînaient à l'intérieur de l'immeuble.

Mme Kulicke, ma propriétaire, possédait des jumelles qu'elle me prêta sur ma demande, sans se douter de l'usage que je voulais en faire. Ainsi armée, je pouvais beaucoup mieux voir ce qui se passait en face. Le mouvement dura jusqu'à la nuit. Combien de fois je vis battre les prisonniers dans la rue même, en plein jour, avec une cravache comme en possédait M. Kunz.

Le lendemain, vers six heures, j'étais déjà à mon poste d'observation. Une puissante voiture s'arrêta de nouveau. La portière s'ouvrit et il en sortit, solidement gardé, un homme que je reconnus avec horreur pour le portier de l'hôtel... Pauvre homme!... Etait-ce à cause de moi? Hélas! je n'en pouvais douter.

Mme Kulicke entra ce jour-là vers huit heures chez moi. Elle avait déjà une certaine quantité d'alcool dans l'estomac, car elle chancelait et semblait d'humeur fort gaie. Elle me parla d'abord de sa fille qui était artiste et se trouvait dans un théâtre à Cologne; après de longs bavardages que je cherchai vainement à abréger, elle changea soudain le sujet.

— C'est une drôle de maison, en face, savez-vous, mademoiselle... Dans le peuple, on dit qu'on y entre facilement vivant, mais qu'on n'en sort que dans un cercueil... Ah! ces brutes!...

Je fis l'innocente.

— Que s'y passe-t-il donc? demandai-je d'un air insouciant.

— Vous l'ignorez?... chuchota l'ivrognesse. Mais c'est la « Brigade de la Mort »!...

— Et alors?... Qu'est-ce que cela signifie?... Que sont ces gens-là?

— Là, vous m'en demandez un peu trop, dit Mme Kulicke dont l'ivresse semblait se dissiper. Je ne peux rien vous dire... Au revoir, mademoiselle...

Elle sortit de la pièce, laissant derrière elle des relents d'alcool.

Je désespérais... Combien de fois j'avais déjà essayé de me renseigner sur cette organisation secrète, et, chaque fois, au moment où j'étais sur le point d'apprendre ce qu'elle était, on se taisait brusquement avec toutes les marques de la plus grande frayeur. On eût dit qu'un pouvoir invisible régnait sur ce peuple qui se targuait d'être le plus franc du monde et le contraignait au silence.

L'après-midi n'apporta rien de nouveau. Tout était calme, les deux sentinelles faisaient les cent pas comme d'habitude. Mais vers quatre heures — j'étais toujours à mon poste — une puissante voiture stoppa, une fois de plus, devant le portail. A mon grand étonnement, les gardes présentèrent les armes. Le nouvel arrivant était certainement un personnage important. En effet, je ne me trompais pas. Un domestique en livrée

descendit d'abord, qui tira de l'intérieur un fauteuil roulant; j'aperçus un casque et un uniforme noir, puis... mes doigs serrèrent convulsivement la barre d'appui. Je crus tomber... Il n'y avait pas de doute : cette figure ridée, ces yeux menaçants, ce corps penché en avant... M. von Gurrbach venait d'arriver... Tout était définitivement perdu...

XI

UNE ÉTRANGE CONNAISSANCE

Le reste de la journée, il ne se passa rien d'extraordinaire. Aucune autre voiture n'arriva, on n'amena plus de prisonniers... Rien... Absolument rien...

Vers neuf heures, comme mon estomac réclamait impérieusement, je quittai mon poste d'observation, pris mon manteau et mon chapeau et, après m'être assurée que Mme Kulicke n'était pas chez elle, je descendis. J'avais retrouvé ma sécurité intérieure et ne craignais plus rien. A cinquante pas de moi, la sentinelle ne m'effrayait plus, mieux encore, je ne la regardai même pas. Sachant qu'au coin de la Lanckstrasse se dressait un petit restaurant pas trop cher, je m'y rendis. Mais à peine avais-je parcouru quelques mètres que mon lacet de soulier se détacha. Apercevant un rebord de la muraille, j'y posai le pied pour le renouer. En tournant instinctivement la tête, je vis un monsieur qui, sans pouvoir dissimuler son intention, me fixait avec une curiosité presque

impudente. Bien que je sentisse le danger, je me persuadai que c'était peut-être l'effet du hasard. Cet homme n'avait, ainsi que je m'en assurai par un coup d'œil furtif, rien d'un Allemand, au contraire.

Je poursuivis mon chemin, sans plus m'occuper de lui, et entrai dans le restaurant. A cette heure, il n'y avait pas beaucoup de clients, mais ceux-ci faisaient, en bavardant, un bruit comparable à celui d'une ruche. Je choisis une place d'où je dominais et voyais tout le monde entrer.

A peine avais-je commandé quelque chose à manger (pas grand'chose, car il me fallait économiser mon argent), que la porte s'ouvrit, livrant passage à mon inconnu qui parcourut la salle du regard, puis, me voyant, se dirigea directement vers ma table.

S'arrêtant devant moi, il ôta poliment son chapeau en me demandant :

— Permettez, mademoiselle, que je m'asseye ici...

J'étais un peu vexée, mais j'inclinai la tête. Il prit place et attendit. Ayant déplié sa serviette, il tira de sa poche un journal münsterois et fit semblant de lire, mais, en réalité, il me fixait toujours.

Des soupçons m'effleurèrent. Etait-ce un détective... ou un membre de la B.D.M.?... Non, pourtant... Comme je l'ai déjà dit, il n'avait pas le type d'un Allemand, loin de là. Une barbe blonde

ornait son visage ovale. Il était très bien habillé et un gros solitaire parait sa main gauche. Le teint brun et les yeux bleu foncé, il donnait l'impression d'un bon bourgeois, mais pas de race germanique.

— Vous êtes Française, mademoiselle? me demanda-t-il à voix basse.

— Mais... monsieur... D'abord, je ne vous connais pas... Et de quel droit m'adressez-vous la parole?

— Evidemment, dit l'étranger avec un sourire. Excusez-moi... Je vous assure que mes intentions étaient tout à fait correctes. Si je me suis permis de vous poser cette question, ce n'est pas pour vous importuner, mais plutôt pour vous aider.

Je crus avoir mal entendu.

— M'aider?... Vous?... Un étranger?...

— C'est ainsi, mademoiselle... Mais... taisez-vous pour l'instant... Le temps est beau... Si vous le permettez, après le dîner nous ferons un petit tour... et nous causerons un peu...

— Détrompez-vous, monsieur, fis-je froissée. Je n'appartiens pas à cette sorte de femmes qui se laissent accoster dans les lieux publics... Vous comprenez donc qu'il me sera impossible d'accepter votre proposition de me promener avec vous...

— Vraiment dommage, mademoiselle, soupira mon vis-à-vis. Croyez-moi, je vous parlais dans votre intérêt.

— Tout le monde peut en dire autant, monsieur...

— Certes, mais moi seul je puis le prouver.

— Je suis curieuse...

— Après le dîner...

On peut s'imaginer dans quel état d'esprit je terminai mon repas. Cet homme mentait-il? Etait-ce un ami inespéré? Je ne me cassai pas trop la tête à ce sujet, confiante en ma bonne étoile. A peine avais-je fini de manger que je payai et me levai et, avec une légère inclinaison, quittai la table, sans plus me soucier du bizarre étranger. Je crus qu'il ne me suivrait pas, puisque je ne lui avais donné aucun espoir. Mais je me trompais une fois de plus, car je n'avais pas fait quelques mètres que j'entendis soudain des pas derrière moi.

— Mademoiselle!...

Je ne me retournai pas. Cependant, je savais qu'« il » était là. En effet, il parut à ma gauche.

— Je ne pouvais pas parler dans ce restaurant, dit-il. Vous comprenez, l'Allemagne est maintenant infestée d'espions... Il faut faire bien attention avant de prononcer un mot... Mais ici je ne vois personne... la rue est déserte... je peux parler franchement.

Je m'arrêtai, irritée, en lui jetant un regard furieux :

— J'en ai assez, monsieur! dis-je d'une voix

fâchée. Si vous ne me quittez pas immédiatement, je m'adresse à un agent...

— Vous ne le ferez pas, fit-il en souriant, ce serait trop dangereux pour vous. Il me suffirait d'un mot pour que vous alliez rejoindre là-bas vos amis.

En prononçant ces paroles, il désigna du doigt la maison rouge.

Je restai muette de terreur. Enfin, je me rassurai.

— Mes amis... bégayai-je. Comment savez-vous?...

— Je sais encore beaucoup d'autres choses, poursuivit mon compagnon suspect. Par exemple, je sais que depuis deux jours vous vous intéressez fiévreusement à tout ce qui se passe dans l'immeuble en face de chez vous. Vous vous servez même de jumelles... Est-ce vrai?

— C'est exact, avouai-je. Mais d'où le tenez-vous?... Etes-vous de la police?

— Pas du tout... Je le sais parce que j'habite dans la même maison que vous, mieux encore, à côté de vous... Mme Kulicke a loué deux chambres : une à vous, une à moi.

— Et alors, que désirez-vous, monsieur?

— Très simple, répondit l'autre en me saisissant soudain le bras. Tenez... changeons de direction... allons par là. Je vais vous exposer ma proposition. Pour commencer, quelques détails

sur mon identité. Sachez d'abord que je suis un de vos compatriotes...

— Comment!... Vous êtes Français?

— Oui... Nous pourrions continuer notre conversation dans notre langue bien-aimée, ajouta-t-il en français.

Mes doutes disparurent.

— Mais, reprit-il en allemand, il est plus prudent, pour l'instant, d'employer la langue de Gœthe... Je m'appelle Victor. C'est tout ce que je puis vous dire. Mon nom de famille importe peu... Et maintenant, écoutez bien... Je suppose que vous ne seriez pas mécontente de quitter ce pays, surtout avec vos amis... Est-ce vrai?

— Oh! certainement, monsieur... Mais je ne vois pas...

— Laissez-moi continuer. Seule, vous n'y arriveriez naturellement pas... En effet, vous êtes une jeune fille faible et sans expérience. Mais, en collaboration avec moi, ce sera tout autre chose... Donc, devenons alliés, car nous avons le même but. Je vous aiderai à délivrer les trois hommes qui sont détenus au G. Q. G., et vous m'aiderez à retrouver quelqu'un que je cherche depuis longtemps.

J'hésitais toujours, malgré les avantages qu'il faisait miroiter à mes yeux. Il s'aperçut de ma méfiance et sourit.

— Je comprends, mademoiselle, que vous n'ayez pas confiance en moi. C'est tout à fait normal, puisque vous ne me connaissez pas...

Mais croyez que je parle sincèrement et sais ce que j'avance. Vous n'avez qu'à choisir... Avec moi, vous avez de grandes chances de réussir. Sans moi, vous pouvez être assurée que demain, après-demain ou plus tard, vous serez entre les mains de ces bandits... Alors?... Vous acceptez?...

Il me tendit la main, dans laquelle je plaçai la mienne. En effet, c'était la meilleure chose à faire, car je ne pouvais songer à me débrouiller seule. M. Victor parut très satisfait.

— Vous êtes raisonnable, mademoiselle, fit-il, et je vous affirme que vous ne regretterez pas la confiance que vous me témoignez... Maintenant, permettez-moi une question. Vous étiez, cet après-midi, à la fenêtre?

— Oui. J'y suis restée toute la journée.

— Parfait. N'avez-vous pas vu arriver un personnage assez curieux? C'est un homme d'un certain âge... on dirait plutôt un vieillard... Il a des cheveux blancs, des yeux gris, la peau ridée...

— ... Et il ne peut se déplacer que dans un fauteuil roulant, achevai-je.

Mon compatriote me regarda, étonné.

— En effet... c'est lui... c'est lui que je cherche! s'écria-t-il.

— Eh bien! cet homme n'est autre que le capitaine Alex von Gurrbach et il paraît qu'il est le chef de la « Brigade de la Mort ».

— Excellent!... Je vois que je ne me suis pas trompé sur votre compte. Vous serez pour moi

une aide précieuse... Alors, vous dites qu'il est arrivé aujourd'hui à Münster? Quelle heure était-il?

— Quatre heures précises, je m'en souviens exactement.

— Bon.

Nous continuâmes notre chemin; mon compagnon semblait plongé dans ses pensées. Mais ma curiosité, ce défaut qui m'avait déjà valu tant d'ennuis, me taquinait de nouveau. Il fallait absolument que je sache dans quels termes ce mystérieux M. Victor était avec le capitaine. J'osai enfin lui poser cette question. Il me regarda longtemps avant de répondre.

— C'est une assez longue histoire, dit-il, et si je voulais vous la raconter, il me faudrait beaucoup de temps. Mais sachez une chose : nous entretenons les meilleures relations du monde, seulement, si je rencontrais cette crapule paralysée, c'en serait fait de lui...

***

M. Victor se conduisit vraiment comme un parfait gentilhomme à mon égard. Nous nous relayâmes dans notre surveillance, ce qui m'était très agréable, car je n'avais plus besoin de demeurer des journées entières à la fenêtre. D'autre part, il se montra tout à fait chevaleresque, m'apportant des fruits, du chocolat, etc.

Il me proposa même une forte somme d'argent que je refusai. Pour l'instant, il me restait suffisamment pour vivre et je n'avais pas à faire appel à son aide. Cependant, je lui promis de m'adresser à lui, le cas échéant.

Cet énigmatique Français semblait très au courant de ce qui se passait chez nous et dans la maison d'en face. Aujourd'hui encore, j'ignore d'où il tirait ces renseignements. Mais dès que je le questionnais sur lui-même et surtout sur la raison de la haine qu'il portait au capitaine, il se taisait immédiatement ou me faisait des réponses évasives. Mon séjour en Allemagne était tellement entouré de mystères que je n'en étais plus à un près et je n'insistai pas.

Deux jours s'écoulèrent ainsi sans que rien changeât. Nous ne vîmes sortir ni mes amis, ni M. von Gurrbach. Tout était plongé dans un silence formidable et j'attendais avec impatience ce qui adviendrait.

Un matin, on frappa à ma porte et mon allié entra dans ma chambre. C'était la première fois depuis que nous avions fait connaissance.

— Excusez-moi de vous déranger, fit-il, mais notre hôtesse est allée faire son marché et je profite de cette occasion... Je n'ai pas confiance en elle... Il faut faire quelque chose, car elle nous trahira... En effet, n'avez-vous pas lu le journal d'aujourd'hui?

Je secouai négativement la tête :

— Non.

Il tira une feuille de sa poche et la déplia. En première page, il lut les lignes suivantes :

Cinq mille marks de récompense à celui qui pourra donner des indications à la police ou à la B.D.M. qui aboutiront à l'arrestation d'une Française nommée Denise Callon, en fuite. Elle a été vue pour la dernière fois à Münster, dans un hôtel, mais elle a disparu au moment de son arrestation, et, malgré les recherches, n'a pu être retrouvée.

Suivait la description exacte de ma personne.

— Alors, qu'en dites-vous, mademoiselle?... Croyez-vous, maintenant, que je suis votre ami ou non?

— J'en suis persuadée, monsieur, et je vous remercie.

— Bravo! voilà qui me réjouit... Mais écoutez bien, continua-t-il en enfouissant le journal dans sa poche. J'ai le pressentiment que cette vieille ivrognesse a eu vent de quelque chose. Comme elle a toujours des difficultés pécuniaires, cinq mille marks représentent pour elle une fortune... Elle n'hésitera pas à vous dénoncer.

— Alors, que faire?

— Il faut nous débarrasser d'elle...

— Quoi?... Vous voulez?...

— Il ne nous reste que ce moyen... Elle ou nous... Je ne vois pas d'autre solution...

Un frisson me parcourut.

— Je ne veux pas entendre parler de cela, dis-je.

— Je comprends... Ce n'est pas pour des femmes délicates... Laissez-moi agir...

« Pst! s'interrompit-il. Ne bougez pas...

Il se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à la porte et tendit l'oreille, puis, d'un geste brusque, il ouvrit. Cela fut si soudain qu'un corps vint rouler dans la chambre : c'était Mme Kulicke qui était en train de nous espionner. Jamais je ne vis la frayeur se peindre à ce point sur un visage. La mégère sanglota, s'agenouilla et leva les bras au ciel.

— Je n'ai rien fait de mal! s'écria-t-elle. Laissez-moi!... Laissez-moi!...

— Fripouille! gronda Victor en saisissant son cou gras. Je vais vous montrer comment on procède avec des gens de votre espèce!

— Je ne suis pas un traître... Je suis innocente... Lâchez-moi!...

Ce spectacle était vraiment terrible pour moi et je détournai les yeux. Mon compatriote comprit que cette scène m'était pénible et me l'épargna en entraînant la femme chez lui. J'entendis des cris, puis un râle, puis le silence régna. Il s'écoula bien dix minutes avant que l'homme rentrât chez

moi. Sa figure ne trahissait aucune émotion, mais je compris ce qui s'était passé.

— Elle est morte? hurlai-je hors de moi.

Il acquiesça. Je me détournai de lui.

— Oh! vous êtes un assassin...

— Non, répliqua-t-il calmement. Je l'ai fait seulement pour vous, car vous ne pouviez plus avoir confiance en cette sorcière... Croyez-moi, il n'y avait pas d'autre solution... Plutôt que nous tombions entre les mains de ces brutes, j'ai préféré nous débarrasser de cette femme... Pensez de moi ce que vous voudrez, mais un jour vous verrez que j'ai eu raison en agissant ainsi.

Je regardai par la fenêtre, l'esprit absent. Mon attention fut attirée soudain par le fait que la sentinelle présentait les armes. Un domestique en livrée poussait dehors le fauteuil roulant avec le capitaine.

Victor était près de la porte et allait quitter ma chambre. Un cri de moi le fit revenir sur ses pas.

— Regardez, fis-je en montrant du doigt le vieillard... C'est lui...

Mon allié pâlit, ses traits se déformèrent sous l'empire de la colère... Je perçus sa respiration saccadée, et soudain je vis un revolver de gros calibre dans sa main. Il visa le capitaine. J'eus encore le temps de détourner son bras avant que le coup ne partît.

— Vous êtes fou!... m'écriai-je. Vous voulez

donc attirer l'attention sur nous?... Pas de bêtises, je vous en prie... Sinon, l'assassinat de notre hôtesse ne sert à rien...

Il rempocha son arme, mais je m'aperçus que sa main tremblait.

— Vous avez raison, mademoiselle, fit-il calmement. Excusez-moi... Cette fois, il a échappé encore... mais un jour viendra où cette brute sera à ma merci... et alors...

Sans rien ajouter, il quitta la pièce...

XII

DANS L'ANTRE DU LION

Trois jours s'écoulèrent sans que je revisse ce mystérieux M. Victor. Je restai seule dans l'appartement dont je n'osais sortir. D'autre part, le séjour dans ma chambre devint un supplice, car je me demandais ce qu'étaient devenus les restes de Mme Kulicke. Qu'en avait-il fait?... Une fois, poussée par la curiosité, je me hasardai chez lui, mais la porte était fermée ainsi que celle de feu mon hôtesse. C'était vraiment à désespérer et je vivais dans une perpétuelle anxiété, craignant à chaque instant que la police ou les gens de la « Brigade de la Mort » ne pénètrent chez moi et ne m'arrêtent comme assassin de la mégère.

Un terrible soupçon s'empara de moi et je commençai à croire que mon compagnon était un vulgaire criminel et que, au lieu de m'aider, il m'avait mise davantage dans l'embarras... Et comment m'en tirer?... Rester dans cette maison était dangereux... Et cependant je ne pouvais

m'en aller, car mon argent touchait à sa fin, et, si je continuais ainsi, je me trouverais sous peu à bout de ressources...

Mais le quatrième jour, de bonne heure, quelqu'un frappa à ma porte.

— Ça y est! pensai-je, Ils viennent me chercher...

Heureusement, je reconnus la voix de M. Victor. Après m'être rapidement habillée, j'ouvris et il entra. Il avait l'air très fatigué et semblait revenir d'un long voyage, à en juger par son pardessus, son pantalon et ses chaussures couverts de poussière.

— Me voilà! fit-il en soupirant et en prenant place dans un fauteuil... Croyez-moi, mademoiselle, cela n'était pas aussi simple que je le supposais... Mais enfin j'y suis parvenu quand même...

— A quoi?... De quoi parlez-vous donc?... Et d'où venez-vous?

— Que de questions à la fois!... D'abord, j'ai faim et je n'ai encore rien mangé... Ce petit paquet contient des vituailles que j'ai achetées en route... Ayez l'amabilité de me préparer, à la cuisine, une tasse de thé et des tartines... Après m'être restauré, je vous expliquerai tout.

Je fis ce qu'il me demandait et, quand il eut avalé de grand appétit tout ce que je lui avais apporté, il alluma une cigarette et se disposa à commencer son récit.

— D'abord, une chose, dis-je. Où se trouve Mme Kulicke?... Je veux dire... vous comprenez?...

— Ah! c'est juste. Je ne vous ai pas raconté... et j'ai oublié que vous ne lisez pas les journaux... Avant-hier, on a retiré son corps de la rivière, aux environs de la ville.

Je sursautai :

— Mais dans ce cas... nous sommes perdus?... On nous arrêtera?

— Si j'avais agi comme un imbécile, oui... Mais je ne suis pas un idiot... Avec une petite bouteille d'acide sulfurique, j'ai rendu son visage méconnaissable.

Je ressentais un profond dégoût pour cet homme qui parlait de ses crimes avec une telle indifférence. Mais comme il était en ce moment-là le seul sur lequel je pouvais compter, je me tus. Il sembla lire mes pensées.

— Je sais que je vous effraye, mademoiselle... C'est dommage!... Seulement je vous répète une fois de plus que nous ne pouvions agir autrement... Plutôt cette femme que nous... Et maintenant écoutez bien ce que je vais vous dire... J'ai appris — j'ai de très bonnes relations — que vos trois amis ne sont plus au G. Q. G. de la B.D.M., c'est-à-dire dans la maison d'en face...

— Comment?... Est-ce vrai?...

— Absolument.

— Et alors, où sont-ils donc?

— Dans un hôpital... Ces brutes de la Brigade les ont tellement battus à coups de cravache qu'ils sont dans un état déplorable... Pour pouvoir les exécuter, on a été forcé de les conduire dans une maison de santé, où ils sont soignés...

— Exécuter?... Ils sont condamnés?... Et par qui?...

Victor secoua la tête.

— Ils sont condamnés tous les trois à mort par le tribunal de la Brigade de la Mort, sous la présidence du capitaine von Gurrbach, mon ennemi. Il est venu exprès de Berlin pour prononcer le jugement...

— C'est horrible... Et alors?... Que nous reste-t-il à faire?... Y a-t-il un espoir?

— Mais bien sûr... Sachez que j'ai ici quelques amis... amis est peut-être exagéré, disons des gens qui se tiennent à mon entière disposition. Inutile d'ajouter que ce sont des adversaires du régime... J'ai déjà un plan, et pour cela j'ai fait des voyages à travers toute l'Allemagne... Suivez-moi bien... Il nous reste très peu de temps pour agir, si nous voulons réussir. Vos amis doivent être libérés cette nuit même...

— Excusez-moi, fis-je, mais quelque chose m'échappe... D'abord, vous dites que mes malheureux amis ont été battus, puis qu'on les soigne pour les exécuter... C'est paradoxal...

— Certes, vous avez tout à fait raison... Eh bien, apprenez qu'une exécution doit être pu-

blique et régulière. Si au contraire ils avaient été tués clandestinement, on en profiterait pour raconter des atrocités. Or les Allemands veulent éviter cela, parce qu'ils craignent de soulever l'opinion en assassinant des étrangers chez eux... Bref, tuer, mais légalement... Voilà la raison.

— J'ai compris... Et alors, cet hôpital, où se trouve-t-il?

— Pas loin d'ici. C'est une clinique privée dont le médecin-chef fait également partie de la Brigade.

— C'est certainement bien gardé?

— Sans doute. J'y ai déjà été, c'est-à-dire que j'ai voulu reconnaître les lieux. Il n'y avait pas moins de trois sentinelles, baïonnette au canon.

— Dans ce cas, il n'y a pas grand espoir?

— N'ayez pas peur. Je sais ce que je fais... Ces derniers jours, j'ai dépensé beaucoup d'argent, et tout doit réussir sans anicroches.

— Alors, voulez-vous me dire quelles sont vos intentions à ce sujet?

— Certainement. Ecoutez-moi bien... Le plus difficile est de pénétrer à l'intérieur de cette clinique. Une fois dedans, cela ira tout seul.

— Comment ?... Je ne comprends pas un traître mot à votre récit.

— Ce n'est pas facile, je l'avoue. Mais je veux vous parler franchement. J'ai engagé trois amis qui se chargeront des sentinelles. Nous délivre-

rons vos compagnons. Comme une voiture nous attendra en bas, nous quitterons immédiatement la ville, mais notre voyage ne durera pas longtemps, car à vingt kilomètres de là, tout près d'Osnabrück, caché dans un hangar, un avion se tient prêt, avec un pilote à bord... Le reste est tout ce qu'il y a de simple... Vous avez compris?

Je tressaillis.

— Vous êtes un homme très audacieux... Dites-moi sincèrement : pourquoi nous aidez-vous, mes amis et moi? Il y a certainement une raison?

— Naturellement... D'abord, je n'ai pas encore terminé mon récit. Je vous ai promis de faire tout ça et je le ferai, je vous en donne ma parole d'honneur... Mais, d'autre part, j'exige de vous quelque chose... *Manus manum lavat*, dit un proverbe latin, ce qui signifie : Une main lave l'autre... Et il est tout à fait naturel que vous me rendiez aussi un petit service...

— Que dois-je faire ? demandai-je étonnée.

— Rien d'extraordinaire... Dans vingt minutes, vous irez à la maison d'en face et vous demanderez à parler à M. von Gurrbach...

***

Je crus avoir mal entendu.

— Vous voulez que je me rende chez le capi-

taine?... Vous pourriez aussi me proposer de me mettre la tête sous la guillotine?... Ce n'est pas sérieux?...

— Ne craignez rien, mademoiselle. Je ne suis pas un insensé... Bien au contraire, je sais exactement ce que je fais... Je tiens absolument à ce que ce vieux diable sache que sa fin est proche... Vous ne comprenez donc pas?... Depuis des années, de longues années, j'aspire à ce moment... Quand cette brute saura que la mort la guette, elle craindra pour son existence, elle tâchera de se terrer dans son trou comme une taupe, et fera l'impossible pour éviter cet immense danger... Je veux voir sa terreur, son angoisse, sa lâcheté... Ce sera pour moi la plus grande des jouissances... J'ai si longtemps attendu cette heure!... Et voilà pour quelle raison vous devez aller chez lui et lui dire tout simplement les paroles suivantes :

Monsieur Victor est là.

« Pas une de plus, pas une de moins. Vous m'entendez?

— Oui, mais je ne saisis toujours pas...

— Une minute... Laissez-moi continuer... Le capitaine ne croira pas que vous dites la vérité, c'est-à-dire que je suis là. Alors, vous lui donnerez ceci...

Il me tendit une pièce d'or. Je constatai que

c'était un louis français, coupé juste en son milieu.

— Ainsi, reprit-il, il saura tout de suite que vous ne mentez pas... S'il vous pose des questions, ne répondez pas... Vous ignorez tout... Gardez le secret en ce qui concerne notre refuge. De votre silence dépend notre salut.

— Et s'il me fait arrêter, ce qui est très probable, d'ailleurs?

— Dans ce cas, dites-lui qu'il mourra dans les vingt-quatre heures. Aucune puissance au monde ne pourrait l'empêcher... Croyez-moi, il me connaît suffisamment et il sait que je tiens parole... Mais il est vraisemblable qu'il vous promettra votre liberté et celle de vos amis au cas où vous trahiriez ma retraite... J'ai pleine confiance en vous et n'hésite pas à remettre mon sort entre vos mains... D'autre part, si vous n'êtes pas relâchée immédiatement, M. von Gurrbach sait ce qui l'attend, et je viendrai moi-même vous chercher...

— Et vous croyez vraiment qu'il ne me gardera pas?

— J'en suis persuadé... Mais il faut faire attention, avec ce rusé Satan...

Le silence régna quelques minutes entre nous. J'étais absorbée par mes pensées, pesant le pour et le contre.

— Et supposons, repris-je, qu'il me laisse

libre, sans vouloir lâcher mes amis... Est-ce que vous m'aiderez?

— Vous avez ma parole, répondit-il en me tendant la main. Si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que j'ai coutume de la tenir. Il n'y a rien à craindre, si vous ne parlez pas trop... Alors, nous sommes d'accord?

— Oui...

— Très bien. Dans ce cas, habillez-vous et allez maintenant... Je sais qu'il est là.

J'obéis, mais le cœur me battait quand je traversai la rue pour pénétrer dans la maison d'en face...

.....

La sentinelle me barra le chemin.

— Où allez-vous?

— Je voudrais parler au capitaine vonn Gurrbach.

— Il n'est pas là.

— Si, et je veux absolument le voir, vous m'entendez?... Je m'appelle Callon, Denise Callon.

Le soldat me regarda avec méfiance et cria quelque chose que je ne compris pas. J'attendis un moment, puis on me fit entrer. Une ombre surgit tout à coup devant moi, dans laquelle je reconnus M. Kunz qui me fixait ironiquement.

— Ah! vous voilà, ma poulette, s'écria-t-il. Tiens, tiens... Alors, on a assez de vagabonder?... On veut tenir compagnie aux autres ?... Excellente idée de vous présenter ici...

Il me saisit le bras, mais je me dégageai :

— Laissez-moi tranquille!

— Ho! ho!... Ne montez pas sur vos grands chevaux... Vous oubliez où vous êtes... Des femmes comme vous, on les mate, ici...

— Je voudrais parler à M. von Gurrbach.

— Très bien, très bien... Il ne demande qu'à vous voir, croyez-moi... Et surtout il se réjouira de cette visite inattendue... En effet, vous ignorez peut-être qu'on vous cherche déjà partout?

— Conduisez-moi chez lui! dis-je impérieusement.

— Doucement, doucement... On y va...

Nous longeâmes un sombre couloir, montâmes quelques escaliers. Quelle maison! On avait l'impression d'être dans une caserne. Enfin, Kunz s'arrêta devant une porte et frappa discrètement.

— Entrez! fit la voix de l'homme que je redoutais le plus au monde.

Il me poussa à l'intérieur, fit trois pas vers le bureau sur lequel était penché le corps ratatiné du vieux et, au garde-à-vous, il annonça d'un ton sec :

— Mon capitaine, j'ai l'honneur de vous amener Mlle Callon, qui a été découverte grâce à moi.

Le vieillard redressa brusquement la tête et ses yeux gris semblèrent me pénétrer.

— Bravo, Kunz!... Remarquable... Vous pouvez disposer...

L'homme fit claquer ses talons et disparut. Il

y eut un instant de silence, troublé seulement par le tic-tac de la pendule. Le capitaine, tournant les roues de son fauteuil, s'approcha de moi, me fixant toujours.

— Vous savez ce qui vous attend? dit-il enfin.

Je ne répondis pas.

— Vos trois fameux amis, ces espions, seront bientôt...

Il dirigea son pouce vers le sol.

« Je ne crois pas trahir un secret en vous annonçant que le même sort vous est réservé... He! he! he!

Mon mutisme l'irrita. Il asséna un coup de poing sur l'accoudoir.

— Parlez donc! hurla-t-il. Est-ce vrai que cet âne de Kunz vous a trouvée?

— Non. Je suis venue librement, volontairement.

— Je m'en doutais... mais ça ne fait rien... Ainsi, vous êtes venue... pourquoi faire?... Vous n'ignorez pas ce qui vous arrivera?...

— Je le sais... Mais je viens de la part d'un homme qui m'a envoyée chez vous...

Un sincère étonnement se peignit sur la figure de M. von Gurrbach.

— Un homme?... Quel homme?... Qui oserait ici, en Allemagne, m'envoyer un message, à moi?... He! he! he!... Je voudrais bien savoir son nom... Alors, voulez-vous parler... ou me racontez-vous des histoires à dormir debout?

— Je dis la vérité... On m'a chargée de vous faire une commission. La voici :

Monsieur Victor est là.

Le capitaine me regarda étrangement, puis éclata de rire :

— He! he! he!... Pas mal, cette plaisanterie! Que le diable l'emporte!... Quel est ce Victor... et que me veut-il?... Vous n'avez rien d'autre à me dire?

— Si, monsieur. Il m'a également ordonné de vous remettre ceci.

En parlant, je lui tendis la demi-pièce d'or que l'autre m'avait confiée. Le vieillard me l'arracha presque des mains. Les yeux semblaient lui sortir de la tête... Son visage prit une couleur de cendre... Un tremblement convulsif parcourut son corps, et il poussa un cri d'horreur.

Jamais je n'oublierai cette rencontre. Avant que j'aie pu esquisser le moindre mouvement, il porta à son cou ses doigts squelettiques et râla comme s'il étouffait... Puis il s'affaissa et ne bougea plus.

Au même instant, la porte s'ouvrit et Kunz entra.

— Que se passe-t-il donc ? questionna-t-il d'une voix rauque. Ah! le capitaine...

Il se précipita vers lui : M. von Gurrbach sem-

blait dormir paisiblement dans son fauteuil. Il lui saisit le bras.

— Crise cardiaque, fit-il... Vite! un médecin...

« Gardes, s'écria-t-il en se dirigeant vers le couloir, emmenez cette femme dans la cellule... et ouvrez l'œil, car c'est une dangereuse espionne...

XIII

UN SECOURS INESPÉRÉ

Mon emprisonnement ne dura pas longtemps, une heure à peine. Juste comme je réfléchissais à ce que pouvait être l'existence dans une pareille cellule, des pas lourds résonnèrent dans le couloir. La porte s'ouvrit et M. Kunz, en compagnie de deux sentinelles toujours baïonnette au canon, se présenta à nouveau avec son sourire répugnant.

— Venez! fit-il presque brutalement.

En même temps, il m'appréhenda et me poussa violemment dehors. Les sentinelles m'encadrèrent et nous retournâmes au bureau du chef. L'adjudant, me faisant passer devant lui, m'annonça et se retira aussitôt. Il m'en voulait certainement d'avoir dévoilé son mensonge...

M. von Gurrbach eut un sourire angélique en m'apercevant, et, d'un geste chevaleresque, m'invita à m'asseoir. Une fois de plus, il avait complètement changé d'attitude et, ne le connaissant pas, on eût cru avoir affaire à un vieillard au

caractère très doux. Mais je ne m'abusai pas. Je savais que, derrière ce masque, un fauve, arrivé dans une impasse et cherchant une issue, était à l'affût. Le souvenir du traitement brutal qu'il m'avait fait subir ne quittait pas ma mémoire et je le haïssais du fond de mon cœur.

Un simple regard sur lui me confirma que la nouvelle que je lui avais apportée l'avait très profondément touché. Il semblait vieilli de plusieurs années et dissimulait mal sa nervosité.

— Chère mademoiselle Callon, fit-il d'une voix mielleuse, excusez-moi de vous avoir fait peur... mais malheureusement je ne suis plus jeune, et des attaques comme la dernière m'arrivent assez fréquemment... Mais parlons de vous... Je sais bien que vous ne m'estimez pas trop, au contraire... Vous avez tout à fait raison d'être fâchée après moi, puisque je vous ai maltraitée... Cependant, que voulez-vous, la vie est dure et je dois obéir aux ordres que je reçois...

C'était encore un mensonge. En effet, ce diable n'était-il pas le chef?

— L'Allemagne est en ce moment submergée par les espions et les crapules... Si nous n'intervenions pas énergiquement, où irait notre belle patrie?... Sachez que nous autres, Prussiens, nous aimons l'ordre et, comme nous sommes maintenant au pouvoir, nous ferons tout pour nous y tenir... Mais revenons à vous. Je suis persuadé que vous dites la vérité et que ce M. Victor se

trouve vraiment, à l'heure actuelle, sur le sol allemand... Vous me rendriez, en m'indiquant son repaire, un immense service, que je saurais d'ailleurs récompenser.

Je compris tout de suite où il voulait en venir, mais je décidai de lui rendre la monnaie de sa pièce. Prenant mon air le plus doux, je souris et, avec une politesse parfaite et une tristesse admirablement feinte, je répondis :

— Mon cher capitaine, ce qui s'est passé entre nous, je l'ai oublié et je considère ces incidents comme non arrivés... C'est avec le plus grand plaisir que j'exaucerais votre désir... Malheureusement, j'ignore le refuge de cet homme, que j'ai rencontré par hasard dans une rue dont je ne sais même pas le nom... et c'est tout...

M. von Gurrbach s'approcha de moi et me regarda longtemps sans répondre.

— Très bien, mademoiselle, dit-il calmement... Excellent... Seulement, en toute sincérité, croyez-vous que j'admette toute cette histoire? Non, n'est-ce pas?... Vous mentez, permettez-moi de vous le dire franchement... D'ailleurs, je n'ai pas de temps à perdre, donc écoutez-moi. Voici ma dernière proposition : je vous rends votre liberté et celle de vos amis, si vous m'indiquez où se trouve cette crapule... Répondez : oui ou non...

— Je le voudrais bien, capitaine... mais...

— Oui ou non?

— Je... ne peux pas...

— Très bien.

Le vieillard sonna. Aussitôt la porte s'ouvrit et l'adjudant parut.

— Mon capitaine désire ? s'enquit-il respectueusement.

— Dites-moi, mon cher Kunz, comment vont nos trois prisonniers... je veux dire... enfin, vous me comprenez?...

— Parfaitement bien... Leur santé est excellente et ils pourront bientôt...

Après avoir jeté un rapide regard de mon côté, il ricana et se tut.

— Bon, fit le capitaine. Vous êtes un as, Kunz. He! he! he!... Ce soir, à dix heures, vous me les amènerez ici... Vous pouvez disposer...

L'adjudant se retira et je restai de nouveau seule avec M. von Gurrbach.

— Eh bien, mademoiselle, ajouta-t-il en se tournant vers moi. Pour la dernière fois, je veux essayer de toucher votre cœur... Est-ce que vous voulez répondre à ma question?

— Mais, monsieur, je vous ai déjà dit que je voudrais bien... si je pouvais...

— Ça va! fit-il en m'interrompant. Je vois que vous êtes un peu entêtée... Contre l'entêtement, j'ai un remède spécial, radical et souverain... Sachez, chère mademoiselle, que ce soir, à dix heures, vos amis seront exécutés par moi... vous entendez? par moi... et vous aurez l'honneur d'as-

sister à ce spectacle... Jusqu'au dernier moment, vous pouvez encore leur éviter cette effroyable fin, si vous consentez à parler... Sinon, vous verrez que je ne plaisante pas...

*
**

On me reconduisit dans ma cellule et m'y laissa seule. Dans cette pièce complètement vide et solidement verrouillée, il n'y avait qu'une chaise à demi démolie.

De toute la journée, on ne m'apporta rien à manger. J'avais une faim terrible, mais mes cris et les coups que je frappai contre la cloison n'eurent aucun résultat. Ainsi, ces barbares voulaient briser ma résistance à tout prix.

Le temps s'écoula avec une lenteur désespérante. Je passai là des heures pénibles et me demandai sérieusement s'il ne vaudrait pas mieux mettre fin à mes jours. Hélas! pour cela je ne disposais d'aucun moyen, car, ainsi que je l'ai dit, la cellule était absolument vide. Enfin, — je ne sais quelle heure il était, — la porte s'ouvrit brusquement et mes yeux, habitués à l'obscurité, furent éblouis par la lumière d'une lanterne.

On venait me chercher. Mon supplice allait donc commencer. Une fois de plus, je suivis le chemin que je connaissais, mais on ne me conduisit pas chez le capitaine. Au contraire, nous quittâmes — nous, c'est-à-dire les deux gardes,

l'adjudant et moi — la maison. M. Kunz tira un mouchoir de sa poche et me banda les yeux. Je ne résistai pas, car je savais que c'était inutile. Nous montâmes dans une voiture qui attendait devant la porte. Aussitôt que nous eûmes pris place, elle démarra dans une direction que je ne connaissais pas. Combien de temps nous fallut-il pour arriver au terme de notre voyage ? Je l'ignore. Toujours est-il que l'auto stoppa brusquement, une main me tira au dehors, j'entendis quelques voix, puis on m'ôta mon bandeau et je vis devant moi le capitaine. En face de lui, solidement ligotés, se tenaient mes trois amis. Nous nous trouvions dans une clairière étrangement éclairée par des torches que portaient les sentinelles.

Le capitaine avait en main un revolver de gros calibre, tandis que les gardes dirigeaient leur fusil dans la direction des prisonniers, dont les yeux étaient bandés. L'adjudant s'approcha de Hans, Michel et Colignac, et enleva le morceau de tissu qui les empêchait de voir. Tous trois furent très étonnés en m'apercevant, mais aucun d'eux ne prononça une parole.

— Mademoiselle Callon, commença M. von Gurrbach, si vous tenez à vos amis, la dernière minute est arrivée... Alors?... Voulez-vous parler?

Je secouai la tête, incapable d'articuler un mot.

Le vieillard fit un signe à Kunz, qui poussa sa voiture tout près de Colignac. En silence, il leva

le revolver et tira. Le malheureux Français s'écroula, la tempe trouée. Il était mort sur le coup.

— Et d'un, he! he! he! fit le monstre... Maintenant, au deuxième...

On approcha son fauteuil de Michel.

Je n'en pouvais plus.

— Halte! m'écriai-je. Je vais tout dire...

M. von Gurrbach s'arrêta.

— Ah! vous devenez raisonnable... Je savais bien que mon moyen était excellent... Alors? Où est-il, ce voyou que je cherche?

— Ici! fit une voix rude.

En même temps, un homme s'avança dans le cercle éclairé par les torches... C'était Victor.

— Inutile de martyriser cette jeune fille... Vous me cherchez... « capitaine » von Gurrbach? Me voici...

.....

— La foudre en tombant à ses pieds ou la terre s'ouvrant devant lui n'aurait pas étonné ou plutôt effrayé davantage le vieillard. Son visage trahissait en effet une peur affreuse et une profonde stupéfaction. Moi qui me trouvais à peine à deux pas de lui, je vis trembler sa main qui tenait le gros revolver. Mais sa faiblesse passa aussi vite qu'elle était venue. Par un effort inouï, il se maîtrisa et réussit même à sourire légèrement.

— Ah! c'est vous?... fit-il.

— Oui, c'est moi, répondit le nouvel arrivant très calme. Je crois que vous me connaissez très bien, cher capitaine von Gurrbach?... Ha! ha! quel noble nom vous vous êtes donné... Autrefois, si je ne me trompe, vous en portiez un autre... vous en souvenez-vous?

Le sang monta au visage du vieux. Une lueur dans ses yeux ne prédisait rien de bon. Il leva son arme et prit l'autre pour cible.

— Parbleu! jura-t-il, c'est vraiment Victor le Dynamiteur...

— Lui-même, en chair et en os... et le noble capitaine saura qu'il ne pourra plus échapper à ma vengeance... Baissez immédiatement votre joujou et jetez-le à terre... Ordonnez à vos soldats de faire de même... sinon, vous sautez... Tenez, regardez le petit paquet que je tiens à la main... C'est de la dynamite...

En effet, Victor n'avait pas menti. Il serrait quelque chose dans sa main, ainsi que je pouvais le constater.

— Jamais de la vie! hurla M. von Gurrbach. Je comprends... Ça vous plairait que je sois sans arme et vous me tueriez comme un lapin... Au contraire, c'est moi qui vous ordonne de mettre dans votre poche ce dangereux paquet... Sans quoi je tire...

— Vous êtes un imbécile, cher capitaine, ricana Victor. Vous pouvez tromper les autres tant que vous voudrez, mais moi, je ne serais

plus votre dupe. Le moment de régler nos comptes est venu... Vous prétendez être un homme audacieux... Tirez... tirez, si vous l'osez...

Son petit paquet toujours à la main, prêt à le lancer à la première alerte, il se plaça devant le vieillard qui évita son regard.

Une minute terrible passa... Je me demandais lequel des deux personnages sortirait vainqueur de cette bataille. Ils se fixaient avec une haine indescriptible... Chacun aspirait visiblement à la mort de l'autre.

Le capitaine avait certainement pesé ses chances. Evidemment, il pouvait tuer Victor, mais lui aussi et, avec lui, nous tous, nous perdrions la vie. Avec soulagement, je vis enfin sa main tremblante s'abaisser; néanmoins, les doigts étaient toujours crispés sur la gâchette. Quelques mots dits aux sentinelles, celles-ci à leur tour baissèrent leur fusil.

— Eh bien, fit le capitaine, rompant le silence, vous êtes certainement venu, cher monsieur, pour me faire une proposition, si je ne m'abuse?... Alors, je vous écoute...

— Ma proposition est claire... Je vous accorde la vie, c'est-à-dire que je ne vous tuerai pas comme j'en avais l'intention, si vous laissez s'en aller les deux jeunes gens et cette jeune fille... D'autre part, vous vous engagerez à ne pas nous poursuivre pendant vingt-quatre heures...

— Votre plan est grandiose et j'avoue que

vous montrez une habileté extraordinaire... Mais, d'abord tout simplement, une question : que devenez-vous si j'accepte votre proposition?

— Je partirai avec les autres.

— Hum! c'est à voir.

— Bien sûr... Je vous donne cinq minutes pour réfléchir.

— Cinq minutes? Ce n'est pas beaucoup... Permettez-vous que je vous demande une chose? Si je refuse, que se passera-t-il?

— Vous le verrez, mais je tiens à vous dire qu'il est inutile de chercher à nous tendre un piège dans lequel vous croyez que nous tomberions. Je sais ce que je puis attendre de votre part et j'ai pris toutes les précautions nécessaires.

Le vieillard parut méditer sérieusement.

— Permettez que je dise un mot à mon adjudant.

— Non.

— Non... Alors, j'accepte, fit-il soudain. Vos amis et vous, vous pouvez partir.

— Un moment, dit Victor. Vous m'affirmez qu'il n'y a pas quelque chose de louche là-dessous?... que vous n'avez aucune idée derrière la tête?

— Oui.

— Vous nous accordez vingt-quatre heures pendant lesquelles vous ne nous poursuivrez pas?

— Oui.

— Votre parole d'honneur?

— Oui.

— Gare à vous si vous jouez double jeu.

Victor s'avança rapidement vers moi.

— Vite, chuchota-t-il. Courez tout droit...

Je vis encore qu'il s'approchait de mes deux amis et, avec un couteau, coupait les liens qui les retenait.

— Allez, s'écria-t-il.

C'est tout ce que j'entendis. Inutile d'ajouter que je me sentais des ailes. En me retournant, j'aperçus les trois hommes qui me suivaient. Le plus proche était Hans, puis venait Michel et enfin Victor. Tout à coup la route apparut à mes yeux. En bordure, une voiture stationnait, moteur ronflant. Une centaine de pas me séparaient d'elle.

A ce moment une fusillade nourrie crépita : le capitaine et ses acolytes avaient ouvert le feu. Je redoublai d'efforts et me trouvai alors devant l'automobile. J'ouvris la portière et attendis l'arrivée de mes amis. Quelques instants après nous étions tous trois installés. Seul, Victor manquait. Avec épouvante, nous le vîmes tomber, atteint d'une balle. Mais aussitôt, il se releva et chercha à nous rejoindre, ayant derrière lui les sentinelles qui tiraient, l'adjudant Kunz et le capitaine. Ce dernier, je n'en pouvais

croire mes yeux, courait comme s'il n'avait jamais été paralysé.

Cinq mètres à peine séparaient mon compatriote de ses adversaires... Trois mètres... Oh! mon Dieu... Ils vont le tuer... Je ne voulais plus voir... Qu'allait-il se passer?... Je regardai à nouveau, ma curiosité l'emportant une fois de plus.

Victor leva le bras, je le vis jeter quelque chose sur ses ennemis, une terrible détonation retentit... des flammes et de la fumée suivirent... et la déflagration brisa les vitres de notre voiture.

Lorsque la fumée fut dissipée, seule la lumière d'une torche abandonnée sur la place vacillait au vent... Il n'y avait plus trace ni de Victor, ni des autres...

XIV

UN TRAITRE

Que s'était-il passé? Nous nous regardâmes les uns les autres avec le plus grand étonnement. Hans fut le premier à retrouver la parole.

— C'est une catastrophe effroyable, fit-il. Victor nous a sauvés et a payé de sa vie notre libération...

Cependant, Michel s'était tourné vers le chauffeur qui, pour sa part, semblait très impressionné par cet événement tragique.

— Alors... qui êtes-vous et que faites-vous là?

— Monsieur, répondit l'autre, pâle, j'avais ordre de vous attendre ici et de vous conduire vers le hangar où un avion se tient prêt.

— Un avion?

— Oui... tout est préparé... Puis-je maintenant démarrer?... Cela vaudrait mieux, car je suppose que cette formidable explosion attirera les curieux...

Ce brave garçon avait raison. Il embraya et la voiture fila comme une flèche dans la nuit...

Vraiment, le malheureux Victor était un homme prévoyant; il avait pensé à tout et nous lui devions une profonde reconnaissance.

A peine avions-nous roulé cinq minutes que Michel frappa soudain au carreau qui nous séparait du chauffeur.

— Hé! mon vieux... Où est ce hangar? demanda-t-il.

— Pas loin de Bielefeld... A une heure d'ici environ...

Il accéléra.

Tout à coup, je me rappelai les paroles que Victor m'avait dites dans la petite chambre de Mme Kulicke : « Un avion vous attendra à vingt kilomètres d'ici, près d'Osnabruck... » Comment cet homme osait-il prétendre que le hangar se trouvait près de Bielefeld?... Mon malheureux compatriote affirmait qu'il pouvait absolument compter sur ses amis... Celui-ci serait-il?...

Je n'hésitai pas à faire part de mes soupçons à Lemmerz.

— Il y a quelque chose de louche là-dessous, fit-il en réfléchissant. Ce type ne me revient pas... Nous allons voir...

Il se pencha vers Michel et tous deux chuchotèrent. Comme je le compris à leur mine, ce dernier se chargea de la mission. Il frappa brusquement à la vitre.

— Arrêtez-vous, s'écria-t-il. Je veux vous demandez quelque chose.

L'autre, au lieu de stopper, donna les gaz. Mes soupçons se confirmaient... C'était donc un traître... ou peut-être un espion de la Brigade de la Mort... Même après sa fin, le capitaine von Gurrbach se montrait supérieur à nous...

Michel s'efforça de passer la main par la vitre de devant à demi éclatée, mais la vitesse était si grande qu'il ne pouvait le tenter sans risquer de se blesser. D'autre part, chaque minute nous rapprochait d'un destin affreux... Serait-ce donc la fin après toutes ces aventures dans lesquelles, jusqu'à présent, nous avions été épargnés?

Mes deux amis tinrent une espèce de conseil de guerre... Il fallait agir... Mais comment?... Le majordome eut une idée. Il ouvrit la portière malgré l'allure rapide et se plaça sur le marchepied. Il avança tout doucement vers le cheuffeur, sans être aperçu par lui.

— Halte, commanda-t-il.

L'homme, tenant son volant de la main gauche, sortit de l'autre un revolver et, avec un ricanement hideux, tira deux fois dans la direction de Michel. Heureusement pour celui-ci, il ne l'atteignit pas. Pendant ce temps, Hans ouvrit de l'autre côté et se précipita sur le traître.

Ce dernier, qui n'avait pas prévu cette attaque, vit une ombre surgir près de lui et fut finalement maîtrisé après une terrible lutte. Mais il

était déjà trop tard... L'automobile, n'étant plus dirigée, se heurta contre un arbre qu'elle faucha...

***

Par miracle, aucun de nous ne fut sérieusement atteint. Michel, seul, avait avait une légère blessure à la main gauche, mais ce n'était rien de grave... La voiture, elle, avait le radiateur enfoncé et semblait plus endommagée qu'elle ne l'était en réalité.

Quand nous fûmes revenus de notre stupeur, nous constatâmes que ce sinistre gars de chauffeur, profitant de l'émotion générale, avait pris le large et s'enfuyait à grandes enjambées. Par bonheur, il avait abandonné son arme. Le majordome s'en saisit et tira quelques coups dans sa direction, mais l'obscurité rendait vaine une pareille tentative. L'autre se sauva et nous comprîmes l'immense danger que nous courions une fois de plus, car nous ne pouvions douter que ce type ne nous dénonçât le plus rapidement possible.

Il fallait absolument le retrouver sans le moindre retard. Nous ne pouvions même pas envisager de continuer notre voyage avant de nous être emparés de cet individu. Maintenant, cela ne faisait plus aucun doute : il était un agent de M. von Gurrbach et avait certainement reçu

l'ordre de nous reconduire tout droit à Munster, dans la maison de la B.D.M.

Lemmerz était un homme énergique. Il ne voulait pas perdre un temps précieux et organisa la poursuite de la créature du capitaine.

— Restez ici dans la voiture, me dit-il, et n'ayez aucune crainte... Nous viendrons vous chercher... Surtout, ne bougez pas de là...

Sur ces mots, les deux hommes s'éloignèrent.

On peut s'imaginer sans peine que je me sentais fort mal à l'aise, seule dans une automobile endommagée, au cœur d'une forêt... Cela n'avait rien de réjouissant... La nuit était sombre, mais grâce au phare qui restait intact et éclairait à cinquante mètres environ, j'avais un peu de lumière, sinon ç'aurait été l'obscurité complète.

Je n'ai jamais été de celles qui aiment la solitude. Mon caractère s'accommode mieux de la société et cette aventure nocturne dans les bois prenait pour moi une tournure tragique. Les minutes s'écoulaient... on n'entendait rien... Qu'étaient devenus mes deux amis?... Avaient-ils rattrapé le fuyard?... Je l'ignorais, mais, avec le temps, je me sentais de moins en moins rassurée et ne pouvais plus tenir en place... Mon anxiété augmentait... Qui sait? cet individu avait peut-être des aides qui attendaient et s'étaient emparés de Michel et de Hans?... Alors, ce serait maintenant mon tour... Les avait-on assassinés?

Mon Dieu, je ne voulais pas croire à une chose pareille...

Mon inquiétude s'accrut et, sans que je m'en aperçusse, je m'étais éloignée de l'auto. C'était fort imprudent, car l'intendant m'avait strictement recommandé de ne pas bouger, mais dans mon état d'esprit actuel, je n'était pas absolument responsable de mes actes... Je me souviens que je vis tout à coup devant mois deux yeux brillants comme des charbons ardents... Etait-ce une bête?... ou un homme qui me regardait?... Prise d'une véritable panique, je tournai les talons et m'enfuis vers la voiture.

Hélas! je n'aurais jamais dû l'abandonner. Nulle trace d'elle... nulle trace de la route... J'étais perdue dans la forêt, ne sachant de quel côté me diriger. Plus je cherchais, plus il me semblait que je ne retrouverais pas le chemin du retour... Oh! c'était atroce et je condamnais sévèrement mon imprudence. Que faire, maintenant? Où aller?... Non, il n'y avait plus aucun espoir de m'en tirer saine et sauve...

Je marchai... marchai jusqu'à ce que je n'en puisse plus. Mes pieds étaient enflés et commençaient à me faire souffrir... j'étais près de perdre connaissance. Ne pouvant plus tenir debout, je me laissai tomber sur l'herbe humide et, m'adossant à un arbre, je fermai les paupières et demeurai quelque temps ainsi, immobile, afin

de reprendre des forces et de tâcher de retrouver mon équilibre mental.

En ouvrant les yeux, je tressaillis. Une grande lumière surgit devant moi, puis disparut aussitôt... encore... encore... Comment expliquer ce phénomène?... Me levant aussi silencieusement que possible, je m'approchai de l'endroit d'où la lueur mystérieuse semblait provenir. Je traversai un fourré, me heurtant aux arbres... Les ronces déchiraient ma robe, mais j'arrivai quand même à mon but...

Brusquement, je m'arrêtai. Le spectacle qui s'offrait à mes yeux était vraiment étrange. Je me dissimulai derrière un large tronc et vis, à quelque trois pas de moi, un homme qui, assis sur l'herbe, tenait à la main quelque chose qui avait l'aspect d'une lampe de poche, mais beaucoup plus grande et de laquelle, après un déclic, sortait à intervalles réguliers un puissant faisceau lumineux...

Au premier moment, je ne compris rien... Quel était cet homme? Que faisait-il là?... Mystère sur mystère... Hélas, ma curiosité devait une fois de plus m'attirer des désagréments, car, en voulant me glisser jusqu'à l'inconnu, je fis un faux pas et les branches craquèrent sous mes pieds. Soudain, une lueur me traversa l'esprit : l'homme était en communication avec ses acolytes et, à l'aide de sa lampe, il imitait les signaux d'un appareil morse...

A cet instant, l'inconnu regarda vers moi et je reconnus avec horreur que c'était notre chauffeur. Je n'hésitai plus, poussant un faible cri, je me retournai et pris la fuite. Mais c'était trop tard; l'autre m'avait aperçue et s'élançait sur mes traces. La course était malheureusement inégale. J'essayai vainement de me sauver; mon pied gauche s'embarrassa dans des branchages et je tombai sans me faire trop de mal. En me relevant, je constatai que le personnage se trouvait déjà à côté de moi.

— Alors, ma mignonne? s'écria-t-il ironiquement. Quel bon vent t'amène?... Tu arrives justement à pic... et j'essayerai de profiter de cette occasion... Apprends que cinq mille marks représentent pour moi une petite fortune... et moi, pauvre bougre, je tiens absolument à les gagner...

— Que voulez-vous dire? m'exclamai-je.

— Eh bien... tu as oublié qu'on a promis cette somme rondelette à celui qui te capturerait?... Allons, ne fais pas tant d'embarras... Suis-moi...

Pendant qu'il parlait, le faisceau lumineux de sa lampe avait été constamment dirigé sur moi, tandis que lui restait dans l'ombre. Il me prit le bras et essaya de m'entraîner, mais je m'y opposai.

— Viens... viens... fit-il brutalement en me poussant devant lui.

— Laissez-moi... laissez-moi... je ne veux pas...

— Ho! ho!... mademoiselle ne veut pas... c'est ce qu'on verra...

Il saisit de nouveau mon bras et me le tordit dans le dos avec une telle violence que je crus qu'il allait me le désarticuler... Une terrible douleur me contraignit à avancer. Comment aurais-je pu résister à la force de cette brute?

A peine avions-nous marché cinq minutes que moi, qui étais déjà à bout, je m'affaissai. L'homme me lâcha immédiatement et me releva.

— Si tu promets d'être gentille désormais, je ne te brutaliserai pas... Allons-y... Je suis pressé... Ceux de la B.D.M. ne savent pas encore ce qui vient d'arriver... Ça va barder, à cause de l'histoire de la bombe... D'ailleurs, nous n'aurons plus longtemps à marcher, car mes camarades sont déjà avisés et ils doivent être en route à l'heure actuelle...

Quelle « bonne » nouvelle pour moi! Dans ce cas-là, il ne me restait plus qu'à faire mes adieux à l'existence.

A ce moment, mon compagnon dirigea vers le sol le rayon de sa lampe et je pus jeter un rapide coup d'œil sur son visage brutal. En effet, ce dont je m'étais doutée dès le premier instant s'avérait comme vrai... Lui aussi, il avait les yeux tatoués... Donc c'était bel et bien un agent de la « Brigade de la Mort »...

.....

M'étais-je trompée?... ou était-ce vrai?... Nous

avions beau marcher, la forêt s'étendait toujours autour de nous. Pas la moindre issue jusqu'à présent. Le chauffeur se serait-il égaré, lui aussi? Ne retrouvait-il plus son chemin?

Avec les minutes, son irritation grandissait. Enfin, il se laissa aller à jurer.

— Sacré nom d'un ch... Où sommes-nous?... Je ne sais vraiment comment nous en sortir... Est-ce que par hasard tu saurais où se trouve la route que nous avons quittée? Tu y reconnais quelque chose, ici?

Je secouai la tête.

— Je ne m'y reconnais pas plus que vous...

L'homme s'arrêta.

— A propos, demanda-t-il. Comment se fait-il que je t'aie recontrée là-bas?... Et tes deux amis?... Que sont-ils devenus, ces gaillards-là?

Je ne fis aucune réponse. Cet individu qui me tutoyait ne m'en paraissait pas digne. Mon silence le mit en rage. Déjà furieux de ne pas trouver le chemin qu'il cherchait, sa colère était augmentée par ma résistance. Il se jeta sur moi et me frappa au visage, puis il me saisit à la gorge.

— Je suis idiot de te poser encore des questions, hurla-t-il. Une vermine comme toi, ça doit être immédiatement supprimé... C'est donc ce que je vais faire...

Son étreinte se resserra, me coupant la respiration; il me secoua comme un prunier et

enfin m'envoya à terre. Je vis alors un poignard briller dans sa main et une lueur criminelle s'alluma dans ses yeux. Aujourd'hui encore, dans des nuits agitées de cauchemars, je revois sa figure semblable à celle d'une bête avide de sang...

Je ne sais comment cela se fit ensuite, mais, au moment où l'homme allait se précipiter sur moi, j'entendis un coup de feu. Il tressaillit, vacilla et tomba raide mort à mes pieds.

Michel et Lemmerz se tenaient devant moi.

Je me levai et nous nous enfuîmes dans une direction opposée à celle d'où nous venions. Mes amis connaissaient probablement mieux les lieux que l'acolyte de la B.D.M., car, après une marche d'une bonne demi-heure, nous arrivâmes à notre voiture dont le phare unique brillait toujours. En route, ils me racontèrent qu'ils avaient vainement cherché et, sur le chemin du retour, nous avaient aperçus.

Nous délibérâmes hâtivement sur la conduite à tenir. On décida d'examiner l'auto et de voir s'il n'y avait pas moyen de la remettre en état. Après de longs efforts, le moteur recommença à tourner, mais comme le côté était complètement enfoncé, il fallut changer les roues et redresser le garde-boue. C'était vraiment une veine extraordinaire, après cette suite de malheurs, que la direction fonctionnât encore, bien qu'elle dût être manœuvrée avec précaution. Enfin Lemmerz

poussa un cri : leur peine était couronnée de succès. Nous pouvions continuer notre chemin. Nous prîmes place et Hans, au volant, mit la voiture en marche. A ce moment, moi qui me tenais au fond, j'entendis des voix derrière moi. Quelqu'un s'écria :

— Les voilà... Attention... Feu...

Une violente salve s'abattit sur nous et j'eus le temps de me baisser. Une balle siffla à mon oreille et vint s'écraser contre le plancher de l'auto.

— On nous poursuit, criai-je.

Hans poussa les gaz, le véhicule avança par saccades avec un vacarme infernal. Je crus d'abord qu'il s'arrêterait, mais Dieu nous protégeait, car il prit de la vitesse à vue d'œil et retrouva enfin son ancienne allure.

Derrière nous, des cris de colère retentirent... puis s'affaiblirent... puis ce fut le silence...

Faisant un grand détour, nous nous dirigeâmes vers le Sud. Notre voiture marchait de mieux en mieux. On n'eût pas dit qu'elle venait d'avoir un accident. Nous retournâmes vers Munster, contournâmes la ville sans être inquiétés... Tout allait très bien... A partir de là, nous changeâmes encore une fois de route et roulâmes vers l'Ouest, vers la frontière hollandaise. Nos poursuivants, ayant échoué, avaient certainement alerté tous les postes et il s'agissait maintenant

d'employer une nouvelle ruse pour pouvoir passer.

Quand Lemmerz stoppa, il était exactement une heure du matin. Je me le rappelle, car je regardai ma montre. Nous nous trouvions à la sortie d'une forêt. Un vaste pré s'étendait devant nous et l'obscurité était complète.

— La frontière est à un kilomètre, fit Hans. Il faut à présent préparer un nouveau plan pour surmonter ce dernier obstacle... A mon avis, il vaudrait mieux quitter la voiture et tâcher de continuer notre chemin à pied... Allons-y...

Une fois de plus, je constatai que le destin nous favorisait, car la nuit était si sombre que nous ne risquions guère d'être découverts. Nous traversâmes donc le pré et arrivâmes devant un talus. Tout près, à droite, se trouvait la maison d'un garde-barrière, éclairée. Sur le point de grimper sur ce talus, afin de franchir la voie, nous vîmes une ombre sortir de la maison. A ce moment, un autre homme en uniforme d'employé des chemins de fer s'approcha avec une lanterne.

— Alors, Hannes ?... dit le premier. T'as réussi ?

— Non, chef... J'ai inspecté toute la voie sur un kilomètre. Pas la moindre trace des fugitifs... et pourtant, ils se trouvent certainement par là...

A ma grande surprise, je vis maintenant que

l'homme nommé par Hannes « chef » tenait un fusil, tandis que l'autre était armé d'un revolver. Vraisemblablement, tous deux, informés de notre intention de passer la frontière, avaient l'ordre strict de nous en empêcher à tout prix et, si possible, de nous arrêter.

— Regardez en face, chuchota Lemmerz qui se trouvait devant moi. Vous voyez cette petite colline qui se dresse là-bas?

— Oui... et alors?...

— Ce sont les Pays-Bas... Si nous parvenons à traverser la voie ferrée, nous sommes en sécurité et nos aventures sont terminées, à tout jamais...

— Mais comment traverser?

— C'est ce que je me demande aussi... Ces diables sont sur leurs gardes... Il est probable qu'ils recevront bientôt du renfort de ces messieurs de la B.D.M... Il s'agit de ne pas perdre de temps...

Sa phrase fut interrompue par un bruit étrange. C'était une espèce de sonnerie faisant : ding dong... ding dong...

— Qu'est-ce que c'est? questionnai-je. Un signal d'alarme?...

— Non, pas du tout... Seulement l'avertissement qu'un train va bientôt passer...

— J'ai une idée, murmura Michel. Au moment où le train passera, nous en profiterons pour filer...

— Comment cela, mon vieux?... Comment t'imagines-tu ça?...

— Très simple... Le chef de station ouvrira la barrière, puisque... regardez... il vient la fermer... Dès que la voie sera libre, ce sera le moment de prendre le large.

— Facile à faire, s'il est seul... Mais contre deux ou trois, nous n'y arriverons pas...

— Une minute...

Je vis la silhouette puissante de Michel surgir en haut du talus. Il posa son oreille sur la voie et redescendit aussitôt en rampant.

— Le train arrive, chuchota-t-il. Préparez-vous...

Quelques secondes s'écoulèrent... Ensuite nous entendîmes un vacarme assourdissant et, avec une vitesse inouïe, l'expresse roula devant nous. Le chef de station, arrêté devant sa maisonnette, salua le convoi. Après son passage, il se dirigea vers la barrière, manœuvra une manivelle et la grille se leva... C'était le moment... A peine avait-il le dos tourné que Michel, comme une panthère, bondit sur lui, le jetant à terre. Avec la crosse du revolver, il porta un coup formidable sur le crâne de l'homme totalement surpris qui demeura immobile sur le sol.

— Filons...

Nous traversâmes rapidement la voie... Enfin de l'autre côté... Encore quelques pas et nous

serions en Hollande... Là... Une ombre surgit devant nous...

— Hé! qu'est-ce que c'est?...

Je reconnus le nommé Hannes qui braquait son arme sur nous...

Avant qu'il ait eu le temps de s'en servir, Michel, plus rapide que lui, tirait. L'homme leva les bras et roula le long du talus. Nous reprîmes notre course, mais un nouvel obstacle se présenta.

Cette fois-ci, c'étaient les gardes-frontières hollandais qui nous tenaient en respect... Je les aurais embrassés, car nous étions hors d'Allemagne... aux Pays-Bas... enfin sauvés...

Mais notre joie fut de courte durée. En effet, un officier s'approcha de nous et en quelques mots nous donna à entendre que nous étions arrêtés par la police de Sa Majesté la Reine...

XV

UNE DÉCLARATION SURPRENANTE

Malgré nos protestations et notre affirmation que nous avions été contraints par la force des choses à pénétrer en Hollande, on nous conduisit sous bonne escorte à Arnheim, petite ville non loin de la frontière et nous incarcéra. Un commissaire de police chercha vainement à tirer quelque chose de nous; mais, voyant qu'il n'arrivait pas à ses fins, il alla jusqu'à nous menacer de nous inculper d'espionnage et même d'assassinat.

En effet, il nous informa que le chef de la station était mort des suites de la blessure que Michel lui avait faite avec la crosse du revolver. Cependant, ainsi que nous nous en aperçûmes ensuite, c'était une simple ruse pour nous faire parler. Comme nous refusions de dire un mot sans la présence de notre consul, il ne resta aux autorités hollandaises qu'à se rendre à notre désir.

Le lendemain de notre arrestation, le repré-

sentant de la France, un certain M. Clary, parut et l'affaire lui fut expliquée. L'entretien que cet homme, d'ailleurs fort aimable et serviable, eut avec Hans et Michel tourna à notre avantage, puisque, vingt-quatre heures après, on nous laissait partir.

Nous prîmes le train pour Paris, mais à Bruxelles, mes deux amis me quittèrent, sous prétexte qu'ils ne pouvaient rentrer immédiatement en France. Mes parents prévenus par télégramme vinrent me chercher à la gare et ce fut une grande joie pour eux de me revoir. La mienne n'était pas moins grande.

En effet ce retour tenait du miracle car combien de fois avais-je eu la certitude de ne pas retrouver mon foyer. Certes je n'avais pas gagné une fortune, ainsi que mon père se l'était imaginé, bien au contraire. Sans l'intervention de Hans qui m'aida aimablement à prendre mon billet pour Paris, j'aurais dû demander l'appui du consul, car ma bourse était vide et le chèque que j'avais reçu de M. von Gurrbach et qui était encore en ma possession était plutôt un triste souvenir qu'un secours efficace. Dans les circonstances actuelles, je ne pouvais songer à le toucher, on peut aisément le supposer.

Je crus plus prudent de taire les aventures sinistres que j'avais traversées en Allemagne; mais mon père se doutait de quelque chose, car

mon retour précipité lui donnait beaucoup à penser.

Le lendemain de mon arrivée qui était un dimanche, je me le rappelle comme si c'était hier, nous étions autour de la table pour le petit déjeuner, quand mon père remit la question sur le tapis. Il me demanda d'abord pourquoi je n'avais pas écrit une seule fois pendant mon séjour à Berlin; ensuite il me fit comprendre que mon retour inattendu l'étonnait beaucoup.

— C'est très simple, répondis-je. Je ne me plaisais pas là-bas et, trouvant les conditions tout à fait autres qu'en France, j'ai décidé de revenir.

Ma mère approuva vivement mon attitude et tout parut s'arranger.

Deux ou trois jours passèrent et je commençais à reprendre mes vieilles habitudes. Une seule chose m'inquiétait, c'était le sort de mes deux compagnons qui avaient risqué leur vie pour moi. Ils m'avaient promis, il est vrai, de me rendre visite à Paris, ou plutôt de m'écrire dès leur arrivée... Mais pourquoi avaient-ils quitté le train à Bruxelles?... Qu'étaient-ils devenus?... Comme je l'ai déjà dit en toute franchise, Hans, bien qu'il fût Allemand, m'était très sympathique. J'éprouvais même pour lui un sentiment qui touchait à l'amour et je me tracassais, me demandant si je le reverrais jamais.

Les choses en étaient là, quand un matin, en sortant de la maison pour aller au marché, je me vis tout à coup suivie par deux messieurs qui s'approchèrent rapidement de moi et révélèrent qu'ils étaient détectives.

— Voulez-vous nous suivre, mademoiselle, dirent-ils d'un ton grave.

Complètement étonnée, il ne me restait rien d'autre à faire qu'à obéir. Les deux hommes hélèrent un taxi et m'invitèrent à y monter. Une terrible angoisse m'envahit.

— Que me voulez-vous? criai-je... Je n'ai rien fait de mal...

— Vous verrez, fut la seule réponse.

Je n'insistai pas, mais mon cœur battait vraiment très fort quand la voiture s'arrêta enfin et lorsque je vis un vaste bâtiment dans lequel on me fit pénétrer. Après une longue succession de couloirs et d'escaliers, mes deux compagnons frappèrent à une porte, me firent pénétrer dans une pièce et s'éloignèrent.

Le bureau dans lequel on m'avait introduite était assez bien meublé, mais complètement vide. On peut imaginer que ma fébrilité augmentait. Où étais-je?... Que voulait-on faire de moi?... Je pensais à mes parents qui, à ce moment, ne se doutaient certainement pas de ce qui m'arrivait et au scandale que pouvait causer mon arrestation...

— Bonjour, mademoiselle Callon, fit une voix soudain derrière moi.

En me retournant brusquement, je vis Michel qui me souriait joyeusement.

— C'est une surprise, n'est-ce pas? ajouta-t-il.

— Vous?... bégayai-je. Vous?... Ici... Mais, mon Dieu, qu'y faites-vous donc?

— Oh! rien d'extraordinaire, répondit-il en me serrant la main.

Puis il s'assit dans le vaste fauteuil derrière le bureau et tira un grand cigare d'une boîte posée sur la table.

— Attention, m'écriai-je. Si on vous voyait, cela ferait du joli...

Il haussa les épaules dédaigneusement.

— Comment?... Qu'est-ce que cela veut dire?

— Tout simplement que vous vous trouvez dans mon bureau, ne vous en déplaise...

— Votre bureau?...

L'expression de mon visage n'était certes pas très intelligente, car Michel éclata de rire.

— C'est comme je vous le dis, reprit-il enfin. En Allemagne, j'étais un humble domestique, n'est-ce pas?... Mais en France, j'ai un grade plus élevé...

— Parlons sérieusement, interrompis-je irritée... Je crois que vous vous moquez de moi... Qui êtes-vous et que faites-vous ici?...

— Puisque vous me le demandez si gentiment, je ne peux me faire prier plus longtemps...

Je m'appelle de mon vrai nom Bilat, Michel Bilat, et je suis inspecteur de la Sûreté Nationale, où vous vous trouvez actuellement.

Cette déclaration me stupéfia tellement que je ne pus prononcer un mot.

— Vous êtes fort étonnée, je le vois, mademoiselle, et j'avoue qu'il y a de quoi... Mais enfin, c'est comme je vous le dis... Ceci est mon bureau...

— Alors, c'est vous qui m'avez fait arrêter?... Comme une simple voleuse? m'écriai-je... Vous allez fort, monsieur... Je demande des explications.

— Rassurez-vous... D'abord, je ne vous ai pas fait arrêter, j'ai seulement donné ordre qu'on vous amène ici...

— Ah! c'est du propre!... Et pourquoi cela?

— Parce qu'un de mes bons amis, un capitaine, est désireux de vous parler, et je n'avais pas d'autre moyen pour arranger cette entrevue...

— Un officier?... Je n'en connais pas, monsieur, répliquai-je froidement en me levant, et je trouve cette plaisanterie absolument déplacée... Mon opinion est toute faite à votre égard...

— Halte-là!... pas si vite, mademoiselle... Vous êtes un peu nerveuse et je le conçois... Vous comprendrez que tout cela n'était pas pour vous offenser, bien au contraire... d'ailleurs, jugez vous-même...

A ce moment, la porte s'ouvrit et je vis entrer

un officier en impeccable uniforme de capitaine qui s'arrêta devant moi. Au premier instant, je ne le reconnus pas et je voulus passer à côté de lui, mais il me barra la route.

— Mais, voyons, mademoiselle Denise, fit une voix.

C'était Hans. Il me prit le bras et me fit asseoir.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il aimablement. Vous êtes hors de vous...

— Comment voulez-vous que je ne me fâche pas, puisqu'on me fait arrêter dans la rue et qu'on m'entraîne ici sans que je me doute de la vérité?

— C'est ma faute, dit-il, car je voulais vous parler à vous seule, sans que vos parents ne sachent rien... Est-ce si grave, voyons? Vous vous êtes montrée si raisonnable, en Allemagne, ce n'est pas maintenant que vous commencerez à ne plus l'être?... Permettez-moi d'abord de me présenter, et, cette fois-ci, sous mon vrai nom : capitaine Jean Le Maers du deuxième bureau de contre-espionnage.

Ces révélations inattendues me suffoquèrent tellement que je m'aperçus seulement alors que les deux hommes parlaient français. Ils étaient donc bel et bien mes compatriotes et non pas des Allemands. Je compris qu'ils avaient certainement une raison pour cacher leur véritable personnalité et je brûlais de savoir ce qui s'était passé en réalité pendant mon séjour

en Allemagne. La curiosité, qui, on le sait, est un grave défaut chez moi, me tourmentait une fois de plus.

— Vous me devez des explications, messieurs, car vous m'avez induite en erreur et je crois que j'ai le droit de jeter maintenant un coup d'œil derrière les coulisses.

— Bien sûr, répondirent-ils d'une seule voix. Vous aurez toutes les explications que vous désirez.

— Et, ajouta le capitaine, vous pouvez compter qu'on va vous raconter une histoire assez passionnante... Mais ce n'est pas le moment d'en parler maintenant, car, dans quelques minutes, j'ai une course importante à faire et mon ami Michel sera occupé de son côté... Donc, je vais vous faire une proposition. Venez ce soir à l'Astéra; c'est un cabaret-bar très amusant à Montmartre; il vous plaira beaucoup... J'ai d'ailleurs réservé une table pour nous trois; et là on lèvera pour vous le dernier voile de ce mystère...

— Mais à quoi pensez-vous, monsieur? dis-je indignée. Pour qui me prenez-vous? Le soir?... Seule?... Dans les bars montmartrois?... Mes parents ne me le permettront jamais...

— Oh ! là là !... Vous n'êtes pas moderne !... Soyez sûre qu'on ne vous mangera pas... Et, en ce qui concerne vos parents, je m'en charge. Tout ira pour le mieux... Mais excusez-moi maintenant,

il faut que je m'en aille... Alors, au revoir!... A ce soir, mademoiselle Callon... Si vous voulez, je vous accompagne, car je descends aussi.

— Très bien... Mais je vous préviens que je ne viendrai pas...

***

J'étais résolue à ne pas m'y rendre. En effet, que s'imaginaient ces gens-là?... Certes, nous étions bons amis et je leur étais reconnaissante, mais, d'autre part, moi aussi je les avais aidés, naturellement dans la mesure où je le pouvais... Cependant, m'inviter comme cela, dans un bar, la nuit, c'était un peu fort!...

Jusqu'à midi, j'étais sûre que je n'irais pas. Dans l'après-midi, mon esprit balança, et, vers le soir, c'était décidé : j'irais.

Heureusement, mon père était absent et ma mère, qui me posait toujours de nouvelles questions sur mon séjour à Berlin, se douta de quelque chose, car je me montrai très distraite.

— Mais qu'as-tu, ma petite fille ? me demanda-t-elle.

— Rien... Absolument rien...

En réalité, je réfléchissais au moyen de sortir. Une fois de plus, le hasard me servit. En effet, papa annonça au dîner qu'il avait une conférence importante avec son futur associé (il voulait depuis longtemps s'associer avec quelqu'un) et

maman avait l'intention de se rendre chez tante Anne qui avait téléphoné qu'elle ne se sentait pas très bien. Le champ était donc libre.

Avec quelle impatience j'attendis que mes parents fussent partis. Aussitôt, je mis ma belle robe du soir et, prenant mon dernier billet de cinquante francs, je quittai clandestinement la maison. A mon retour, il me faudrait certainement essuyer un orage, car jamais je n'avais fait chose pareille, mais à ce moment je ne m'en souciais guère.

.....

J'avoue que je n'avais encore jamais pénétré dans une boîte de nuit. Une jeune fille de mon âge a rarement aussi peu de liberté que moi à cette époque. Mes parents, de vieille souche bourgeoise, me tenaient assez sévèrement, et à aucun prix ils ne m'auraient donné leur consentement à une équipée semblable. Mon père, on s'en souvient, ne voulait même pas me laisser aller en Allemagne... Et pourtant, cela était nécessaire, car je désirais gagner ma vie.

Je me sentais mal à l'aise, je le confesse, en atteignant enfin cet établissement. Cependant, je me rassurai et entrai. Le luxe qui y était déployé m'éberlua et je me demandais, en ôtant mon manteau, comment je me tirerais d'affaire, quand j'aperçus la silhouette élégante de Hans... pardon, Jean qui semblait attendre déjà à la porte.

— Je suis ravi, chère mademoiselle Denise, fit-il en souriant. Et, entre nous, je savais très bien que vous viendriez...

— Ho! Ho! ce n'était pas si sûr que ça!...

Il ne me répondit pas mais me dévora des yeux.

— Vous êtes délicieuse... Cette robe vous va merveilleusement bien... Et moi, je suis très heureux!...

Nous traversâmes la salle dont les lumières, le luxe et la disposition m'étonnaient. Au milieu, on avait réservé un vaste espace libre en forme de cercle. Tout autour se rangeaient les tables occupées par des hommes en frac ou en smoking et des femmes en toilette de soirée. Ensuite, venaient les loges vers lesquelles nous nous dirigeâmes. A côté de l'entrée, à gauche, se trouvait un grand orchestre de jazz.

— Michel n'est pas encore là, dit Le Maers lorsque nous fûmes installés, mais il ne saurait tarder... Il faut vous dire que c'est un homme très occupé... J'espère que vous vous contenterez de ma société... en l'attendant...

Il commanda du champagne et nous trinquâmes.

— Alors, qu'a dit votre père?

— Heureusement, il ignore que je suis là...

Il se mit à rire.

— Je m'en doutais, fit-il. Mais n'ayez aucune crainte, j'arrangerai cela.

— Ah! là, je suis curieuse de voir comment vous vous y prendrez!...

A ce moment, la musique attaqua un joyeux morceau de jazz et mes paroles se perdirent dans le bruit des instruments. Le rythme était si entraînant que Jean me demanda si je ne voulais pas danser avec lui.

— Malheureusement, je danse très mal... Je n'ai guère eu l'occasion de sortir...

— Décidément, vous êtes peu à la page... Ça changera à l'avenir...

La danse terminée, nous retournâmes dans notre loge et, après nous être assis, nous choquâmes nos verres. Mon compagnon regarda sa montre :

— Michel n'arrive pas... Que se passe-t-il donc? Où peut-il bien être?... Bah! Patientons...

Il me prit la main.

— Pour en revenir à votre escapade, c'est plus simple que vous ne le croyez... Demain, dans le courant de la journée, j'irai chez monsieur votre père...

— Quoi faire? interrompis-je anxieuse.

— Mais... me présenter d'abord, car je tiens à ce qu'il me connaisse, et enfin, n'oubliez pas que je veux expliquer votre présence ici ce soir et la raison pour laquelle j'ai pris la liberté de vous inviter... Je pense qu'il vaudrait mieux lui raconter tout ce qui s'est passé en Allemagne...

— Pour l'amour de Dieu... vous ne ferez pas cela!... On voit bien que vous ne connaissez pas papa! D'abord, il ne vous croira pas, et ensuite il sera furieux et vous mettra probablement à la porte...

— Alors, dans ce cas, fit Jean résigné, il y aurait peut-être une autre raison de lui rendre visite...

— Je n'en vois aucune...

— Que penseriez-vous si j'allais demain lui demander la main de sa fille?

Je le regardai, perplexe.

— C'est une mauvaise plaisanterie, monsieur...

— Voyons... en Allemagne, vous m'appeliez Hans, et ici Monsieur?... Ce n'est pas juste, Denise. Je ne l'ai pas mérité... D'ailleurs, je crois que le moment est venu de vous avouer le sentiment sincère que j'éprouve pour vous depuis la première fois où je vous vis à la gare de Charlottenburg, à Berlin... Je vous aime, Denise...

Je n'osai le prendre au sérieux, mais l'expression grave de son visage me détrompa.

— Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai, hélas! pas eu le loisir de vous en parler, continua-t-il. Vous n'êtes pas contrariée de ma déclaration, au moins?

— Du tout, répliquai-je. Mais... dites-moi... Est-ce pour cela que vous m'avez fait venir ici ce soir?

— Non... c'est un pur hasard... Et comme nous

ne sommes pas dérangés, je profite de l'occasion... Parlons sérieusement... Voulez-vous devenir ma femme?

— Votre proposition me surprend tellement... Et je confesse que je suis un peu bouleversée... Vous m'êtes très sympathique, Jean... mais je n'ai jamais pensé un seul instant à me marier avec vous... Il y a si peu de temps que nous nous connaissons...

— En somme, vous ne voyez aucun inconvénient à ce que j'aille voir votre père, comme c'est mon intention?

— Essayez, répondis-je en souriant.

XVI

LES RÉVÉLATIONS DU CAPITAINE LE MAERS

Une demi-heure plus tard, Michel fit son apparition. Il me salua cordialement et se montra très heureux de me voir à côté de son ami. Pour donner à l'affaire un air solennel, il avait mis un smoking et, avec sa figure gamine et ses manières désinvoltes, il ressemblait plutôt à un jeune danseur quelconque qu'à un détective... Nous trinquâmes tous trois et notre humeur était excellente. Et moi qui m'étais imaginé qu'un bar était un établissement louche, je prenais goût à la chose et m'amusais follement. Vers minuit, lorsque nous nous fûmes remémoré toutes les aventures et tous les faits auxquels nous avions été mêlés ensemble, je demandai sérieusement à mes amis de tenir leur parole et de m'expliquer les dessous de ces événements tragiques.

— Voyons, fis-je, ne m'avez-vous pas promis de tout me dévoiler aujourd'hui?... Je suis venue exprès pour ça... Alors, Jean, ou plutôt capitaine

Le Maers, commençons au jour de mon arrivée à Berlin...

Jean leva son verre, et, après avoir bu une longue gorgée, il le reposa et soupira :

— Que vous êtes curieuse, Denise... Mais enfin, ma parole est sacrée... Seulement, je ne commence pas, comme vous le désirez, à Berlin, mais ici, en France... Ecoutez bien et surtout ne m'interrompez pas...

« Il y a quelques années, une entreprise de démolitions fut fondée boulevard Saint-Martin. La ville, comme vous le savez peut-être, fait bâtir de temps en temps de nouveaux immeubles, et, dans ce but, a besoin de quelqu'un qui abatte les anciens.

La firme Pravier et Guldenberg était une entreprise de cette sorte et la plus importante sur la place...

— Mais pourquoi me racontez-vous ça? demandai-je étonnée. Cela n'a rien à voir avec notre histoire.

— Plus que vous ne le croyez... Mais, je vous en prie, ne m'interrompez pas... Pravier et Guldenberg, S. A., prospéra de jour en jour. Les deux associés étaient les meilleurs amis, on pourrait dire deux frères, car chacun se serait jeté au feu pour l'autre; bref, une amitié idéale unissait ces deux hommes. Tout le monde connaissait le profond sentiment qu'ils éprouvaient et le proverbe : « Fidèle comme Pravier et Gulden-

berg » devint vite un mot courant... Tout allait pour le mieux et, comme je l'ai déjà dit, la firme prospérait; elle devint rapidement la plus grande de Paris. Les associés s'enrichirent avec une vitesse vraiment américaine et inutile d'insister sur le fait que beaucoup de gens, et surtout des concurrents, les enviaient.

« Mais, vous le savez, les Dieux n'aiment pas trop le bonheur parfait... Un jour, Pravier se maria avec une danseuse extraordinairement belle et d'une grâce inouïe. Elle s'appelait Ninon, était auparavant aux Folies-Bergère, et comptait de nombreux admirateurs dont un des plus fervents était Pravier. Follement épris de cette jeune fille, il n'hésita pas à lui proposer le mariage... Hélas ! combien d'hommes tombent ainsi sur un beau masque sans connaître le véritable caractère de leur future! Ninon était d'une beauté parfaite, c'est vrai, mais d'autre part il n'était pas moins vrai qu'elle avait une âme abominable. C'était une vulgaire coquette, jouant avec le cœur des hommes et ravageant leur existence.

« Notre Pravier ne se doutait certes pas de ce qui l'attendait. Pour lui, la belle Ninon était un être supérieur qu'il adorait et aimait de tout son cœur. Il la comblait de cadeaux, la couvrait de velours et de soie, bref, elle n'avait pas à se plaindre. Dans sa droiture, il ne supposait pas que sa femme pût se conduire vilainement à son égard, jusqu'au moment où le hasard lui ouvrit

les yeux, mais d'une telle façon qu'il crut en perdre la raison...

« Un beau jour, plus exactement une belle nuit, revenant plus tôt qu'il ne l'avait annoncé d'un voyage d'affaires, il trouva sa femme dans les bras d'un autre qui était tout simplement son compagnon Guldenberg... Certes, des histoires comme celle-ci arrivent tous les jours et il y a des gens qui supportent plus ou moins bien pareille trahison... Mais Pravier était un homme extraordinaire et il agit comme un fou. Sortant un revolver de sa poche, il tira cinq fois sur son associé, le blessant légèrement seulement, et celui-ci réussit à s'enfuir.

« Dans sa magnanimité, Pravier pardonna à son épouse, mais une fois de plus sa bonté fut mal récompensée, car l'ex-danseuse partit, quelques jours après cette pénible rencontre, avec Guldenberg, dont il avait réglé le compte à la Société. Pris d'un immense chagrin, notre homme commença à négliger ses affaires, s'adonna à la boisson et tomba de déchéance en déchéance...

« Un an après, on trouva Ninon assassinée dans un hôtel. Son amoureux avait disparu et, malgré toutes les recherches de la police, on ne put remettre la main sur lui. Pravier jura devant le cadavre de son ex-femme qu'il vengerait ce lâche assassinat et il devait, comme vous le verrez par la suite, tenir son serment...

Jean alluma une cigarette et en tira pensivement quelques bouffées.

— Et alors, fis-je, rompant le silence, qu'est-ce que toute cette histoire signifie?... Je vous assure que je n'en comprends pas un traître mot...

— Vous allez tout de suite mieux comprendre, ma chère Denise, car sachez que Pravier n'est autre que Victor et Guldenberg, M. von Gurrbach.

Cette révélation me stupéfia complètement.

— Ce n'est pas possible!... m'exclamai-je.

— Mais si... tout ce qu'il y a de possible, répliqua Jean. Laissez-moi continuer et vous y verrez de plus en plus clair...

« Les années avaient passé... Vous savez que j'appartiens au deuxième bureau français et, en ma qualité d'officier de contre-espionnage, je reçus un jour l'ordre de me rendre à Berlin. Après de longues et fatigantes investigations (je ne puis malheureusement vous dire de quoi il s'agissait, car c'est secret), je parvins à découvrir que l'un des chefs, ou plutôt le plus puissant dirigeant d'une société secrète répandue dans toute l'Allemagne était un certain capitaine von Gurrbach... Comme je parlais parfaitement l'allemand, car j'ai étudié à Cologne, je décidai de m'occuper sérieusement de ce personnage assez curieux... Il me fut relativement facile, grâce à des certificats et des recommandations fort bien fabriqués par notre service, d'obtenir une place comme intendant dans la villa de Berlin... C'était, je l'avoue,

une chance inouïe, et j'aurais eu tort de ne pas en profiter... Tout marcha pour le mieux, car j'ai un aspect tout à fait germanique et je connais assez bien la langue et les mœurs des Boches pour pouvoir passer pour l'un d'entre eux...

« Mes certificats étaient si bons que notre capitaine ne se douta même pas de la personnalité de celui qu'il engageait, sans quoi, croyez-moi, il y a longtemps que j'aurais été fusillé... A mon honneur, je puis dire que j'accomplis mes fonctions d'une manière parfaite et tout semblait s'arranger. Mais quel ne fut pas mon étonnement, plus encore, ma frayeur et en même temps ma joie, quand je découvris, au bout de quelques semaines, mon cher ami Michel que je connaissais depuis Paris et qui remplissait, à Berlin, l'office de domestique...

« Mon cher Michel, fit-il en s'adressant à l'inspecteur Bilat, c'est à toi de raconter comment tu réussis à parvenir sous ce déguisement dans l'antre du lion.

— Pas grand'chose à raconter, mon vieux, répliqua le jeune homme. Tu te rappelles peut-être que c'était moi qui m'occupais de l'affaire Ninon Pravier-Guldenberg?... Après de longues recherches, j'appris que le nommé Guldenberg n'avait pas seulement tué Ninon pour une cause qui, malheureusement, ne sera jamais élucidée, mais encore qu'il avait d'autres meurtres sur la conscience et s'était, pendant son séjour à Paris, oc-

cupé d'espionnage... Je découvris également, après de minutieuses enquêtes, qu'il était d'origine allemande et conclus qu'il avait dû se réfugier en Allemagne. Comme mes chefs tenaient absolument à mettre la main sur lui à cause de tous ses crimes, je reçus l'ordre de le retrouver. Puisque je suis Alsacien de naissance, je parle parfaitement allemand et je ne vis aucun obstacle à poursuivre mes investigations à l'étranger. Moi aussi, avec des papiers de recommandation falsifiés, je m'embarquai pour Berlin, et c'est par un pur hasard que je pus entrer chez le capitaine comme simple domestique... Je ne me doutais certes pas de l'identité de mon maître dans les premiers temps. C'est après la rencontre de Jean que j'appris qu'il était un des puissants dirigeants des S.S. (Services Secrets), mais j'ignorais toujours qu'il était le personnage que je recherchais si fiévreusement.

« En effet, il n'y avait aucune ressemblance entre le Guldenberg dont je possédais la photographie et ce vieillard ratatiné à la peau ridée et aux cheveux blancs...

« Il vaut mieux, mon cher Jean, que tu continues notre récit, car je suis un mauvais conteur...

— Bon, fit le capitaine en souriant, je vais essayer d'être à la hauteur de ma tâche...

« Il existe, dans le cadre de la Gestapo (geheime Staatspolizei, c'est-à-dire : police secrète d'Etat), une brigade spéciale qui s'appelle la « Brigade de

la Mort », autrement dit B.D.M., et dont Guldenberg, sous le nom de capitaine von Gurrbach, était le chef principal. G. O. signifie alors Gestapo dont MM. Krabbe et Kunz étaient adjudants...

« Cette brigade est tenue par un serment qui engage ses membres à servir la patrie jusqu'à la mort et à ne pas ménager leur existence en cas de nécessité. Pour mieux se reconnaître entre eux, ils se sont fait tatouer sur les yeux les trois points que vous avez remarqués et portent un uniforme noir avec des têtes de mort sur les revers. La B.D.M. se compose d'une centaine d'hommes à peine, mais choisis avec soin et répandus dans toute l'Allemagne sous différents masques...

« Retournons maintenant à M. von Gurrbach. Celui-ci, craignant le châtiment qui l'attendait en France, avait pu regagner sa patrie et, grâce à des protections qui me sont encore inconnues, parvint à devenir un des chefs de cette organisation secrète. Comme il redoutait toujours qu'on le découvrît, car il n'ignorait pas l'activité de notre police, et pour éviter les complications, il changea complètement son extérieur. D'abord, il se transforma en vieillard en se faisant décolorer les cheveux et, au moyen de divers procédés, obtint une peau ridée. De plus, il simula la maladie et la paralysie et se fit rouler dans un fauteuil. En effet, il se rendit si méconnaissable qu'il se sentit dès lors tranquille.

« Mais si, d'un côté, le capitaine n'avait pas besoin de s'inquiéter, car nul n'était au courant de sa véritable identité, de l'autre le destin nous vint enfin en aide, puisque Victor Pravier, ayant juré de venger sa femme, y parvint par la suite, comme vous le savez...

Après avoir avalé une bonne gorgée de champagne, Jean continua :

— Nous, c'est-à-dire Michel et moi, étions depuis quelques mois au service du capitaine, et je ne crois pas qu'il ait eu à se plaindre de nous, car nous tenions notre emploi avec une rare perfection, quand un jour il m'appela :

« — Allez à la gare de Charlottenburg, fit-il, j'attends une Parisienne que j'ai engagée.

« J'avoue que cette nouvelle m'avait complètement bouleversé. Que diable venait faire ici une de nos compatriotes?... D'autant plus que Michel et moi, qui travaillions maintenant ensemble, nous eûmes vite découvert que des événements étranges se passaient dans la villa de Grunewald. Il y avait continuellement des allées et venues, surtout la nuit, et plus d'une fois nous prîmes le chemin de la maisonnette pour savoir quel mystère elle renfermait, mais nous n'osâmes pas en approcher, par crainte d'être surpris... Souvent, nous avons entendu de terribles cris

provenant des souterrains de la villa. Quelque chose d'anormal avait lieu... Cependant, nous ne faisions que de vagues suppositions et ignorions la vérité jusqu'au jour où le capitaine, laissant tomber le masque, nous ouvrit lui-même les yeux. Les pauvres diables que l'on battait jusqu'à évanouissement étaient opposés au régime actuel et on croyait les raisonner à coups de fouet et en tirer ainsi les secrets qu'ils gardaient. Parmi ces malheureux ne se trouvaient pas seulement des Allemands; il y avait aussi pas mal d'étrangers et notamment des Français. L'un d'eux, que vous connaissez d'ailleurs, était M. Colignac, un de nos meilleurs agents, qui a payé de sa vie les services qu'il a rendus à notre patrie...

« Mais revenons à vous... Vous vous rappelez que j'allai vous chercher à la gare, et, croyez-moi, si je l'avais pu, je vous aurais dit de retourner à Paris. C'était, hélas! impossible sans risquer l'existence de Michel et la mienne, car la moindre trahison entraînait avec elle de graves conséquences... Il me fallait donc me taire et continuer à tenir le rôle d'un Allemand que je n'étais pas en réalité. Je me cassai longtemps la tête pour découvrir la raison pour laquelle cette brute de Guldenberg-Gurrbach avait besoin d'une Française chez lui. Aujourd'hui, cette question est aussi résolue pour moi. C'était afin de donner le change et d'écarter de lui tout soupçon; ainsi, il avait l'air de ne pas savoir cette langue qu'il

parlait naturellement aussi couramment que vous et moi. D'autre part, il voulait garder ses connaissances : en effet, ne deviez-vous pas lui donner des leçons? Mais c'était encore une ruse de ce diable d'homme qui avait tout prévu...

« Suivons maintenant les faits. Rappelez-vous cette ahurissante marche de *Tannhäuser* qu'il avait jouée avec une vigueur inouïe et notre désastreux concert dans le style de Frédéric-le-Grand que nous avons donné dans le salon, nous, c'est-à-dire lui, Krabbe et moi-même. Heureusement pour moi, d'ailleurs, que j'ai appris le violoncelle, cela m'a beaucoup aidé dans mes investigations, car avant votre arrivée à Berlin, nous avions exécutés déjà pas mal de ces concerts cacophoniques, et combien de fois je me demandai si l'« honorable » vieillard pour qui je tenais ce Guldenberg alias Gurrbach n'était pas une espèce de fou...

« Eh bien! tout cela n'avait qu'un seul but : étouffer les cris des malheureux qu'on frappait jusqu'à épuisement dans les caves. Pour cette raison, le capitaine s'était construit un système d'avertissement spécial... Je suppose que vous vous souvenez encore de la petite lampe rouge qui s'allumait au-dessus du piano? C'était le signal que les prisonniers étaient martyrisés. et aussitôt ce criminel commençait son vacarme infernal. Nous finîmes par découvrir enfin cette machination. Il était naturellement, pour nous, très diffi-

cile d'agir ensemble, car je ne pouvais pas me montrer souvent avec Michel sans éveiller les soupçons, puisqu'il était un simple serviteur et moi un intendant... Mais à la fin nous trouvâmes le moyen de nous mettre d'accord, grâce à des billets que nous nous glissions secrètement.

« Votre curiosité, chère Denise, faillit tout gâter en nous mettant dans un terrible danger. En effet, nous étions tous les deux fermement résolus à vous délivrer des griffes de cette brute et à ne pas vous laisser périr dans cette maison criminelle. Et je crois parler également au nom de mon ami Michel en vous affirmant que ce devoir a été en même temps une joie pour nous...

XVII

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Jean écrasa dans le cendrier sa cigarette qui avait, depuis longtemps, achevé de brûler, et voulut remplir nos verres. Mais sur notre refus, car nous avions déjà beaucoup bu, il remplit le sien et le vida d'un trait.

— Vous rappelez-vous, Denise, fit-il, rompant le silence, que la nuit où je vous délivrai du piège à loups une sirène retentit? J'ai oublié de vous dire que Guldenberg-Gurrbach (pourquoi il s'appelait Gurrbach?... C'est encore une énigme qui ne sera jamais éclaircie), avait fait installer autour de sa villa un dispositif d'alarme qu'il branchait le soir... Aussitôt que quelqu'un cherchait à sortir de la maison après minuit, le capitaine était de suite averti par le bruit infernal et avisait immédiatement Police-Secours qui se tenait jour et nuit à son entière disposition... Des créatures à lui étaient répandues dans toute l'Allemagne, et c'est grâce à la T.S.F. qu'il a pu nous rattraper en si peu de temps à Münster...

Croyez bien que nous n'avons plus espéré nous en tirer sains et saufs quand nous l'avons vu tout à coup devant nous dans la caserne de la B.D.M... C'était fini, nous le sentions, et nous savions que, cette fois-ci, la mort nous attendait...

« Mais c'est à vous de nous raconter maintenant les événements qui ont suivi notre arrestation, ajouta-t-il.

Je m'acquittai de ma tâche aussi bien que possible. Je fis d'abord le récit de cette nuit passée à errer dans la ville immense que je ne connaissais pas, puis de mon sommeil sur le banc du parc, de mon réveil brusque, de mon aventure avec l'agent qui me réclamait mes papiers et enfin de mon départ fictif pour Cologne. Je leur contai ensuite comment j'avais découvert par hasard la chambre à louer de Mme Kulicke et comment la fenêtre me servit de poste d'observation et je terminai par ma rencontre avec Victor et l'aide précieuse qu'il m'apporta.

— C'était un homme extraordinaire, dis-je, plein d'audace et ne reculant devant rien... Si nous sommes réunis tous les trois autour de cette table, c'est à lui que nous le devons certainement, car il nous a sauvés en payant son geste généreux de sa vie...

— Oui... c'était un brave cœur, confirma Jean. Un homme malheureux qui avait, certes, mérité un autre sort que celui qui lui fut réservé...

— L'histoire des yeux tatoués est terminée, je crois, fit Michel. Laissons là le passé... Vivons pour l'avenir... La vie est si belle, mes enfants!... A quoi bon ressasser toujours les crimes de cet abominable capitaine?... Voilà la musique qui attaque une nouvelle danse... Permettez, mademoiselle Callon, que j'essaye avec vous une petite rumba?...

— Avec plaisir, monsieur...

Malgré le bruit infernal des différents instruments qui exécutaient un morceau au rythme saccadé, et bien que Michel conduisît parfaitement, je ne réussis pas à me changer les idées. En réfléchissant toujours à ce sujet qui nous tenait tant à cœur, je constatai que quelques points étaient restés dans l'ombre, et, en revenant à notre table, je m'adressai directement à Le Maers:

— D'abord, une question, Jean... Excusez-moi, mais une chose m'échappe... Vous vous souvenez que, lors de l'entrevue entre M. Pravier et le capitaine, ce dernier s'exclama : « Victor le Dynamiteur! »... Qu'est-ce que cela signifiait?

— Ce n'est pas un mystère... Je vais vous l'expliquer tout de suite... Le malheureux Victor avait reçu, dans le cercle de sa profession, un surnom plaisant, celui de dynamiteur, parce qu'il détruisait la plupart de ses maisons à la dynamite. En réalité, je ne crois pas qu'il ait jamais, dans son existence, touché à cet explosif...

— Pardon!... Et le petit paquet qu'il tenait dans la main et qu'il a jeté sur ses adversaires? C'était de la dynamite... Il l'a dit lui-même...

— Du tout... Il voulait seulement effarer son ennemi... Pensez que s'il en avait été ainsi, avec les torches allumées, ça aurait sauté comme rien. Nous-mêmes, nous ne nous en serions pas tirés... Non, je suppose que Victor avait construit ou fait construire dans ce but une bombe qui, au contact du sol, explosa...

— Je comprends, fis-je. Mais une chose n'est pas encore élucidée. Sachez que M. Pravier m'avait donné, en m'envoyant chez Gurrbach, la moitié d'un louis d'or... et c'est justement cette demi-pièce qui confirma à l'autre la véracité de mes paroles... Pouvez-vous m'expliquer le mystère qui entourait ce demi-louis?

— Malheureusement non... Mais enfin, je m'en doute. Pravier et Guldenberg, lorsqu'ils étaient associés, avaient probablement fait couper eux-mêmes la pièce en deux morceaux et cela devait être un symbole de l'amitié qui les unissait...

« Puisque nous parlons encore de cette sinistre histoire, il faut que je vous explique, pour terminer, un autre fait dont vous avez été l'infortunée héroïne.

— Moi?...

— Oui... vous... Cela concerne votre contrat... Je n'ignore pas que le capitaine a eu une for-

midable influence sur le sexe féminin, ou, pour parler plus précisément, il exerçait sur lui une sorte d'hypnotisme... Ainsi, il vous a forcée à signer ce funeste papier sans que vous l'ayez lu... Et c'était encore, je le constate une fois de plus, une machination machiavélique de ce renard, car il ne vous engageait pas seulement pour un an, comme il le prétendait, mais pour vingt ans... En réalité, vous ne seriez pas sortie vivante de cette maison...

Cette révélation m'étonna au delà de toute expression.

— Mais... dans quel but aurait-il fait ça? demandai-je.

— Mon Dieu! Que vous êtes naïve, Denise! s'exclama Jean. Croyez-vous que le capitaine vous aurait laissée tranquillement partir pour que vous puissiez dénoncer ses méfaits?... Non, ç'aurait été trop risqué... et il voulait éviter les graves complications que cela n'aurait pas manqué de lui attirer...

Nous nous tûmes. Chacun suivait ses pensées. A présent, je comprenais dans toute son horreur l'immense danger que j'avais couru... Mais, heureusement pour moi et pour nous tous, c'était du passé et l'avenir se montrait sous un jour plus favorable.

— Et maintenant, il y a encore une chose qui vous a peut-être échappé, fit Le Maers en s'adres-

sant à moi. Vous vous rappelez que nous sommes descendus du train à Bruxelles?

— En effet... J'ai même été surprise que vous me laissiez seule dans mon compartiment...

— C'était, hélas! une nécessité absolue... Il s'agissait des papiers du malheureux M. Colignac...

— Des papiers de M. Colignac? répétai-je sans comprendre. Oui... je me souviens que...

— Il était en possession de documents secrets auxquels ce Gurrbach portait un vif intérêt. Mais, malgré des recherches minutieuses, ce dernier ne parvint pas à les trouver. Fou de rage, il avait l'intention de faire parler son prisonnier grâce à ces supplices dont lui seul possédait l'art... Cependant, notre compatriote résistait toujours et le capitaine, voulant porter un ultime coup, se servit de vous comme interprète, puisqu'il prétendait ne pas connaître la langue française, dans l'espoir que Colignac se confierait à vous... Mais, une fois de plus, son projet échoua.

— Et alors, que sont devenus ces papiers? Sont-ils tombés entre les mains des Allemands?

— Non... Ce pauvre garçon avait, dans ses souliers, des doubles semelles, et les avait cachés là. Pendant notre séjour à Münster dans la maison de la B.D.M., profitant d'un moment où nous étions seuls et sans surveillance, il me les remit et je les dissimulai également dans mes chaus-

sures... Comme il était absolument indispensable qu'ils parviennent le plus vite possible entre les mains de nos agents, il nous fallut les donner à l'un des nôtres qui les attendait à Bruxelles... Voilà la raison pour laquelle nous vous avons quittée...

— Vous avez eu pas mal d'aides, en Allemagne, n'est-ce pas Jean ? Comme, par exemple, MM. Wamster, Krantz et les autres... A propos, expliquez-moi comment vous connaissiez également Mme Gisela?

— C'était un noble cœur à qui je dois beaucoup de reconnaissance... Elle est morte au champ d'honneur... C'est tout ce que je puis vous dire, car tout cela est un secret... Et, à franchement parler, Denise, je compte absolument sur vous pour garder le silence au sujet des personnages qui m'ont aidé... J'ai votre parole?

— Bien sûr, Jean... D'ailleurs, ma curiosité est maintenant satisfaite.

Le lendemain, je me réveillai la tête lourde... En effet, nous étions rentrés très tard — je crois qu'il était presque quatre heures du matin. Mes deux amis m'avaient accompagnée jusqu'à la porte et Le Maers m'avait promis de se présenter dans le courant de la journée, aussitôt que

possible, afin de parler à mon père et « d'arranger cela », comme il disait.

Néanmoins, je ne me sentais pas très à l'aise, car je connaissais suffisamment mon père pour savoir qu'un orage d'une violence extraordinaire éclaterait dès que je sortirais de ma chambre. Ma frayeur était augmentée par le fait qu'il était maintenant une heure de l'après-midi et qu'on frappait à ma porte.

Heureusement, je reconnus la voix de maman, mais elle ne se semblait pas ordinaire, plutôt inquiète.

Mon Dieu! Mon Dieu! Qu'est-ce que j'allais prendre!...

Je m'habillai rapidement et, en tremblant, j'osai enfin ouvrir. Ma mère parut, très pâle, m'embrassa et me fixa avec anxiété.

— Quel scandale, Denise!... Nous n'aurions jamais cru que tu serais capable de faire une chose pareille!...

— Mais... je n'ai rien fait de mal, maman, essayai-je d'expliquer.

Elle leva les yeux au ciel et soupira :

— Je l'espère bien!... Me diras-tu enfin où tu étais?... Pourquoi es-tu sortie?... Ton pauvre père est hors de lui... Il a déjà fait une scène épouvantable hier au soir et ce matin... Nous avons attendu jusqu'à une heure que tu rentres. Papa a même averti la police... Oh! c'était terrible... Mais dis-moi donc où tu étais!

Je ne voulais pas mentir. Il valait mieux dire la vérité.

— J'étais avec mes amis, tout simplement, dans un bar, commençai-je.

Hélas! le seul mot de bar eût suffi à la faire évanouir.

— Dans un bar?... Ma fille va traîner la nuit dans de tels endroits... et avec des jeunes gens, encore!... Mais tu perds la raison, mon enfant!... Nous ne t'avons pas élevée ainsi!... Jamais tu n'as eu des exemples pareils sous les yeux!... C'est en Allemagne que tu as pris ces habitudes?... Et sortir ainsi sans rien dire! Tu savais bien que nous ne t'approuverions pas et tu as préféré te passer de notre autorisation... Quelle honte!

Heureusement, mon père n'était pas là, mais à son bureau; seulement, il devait arriver d'un moment à l'autre pour déjeuner. Justement, quelques instants après la sonnette retentit et il parut.

J'attendais une gronderie et évitai de me trouver en sa présence; d'abord, il m'ignora complètement; mais, après avoir enlevé son pardessus et s'être débarrassé de son parapluie, dont il ne se séparait jamais, il m'appela dans son cabinet de travail. Sa mine tout à fait sévère et le seul fait de me faire pénétrer dans cette pièce m'avertirent que l'heure était grave. Il m'invita à m'asseoir et prit place en face de moi. C'était vraiment une situation pénible, et je m'attendais à tout...

— Qui t'a permis de sortir hier soir ? demanda-t-il, les sourcils froncés, mais d'un ton calme.

Je bégayai quelque chose, balbutiai de vagues explications pour atténuer les faits. Plus je parlais, plus mon désarroi augmentait et plus je m'embrouillais. Ne sachant quoi dire, à bout d'arguments, je me tus.

Mon père, les yeux fixés sur moi, semblait me transpercer du regard. Enfin, il éclata de rire :

— Petite sotte!... Tu m'amuses vraiment... Je tiens à te dire que je sais absolument tout et que j'ai eu ce matin dans mon bureau un long entretien avec le capitaine Le Maers... C'est un charmant garçon... et j'avoue qu'il a produit une excellente impression sur moi...

Mon cœur battait à se rompre en écoutant ces paroles.

— Alors... m'écriai-je, folle de joie, tu me pardonnes, mon cher papa?

— Bien sûr... bien sûr, grosse bête... Je t'ai même préparé une surprise.

— Comment cela?

— Tu n'as pas encore compris?... Pour ta punition, tu épouseras ce jeune homme... Je suis d'accord, mais il s'agit de demander l'assentiment de ta mère...

Maman tomba des nues quand, après l'inoubliable entretien avec mon père, je me préci-

pitai, bouleversée de joie, dans la cuisine où elle était en train de préparer une mayonnaise.

— Maman! Maman! m'écriai-je en lui sautant au cou et la forçant à tourbillonner avec moi en un pas de valse endiablé.

De saisissement, la pauvre faillit laisser choir ses ustensiles culinaires et haleta :

— Mais qu'est-ce qui te prend? Décidément, ce voyage t'a troublé la tête! Laisse-moi, voyons, tu vas faire rater ma sauce. Si c'est là tout l'effet que te produit la semonce de ton père!

— Pose ton bol, ma petite mère et écoute-moi, fis-je en l'asseyant sur une chaise après un dernier entrechat... Je suis heureuse! Je suis heureuse!

Elle porta à son front une main égarée pendant que, de l'autre, elle continuait à malaxer consciencieusement :

— Tu t'es très mal comportée hier soir, ton père vient de te gronder comme tu le mérites, tu m'as donné un vertige terrible, et tu es contente? Je voudrais bien comprendre!

Je battis des mains :

— Erreur! Je ne me suis pas mal conduite, papa ne m'a pas lavé la tête, et la tienne ne tourne pas...

— Par exemple! Ça, alors! Je le sais tout de même un peu mieux que toi!

— Eh bien! dans ce cas, cramponne-toi à ta chaise et aussi à ta cuillère, car sans cela tu

seras exposée à lâcher les deux : Je me marie!

— Ma pauvre enfant! Tu divagues! Qu'est-ce que tu me racontes?

— La pure vérité. J'épouse Jean.

— Jean qui? Jean?... Je ne connais pas de Jean!

— Jean Le Maers, avec qui je suis sortie hier!

— Comment, tu as la prétention de devenir la femme du triste sire qui a eu l'audace de t'entraîner, à l'insu de tes parents, dans une « boîte de nuit »? Tu peux en faire ton deuil, petite écervelée! Jamais ton père ne donnera son consentement...

— Hé! C'est lui, justement, qui veut que j'épouse Jean.

— Malheureuse! Tu t'es laissé compromettre par ce jeune homme!

— Tu n'y songes pas, maman!

— Quoi qu'il en soit, je ne donnerai jamais mon assentiment à ton mariage avec un monsieur qui... que... Enfin, je vais parler sérieusement à ton père. Finis la mayonnaise en attendant.

Elle s'empara du bol pour me le tendre, et poussa une exclamation désolée :

— Naturellement! Elle est tournée, avec tes histoires! C'est un comble!

J'eus toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire devant la colère de maman, car je savais qu'elle ne serait pas terrible.

Elle ouvrit la porte du bureau et je l'entendis dire d'un ton offensé :

— Mon ami, qu'est-ce que j'apprends? Denise m'assure que tu as l'intention de la laisser se marier avec un certain Monsieur Jean-je-ne-sais-pas-quoi, que ni toi ni moi ne connaissons et qui, en outre, a encouragé ta fille à fréquenter des endroits où nous n'aurions pas toléré qu'elle mît les pieds! D'abord, d'où sort-il, ce... cet individu?...

Papa eut moins de ménagements que moi : il se mit à rire de bon cœur pendant que ma mère continuait ses protestations indignées :

— Ma bonne amie, s'écria-t-il, comme tu t'emballes! Je ne t'ai jamais vue dans un pareil état! Evidemment, le capitaine aurait mieux fait de venir ici rendre visite à Denise, mais la jeune génération n'a plus les préjugés dont nous nous embarrassons encore. Après s'être assuré que la petite ne voyait pas le projet d'un mauvais œil, M. Le Maers est venu ce matin au magasin et nous avons eu ensemble un long entretien. Il m'a conté toutes les histoires qui leur sont arrivées, à Denise et à lui, en Allemagne, et, bien qu'il n'ait pas insisté sur le fait, j'ai parfaitement compris que si nous avons aujourd'hui le bonheur de revoir notre fille, c'est à lui que nous le devons, car il lui a sauvé la vie à plusieurs reprises...

— Sauvé la vie?...

— Oui, ni plus ni moins... Nous te raconterons cela plus tard, car maintenant je commence à avoir sérieusement faim. Je te dirai donc seulement que ce jeune homme est d'excellente famille, qu'il a une belle situation, qu'il aime sincèrement la petite qui, j'ai lieu de le croire, le lui rend bien. Ce mariage m'a paru en tous points souhaitable, et c'est pourquoi j'ai accordé au capitaine la main de notre fille. Je pense, ma chérie, que tu joindras ton consentement au mien?

— Heu... Pour un futur gendre, il manque d'égards et cela ne me paraît pas de bon augure. Il aurait peut-être pu venir me voir d'abord.

— Il ne tardera certainement pas...

A ce moment, on sonna à la porte d'entrée, et un commissionnaire me remit un énorme carton destiné à maman. Elle l'ouvrit et poussa un cri d'admiration : il contenait une jonchée de tubéreuses et de splendides roses rouges. Une carte était jointe à l'envoi et nous lûmes tous trois ensemble :

Le capitaine Le Maers présente ses hommages très respectueux à Madame Callon, et la prie de bien vouloir lui accorder aujourd'hui, vers cinq heures, un entretien d'où dépend son bonheur.

Maman prit en souriant les fleurs dans ses bras :

— Petite masque! dit-elle en me menaçant gentiment du doigt, il est charmant, ton fiancé!

EPILOGUE

Je n'ai pas grand'chose à ajouter à mon récit... Les années ont passé et je crois inutile de dire que j'ai épousé « mon » Jean. Nous sommes très heureux et tout va pour le mieux.

Mon mari a quitté, sur ma demande, le Service Secret, car j'estimais que ce métier était trop dangereux pour lui, — j'avais pu m'en convaincre moi-même! Tout d'abord, il résista, mais il se laissa vite persuader, et le voilà maintenant dans notre magasin de T.S.F. comme associé de mon père, qui a préféré travailler avec lui qu'avec un étranger. Les affaires marchent assez bien et nous ne pouvons pas nous plaindre.

Jean a beaucoup de talent pour la technique et son plus grand plaisir est de bricoler... Il est même parvenu à inventer un dispositif qui fera une grande révolution dans la T.S.F. et il l'a fait breveter. Je suis sûre que les appareils de la maison Le Maers et Callon seront bientôt en vogue, grâce aux derniers perfectionnements qui y ont été apportés.

Mon père a l'intention, comme il m'en a fait part récemment, de se retirer du commerce, car il se sent vieillir et, de plus, sa santé laisse à désirer. Mon mari veut monter l'affaire en grand et, avec sa ténacité, il y a beaucoup de chances pour qu'il y parvienne.

Mais ma plus grande joie, c'est notre bébé, qui a déjà deux ans et fait le bonheur de ses parents et de ses grands-parents. Nous lui avons donné le prénom de Victor, en voulant ainsi honorer la mémoire de l'homme héroïque qui nous a sauvés et pour lequel nous éprouvons une profonde reconnaissance.

Requiescat in pace.

FIN

LA SEMAINE RADIOPHONIQUE

paraît toutes les semaines sur

52 PAGES

sous couverture hélio

Un Roman de

P. La Vigne

et tous les PROGRAMMES EUROPEENS

EN VENTE PARTOUT :

- 0 fr. 60 -

LE NUMERO

DEMANDEZ

La Semaine Radiophonique

PARENTS !...

Voulez-vous faire plaisir à vos enfants !...

ENFANTS !...

Voulez-vous être agréables à vos parents !...

OUI...

Alors, achetez-leur sans tarder

JEUDI

la grande revue française
illustrée de la famille, qui,

AU PRIX D'UN EFFORT SANS PRECEDENT

vous offre pour **60** **centimes seulement le numéro**

4 pages gaies en 4 couleurs - Le roman d'une ville ou d'un château - 3 grands contes d'aventures - 3 pages de distractions - 1 roman de Delly - Et la page du collectionneur de timbres poste.

Abonnez-vous à JEUDI, 142, r. Montmartre, Paris-2e

IMPRIMERIE INDUSTRIELLE,
7, rue du Sergent-Blandan,
Issy-Les Moulineaux.

RÉCOMPENSE :
5.000 MARKS
à qui livrera